DES INFLUENCES FRANÇAISES AU CANADA

OUVRAGES DU MEME AUTEUR

Déjà paru :

LES BLESSURES (1912) Chez A. Lemerre, à Paris (Poèmes) . . . . . 1 vol.

En Cours de Publication chez A. Lemerre, à Paris :

LES PREDESTINES (Poèmes) . . . . . 1 vol.
L'AGE DE SANG (Poèmes) . . . . . 1 vol.

En Préparation :

Deuxième et Troisième Série " DES INFLUENCES FRANÇAISES AU CANADA " :

II. — La Littérature avant et depuis la Cession . . . . . 1 vol.
III. — Influence de la Politique sur la Littérarature au Canada . . . . . 1 vol.

JEAN CHARBONNEAU

Des Influences françaises au Canada

TOME PREMIER

PRÉFACE PAR EDOUARD MONTPETIT
Officier de l'Instruction publique

MONTREAL
Librairie Beauchemin Limitée
79, rue Saint-Jacques, 79

FC 132
C43
1916
V.1
X44

Droits réservés, Canada, 1916,
par la LIBRAIRIE BEAUCHEMIN Limitée, Montréal.

PRÉFACE

" Le Canadien français, au cours de sa brève existence, écrit M. Gabriel Hanotaux, sut trouver en lui-même un principe de vitalité, je veux dire une âme, une âme locale *et française tout à la fois ". Par cette âme, qu'il réchauffait ainsi en lui-même, le Canadien français a vécu. Il a résisté. Il est resté ce qu'il était. Cela seul lui mériterait le respect et l'admiration, si ceux qui affectent de le mépriser pouvaient se hausser jusqu'à le comprendre. Une même pensée nourrit sa volonté patiente: survivre, rester fidèle à ses origines, transmettre à ses descendants l'héritage qui fait sa fierté. Son esprit routinier et têtu le servit à merveille, dès les premiers jours de la défaite. En déposant les armes, il garda son courage. Son attitude fut noble et simple, et son cœur fut juste, même sous les coups de l'injustice, même au sein du malheur, même après qu'il eût triomphé. Combien pourraient en dire autant ? Si quelqu'un donna une leçon de tolérance et de grandeur, ce fut lui. Encore aujourd'hui il inclinerait à l'indulgence, si les assauts répétés d'un orgueil traditionnel n'avaient pas fini par agacer sa placidité paysanne, s'il ne sentait pas qu'une dernière concession serait une irrémissible faiblesse si, subissant les mêmes af-*

fronts, il n'avait pas compris, au même tressaillement du son être la nécessité de recommencer l'histoire. Laboureur, il y est habitué: le même sillon se creuse où la terre s'est fermée.

Il a vécu. Comment voudrait-on qu'il eût fait mieux et de plus essentiel ? Pouvait-on vraiment lui reprocher, comme l'a fait Durham, de n'avoir ni littérature ni histoire ? Et si l'importance que donnait cet Anglais à la littérature peut constituer pour nous une singulière leçon, qui ne voit pourtant combien cette remarque était injustifiée et maladroite, à l'époque même où elle était formulée ? Pas d'histoire ni littérature! Vraiment ce grand seigneur a beau jeu. Que n'en demande-t-il davantage encore ? Et pourquoi, par exemple, ne nous gourmandait-il pas de n'être, après tout, que de pauvres et honnêtes gens, de moeurs sévères, d'habitudes modestes, d'esprit pondéré ? Avions-nous eu le temps d'écrire et de chanter, de fonder des arts et d'établir des fortunes, quand notre premier et unique souci devait être de durer et de protéger jalousement, contre les empiètements de prétendus civilisés, des droits qui dépassent les plus beaux poèmes, fussent-ils de Shakespeare; quand notre langue, pieusement parlée, on ourdissait déjà dans l'ombre de nous l'enlever, et quand il fallait, avant que de l'enrichir, mettre tout notre soin, toute notre force, toute notre constance à la garder seulement ? D'ailleurs, si l'on y tient absolument, quelle littérature vau-

dra jamais en sincérité et en éclat notre histoire, rattachée à l'histoire de France et riche de son double passé; quelle poésie surpassera en beauté la réalité de notre action, de nos luttes quotidiennes, la miraculeuse survivance de notre souvenir français qui fut le "principe de vitalité," l'âme victorieuse de tout un peuple ? Au moment même où s'exprimait Durham, les Canadiens français faisaient assaut d'éloquence; et quelques années ne s'étaient pas écoulées que François-Xavier Garneau revivait notre histoire et que Louis-Hyppolite Lafontaine, qui paraît avoir synthétisé en lui toutes nos aspirations, portait jusqu'au pied du trône la plus sûre interprétation des libertés britanniques, orgueil de l'Empire.

La poésie, ainsi jaillie de notre passé, fut le souffle qui inspira nos premiers écrivains. C'est parce qu'ils l'ont recueillie qu'ils ont été vraiment des poètes, et non pas parce qu'ils ont inventé une forme personnelle de traduire des sentiments anciens ou des idées nouvelles. Ils ont été une des voix de la résistance commune. Cela grandit leur œuvre et la sauve plus sûrement de l'oubli. Nous les lisons encore, et ils nous intéressent par ce qu'il y a en eux de conforme à nous-mêmes, par le cœur unanime de la nation qu'ils ont révélé, par ce qui demeure d'humain et d'éternel dans le frémissement de leur pensée. Ils ont chanté notre terre canadienne, dont

ils ont fait le grand témoin, le cadre majestueux de la légende d'un peuple.

Il est sous le soleil un sol unique au monde,

notre patriotisme vivace, notre mère-patrie la France; les mots, les attitudes, les rebuffades, les hardiesses, la croyance robuste de nos aïeux, la passion de nos martyrs de la foi chrétienne et de la civilisation française; la naïveté de nos contes populaires dont un seul contient parfois toute la France, l'enchantement de nos vieilles chansons où notre âme trouvait un apaisement et notre esprit une saine gaîeté; les deuils et les souffrances qui nous ont formés, pétris, qui nous ont unis et confondus; et, surtout, notre langue, mot d'ordre du peuple, qui fut le lien sacré du berceau à la tombe. Au moment où ils écrivaient, la tradition romantique, ébranlée seulement, subsistait encore. Ils avaient lu Lamartine et Victor Hugo sur des manuscrits qui passaient de main en main, comme une chose rare. Cette tradition poétique leur suffit; elle était plus conforme à la tâche qu'ils avaient choisie. Ils en ont subi l'influence parfois jusqu'au sacrifice de leur personnalité, ainsi que l'observe M. Jean Charbonneau. Aucune préoccupation d'ordre scientifique ne perce, ne s'infiltre même dans leur vers, qu'ils veulent avant tout sonore et cadencé. S'ils n'ont pas repris tous les thèmes chers aux romantiques, du moins ont-ils, à la manière de 1830, *puisé leur inspiration aux*

sources de l'histoire et nourri leur lyrisme de l'exaltation des conquêtes successives qui forment le drame de notre existence nationale.

Tout autre est la nouvelle génération, celle de 1895, *à qui M. Jean Charbonneau consacre ce livre où, sans intention critique, il s'essaie à préciser les traits qui caractérisent l'œuvre de nos jeunes poètes, en dégageant les influences françaises qu'ils ont, non plus seulement subies, mais recherchées, et que leur offraient la poétique parnassienne, le rêve symboliste, les ambitions de l'école romane et du néo-classicisme. Rien d'étonnant à ce qu'ils aient ainsi, comme d'instinct, cherché leur bien là où ils savaient le trouver. Le culte de la France, que leurs aînés avaient pratiqué, les avait sans doute naturellement dirigés vers la culture française, et ils comprirent vite à quel point elle leur serait précieuse. Français eux-mêmes, où voudrait-on d'ailleurs qu'ils eussent puisé ? La philosophie hindoue et la poésie anglaise, encore qu'elles leur eussent apporté des éléments appréciables, n'eussent pas laissé de les détourner de leur génie propre. Ces mêmes éléments, n'en retrouvaient-ils pas, aussi bien, quelque chose dans la poésie française, puisque la science moderne, le nivellement économique et, surtout, le rayonnement des transports, ont rapproché les points extrêmes de la terre, suscité et bientôt répandu partout des façons identiques de penser et d'écrire, de sentir et de s'exprimer ? Innombrables*

sont les points de contact par où les littératures modernes se touchent, se pénètrent, s'apparentent en quelque sorte. La littérature française, pour ne citer que celle-là, a fait très large l'hospitalité qu'elle a accordée aux conteurs russes, aux réalistes anglais, aux poètes italiens, aux mélancolies scandinaves, voire aux métaphysiques nébuleuses de la Germanie prolifique : matière souvent lourde et indigeste, qu'elle s'assimilait pour en tirer de l'humanité, qu'elle exprimait ensuite avec sa lumineuse clarté. Il ne serait pas si difficile de suivre, à travers l'histoire d'une littérature, faite d'actions et de réactions, des filiations parfois les plus bizarres, les plus inattendues. N'est-ce pas Musset, à qui on reprochait d'imiter Byron, qui répliquait :

Vous ne savez donc pas qu'il imitait Pulci ?...
Il faut être ignorant comme un maître d'école,
Pour se flatter de dire une seule parole
Que personne, ici-bas, n'ait su dire avant nous.
C'est imiter quelqu'un que de planter des choux.

Il n'est qu'une chose : savoir les planter. De Vigny qui s'inspira, comme tous les romantiques, de la sensibilité voulue du XVIIIe siècle, qui lut Bernardin de Saint-Pierre et cultiva Chateaubriand, n'a-t-il pas, par-delà Leconte de Lisle, engendré Baudelaire, et peut-être même Verlaine qu'il eût aimé avec tristesse, en qui il eût su mettre toutes les complaisances de sa souveraine pitié ? A quoi bon insister ? Est-ce qu'une simple lecture nous laisse indifférents ;

et, toutes les fois que nous avons recours à ce moyen d'apprendre, non pas à écrire, mais à comprendre et à sentir, ne nous en reste-t-il pas, à notre insu parfois, quelque obscure influence, indéniable pourtant, qui se traduit au moment où nous croyons en avoir oublié l'attrait passager ?

On retracerait la plupart de ces " influences françaises " dans l'œuvre de M. Jean Charbonneau, poète des Blessures.

Lié, ainsi qu'il l'explique, au groupe de jeunes écrivains qui constituèrent l'Ecole littéraire, en 1895, *il a partagé et vécu les mêmes aspirations. Comme eux, avec eux, il lisait dévotement, il analysait avec soin, les poètes français dont les noms éclipsaient déjà, dans certains cénacles et même à l'étranger, la gloire officielle de Victor Hugo, endormie au Panthéon. Ils rêvaient d'étoiles nouvelles, comme les Conquistadores, penchés sur l'horizon inconnu et obscur.*

Monte vers l'inconnu, déchires-en les voiles;
Et, plein d'une immuable et sereine clarté,
Contemplateur divin, plane dans les étoiles.
(*Les Blessures*).

Ils étaient déjà poètes, en cela qu'ils voulaient s'engager dans des sentiers nouveaux, pour y surprendre la gloire et se l'attacher:

Soyons fort. Oublions les souffrances passées;
Les chemins ne sont pas semés que de chansons;
La gloire et ses splendeurs si longtemps caressées
Nous ouvriront un jour de larges horizons.
(*Les Blessures*).

Ils étaient hantés de conquêtes et d'indépendance. Dans le monde matérialiste et enfiévré, livré aux seules affaires, ils voyaient poindre une bourgeoisie nouvelle, plus détestable que l'autre, sur laquelle ils n'eussent même pas voulu régner. De tout leur orgueil, ils dépassent la cohue où s'agitent de misérables intérêts d'un jour:

Méprise dans ton coeur la trompeuse fortune.
Monte, dans ton orgueil, au seuil de l'art t'asseoir...
Et là, médite, loin de la plèbe qui passe !
(*Les Blessures*).

Ils s'enfermaient, aussi eux, dans une tour d'ivoire, d'où ils jetaient volontiers à la foule l'anathème, dont ce vers de René Chopin est comme un dernier écho :

Ignore cette mer démente qui s'effare
Ruée à ses labeurs...

Sauf quelques-uns qui avaient approché les aînés, Gonzalve Desaulniers et Charles Gill, ils abandonnaient la tradition littéraire que Crémazie et Fréchette avaient rattachée aux arbres de nos forêts, à la chanson de nos aïeux. Ils voulaient être soi, rejeter " les vieux poncifs romantiques ", les " mélanges de lieux communs ", la banalité, le pédantisme, les." vices de la versification traditionnelle "; libérer le rythme, affirmer leurs droits à la vie intellectuelle, remuer des pensées, exprimer leur cœur déjà vieilli, leur jeune tristesse, leur amour souvent déçu avant

que de s'être avoué; se mêler à l'humanité troublée, meurtrie, vaincue, parcourir le monde à la suite des dieux !

Disciple d'Alfred de Vigny, de Leconte de Lisle et de Sully Prudhomme, M. Jean Charbonneau, héritier de leur âme tour à tour inquiète et stoïque, interroge la nature où il cherche la confirmation de son rêve intérieur et la leçon de l'éternelle désillusion des choses. Sa mélancolie se complait en elle-même et réclame pourtant l'oubli,

Sans l'oubli la douleur resterait éternelle
Et les jours de bonheur seraient sans lendemains.

De ses vers, dont on n'a pas suffisamment apprécié la tenue, émerge une sombre tristesse qui goûte l'heure du crépuscule et les saveurs mortes de l'automne,

Ils sont tous là mes rêves morts
Drapés d'un manteau de tristesse,

un pessimisme ardent, qui voudrait être impassible et silencieux, sur lequel quelques critiques se sont leurrés. Je ne dis pas qu'il ne soit pas sincère puisque les dispositions d'esprit du poète l'eussent, à elles seules, engendré; mais il est aussi, pour reprendre l'expression de Maurice Rollinat,

Le savoureux tourment de son art volontaire.

Ecoutez plutôt le poète nous avouer que:

Nos oeuvres sont le fruit de tous les souvenirs
Que nous faisons revivre en d'austères études.
Tels sont l'amour brisé, les doutes, les désirs
Dont nous reproduisons les fières attitudes...

Ce pessimisme, d'ailleurs, est bien dans la tradition si, né d'un ennui réel ou d'un dégoût des lèvres, il se résout en une universelle pitié, si l'influence de Sully Prudhomme, comme cela fut dans la suite de l'histoire littéraire, corrige ce qu'il avait emprunté de farouche et de dur aux blasphèmes d'Alfred de Vigny, aux dédains de Leconte de Lisle.

C'est un jeu dont on peut apprécier différemment le mérite; mais qui a certainement eu, s'il a été repris par plusieurs de nos jeunes poètes, cet heureux résultat de plier le talent à la discipline rigoureuse de la forme, de susciter le noble désir de l'expression pure, rehaussée, attentive, surveillée. Réfléchissons que cela nous manquait. Nos premiers poètes n'avaient guère eu que le très noble souci d'exprimer la majesté de nos résistances et de montrer notre âme victorieuse. Les derniers venus ont sans doute plus négligé de telles sources d'inspiration, mais ils sont partis à la recherche d'une poésie qui fut plus expressive en elle-même, plus parfaite par ses procédés, la richesse de la rime, le rythme abondant, le nombre de la phrase, par plus de précision et de nervosité, d'exactitude dans la description, de sûreté dans l'exécution. Avec cela, qu'elle soit devenue, chez certains, une pré-

occupation purement littéraire, une simple virtuosité, une écriture artiste, il se peut ; mais nous n'en avons pas moins acquis, grâce aux efforts de toute la génération nouvelle, un instrument nécessaire qui va nous permettre désormais, retournant au passé, de traduire, avec les mots qu'il faut, l'humble et forte poésie du terroir, la volonté créatrice que manifeste la nature, à peine domptée, où Chateaubriand promenait naguère son rêve immortel.

Ainsi donc, si nos jeunes poètes ont donné dans le mouvement poétique français contemporain, il ne sied pas de leur en faire un reproche qui équivaille à un blâme. Ils en avaient, entre autres, une excellente raison : apprendre le français. Eh oui! Quelque talent que l'on ait, encore convient-il de savoir s'exprimer. Tel penseur profond, quoiqu'il conçoive à peu près clairement, peut être un piètre écrivain. Il en est. Est-il bien sûr, d'ailleurs, que nos poètes se soient tellement éloignés de leurs origines en voulant exprimer, dans leurs œuvres, une pensée humanisée, des idées générales, des modes universelles? N'est-ce pas le propre de l'esprit français que de s'être ainsi répandu, et d'avoir tenté, avant tout, d'exprimer des sentiments susceptibles d'intéresser l'homme et de l'éclairer sur son propre cœur? Et lorsque les littérateurs français croient se régérer au contact des littératures exotiques, ou lorsque, comme Chénier, puis Leconte de Lisle, puis de Hérédia, ils font

retour à l'antiquité grecque ou au léger scepticisme latin, n'est-ce pas par curiosité bien humaine et pour exprimer sur l'homme des idées qui touchent au magnifique tourment de ses destinées? En un mot, en croyant imiter les autres, ne cherchent-ils pas un motif de demeurer français?

L'important pour nos poètes était qu'ils réussissent. On pardonne tout au succès; et il est entendu, maintenant qu'il est mort à la pensée, qu'Emile Nelligan est un artiste, et qu'un auteur français, même de quelque renom, eût signé la Romance du Vin. *Ainsi des* Silencieux *de M. Jean Charbonneau, des* Mouettes *de M. Gonzalve Desaulniers ou du* Cap Eternité *de M. Charles Gill, pour ne mentionner que ceux-là. M. Paul Morin paraît avoir élégamment tranché le débat par un quatrain, souvent cité,*

> *J'attends d'être mûri par la bonne souffrance*
> *Pour, un jour, marier*
> *Les mots canadiens aux rythmes de la France*
> *Et l'érable au laurier.*

Ce dernier vers fait le titre du nouveau recueil d'Albert Lozeau qui unit, en effet, le souffle généreux de la France aux espoirs du Canada français.

L'influence française, nécessaire et féconde, doit être avant tout une influence éducatrice, une véritable discipline, tutrice de l'esprit, qui dirige sûrement notre légitime désir d'assurer,

par des œuvres qui soient canadiennes, notre personnalité littéraire. M. Jean Charbonneau s'en explique à plusieurs reprises en des termes très nets, dont la rude franchise est loin de nous déplaire. Retenons ces lignes: " A l'avenir, l'influence française ne sera ni un procédé, ni un artifice de composition; mais un moyen pour arriver, par échelons, à une originalité conforme aux aspirations de notre race, à l'indépendance de notre tempérament et de nos idées ". Ainsi le chemin s'achève par un retour à la terre. Tous les régionalistes français, romanciers et poètes, depuis Georges Sand jusqu'à Maurice Barrès, depuis Brizeux jusqu'à Charles de Pomairols, ont été d'abord, comme il était naturel, saturés d'influences françaises, pour ensuite, déjà maîtres d'eux-mêmes, tourner toutes leurs prédilections vers la petite patrie, qui leur a donné la gloire après la vie. C'est la même évolution que l'on pourrait suivre chez M. Charles Gill, tour à tour romantique, parnassien et provincialiste, et qui veut

Faire sur le granit sonner le vers d'airain,

chez Louis Joseph Doucet, chez René Chopin, chez l'auteur du Canada chanté, *Albert Ferland, qui décrit avec une sainte émotion*

la paix des vastes solitudes
Où les bois, nos aïeux, se sont enracinés...
Le pin vêtu de nuit, conquérant des falaises,

et qui, d'un vers, dessine l'immensité :

C'est toujours devant toi le sol de ton pays.

Ce régionalisme, pourtant, auquel nous tendons tous et qui marquera enfin le point d'arrivée de nos efforts, prenons garde qu'il ne soit une pure faitaisie, un vieux meuble, des mots de terroir, une recette culinaire, pour reprendre les expressions de Maurice Barrès. C'est l'âme qu'il doit atteindre et manifester dans toute sa simplicité; c'est, pour finir par là où nous avons commencé, le " principe de vitalité " qu'il doit mettre en lumière, pour en montrer la force prolongée. Qu'importe que la vie soit petite, rencognée, terre à terre; ce n'est qu'une apparence. Dans un décor merveilleux s'éleva naguère la chanson de France que chaque printemps ranime. Si peu qu'elle soit, cette vie, elle demeure par ce qu'elle a d'éternel et de semblable. Tous ses gestes sont une poésie, pour celui qui sait la regarder, la comprendre et l'aimer.

Alors le poète sera vraiment l'évocateur. Sa voix remuera les foules et fera germer en elles la foi, principe déterminant de l'énergie. En lui se renouera la tradition, qu'un retour vers la France n'aura fait que vivifier. Car, ne l'oublions pas, si nous avons duré, s'il nous reste, au sein de notre existence hâtive, liée à la fortune, une étincelle qui nous préserve; si nous avons échappé jusqu'ici à l'emprise, asséchante pour nous, des deux matérialismes auxquels M. Jean

Charbonneau consacre les derniers châpitres de ce livre; si nous pouvons affirmer encore que nous poursuivons ici la mission de la France de tous les temps, mission civilisatrice, faite de clartés, d'ordre et de nuances; nous le devons, pour une bonne part, à ceux que nous n'avons pas toujours reconnus, qui, oublieux d'eux-mêmes, nous ont pénétré de la beauté de notre histoire et de l'orgueil de nos origines; aux poètes, qui ont gardé la lueur sous les cendres du temps; aux rêveurs, aux idéalistes, qui ont consenti à être les parias d'un monde embesogné pour sauver l'âme sans laquelle ce monde même, eût-il amassé toutes les puissances, n'aurait pas vécu.

EDOUARD MONTPETIT.

Montréal, octobre 1916.

Des Influences françaises au Canada

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE I

La Race.

Avez-vous remarqué, au cours d'un voyage, quelque pays mystérieux, baigné de songe, dont le pittoresque et l'imprévu vous ont longtemps hantés, dont le souvenir vous donne plus tard comme une sorte d'émotion religieuse ?

Il existe de ces paysages qui ont une âme. Les choses qui nous entourent ont une âme : elle se manifeste dans tout ce qui vibre, dans tout ce qui vit.

Elle passe sur le rocher et son gave limpide, sur les rives, dans les bruyères, dans les ajoncs, sur les forêts séculaires, sur les chênes, sur les champs ancestraux gardant dans leurs guérêts profonds les vertus antiques, la trace indélébile

de quelque fait historique, les pages d'une histoire.

Il existe de ces paysages ayant une puissance d'émotion venue du fond des temps : ils évoquent le passé dans toute sa gloire.

Ils peuvent être plongés au sein des solitudes, interdits aux humains, jamais contemplés, et cependant qu'ignorés, conservant ce don d'évocation mystérieuse, voisine du miracle.

Il existe des coins de terre que l'on presserait sur son cœur, disait Gustave Flaubert.

Ces pays de l'enchantement existent.

Ils nous transportent vers quelque rêve étranger à la vie humaine. Ils font notre pensée s'immatérialiser et s'envoler vers des sensations d'un ordre supérieur et dont nous ne saisissons pas bien le sens : ils ont quelque chose de cet Eden dont les vieux textes nous font une image aux couleurs célestes, aux teintes irréelles.

Ces pays du rêve existent.

Ils apparaissent avec leurs grands fleuves aux plis tourmentés dans un tableau imaginé par ce génie étrange, Léonard de Vinci qui, pour donner plus de mystère et de beauté à la Monna Lisa, la peignit dans le mirage d'une campagne sereine où serpentait une rivière, afin de laisser deviner les innombrables variantes de la destinée humaine.

Ils apparaissent encore, ces paysages, dans le

charme de décors sublunaires créés par les mythes et la fable, jardins enchantés où la vie est fluide et légère comme un souffle, pays de fées où Néère, Lydé, Philodocé, reines des blancheurs immaculées, se font voir comme au temps d'Amadis ou d'Arthus; pays où des légendes scandinaves se déroulent pleines d'impossibles féeries et de folles amours.

Ces pays de poésie existent.

Ils se parent de rythme, d'harmonie et leurs forêts sont des poèmes. Ils sont souverains par leur beauté royale: ils prodiguent leur lumière. Ils expriment la vie, l'universel mouvement dans le silence même de la nature, dans le battement du cœur de la terre, écho de voix étranges et lointaines; ils s'ouvrent comme des temples aux croyances: ils sont des paradis terrestres.

Voilà les sentiments qu'éprouvèrent, il y a quelques siècles, Jacques Cartier et ses compagnons de voyage, lorsqu'ils aperçurent, à l'entrée du golfe Saint-Laurent, une terre vierge, ou plus encore, lorsque, pouvant distinguer les deux rives du grand fleuve, une riche et grandiose nature leur apparut comme dans un songe et les plongea dans un état d'enchantement. Il y avait dans cette apparition plus que de l'imprévu: il y avait du mystère.

Un pays est fait du passé. Ses collines, ses forêts sont inspirées. Ce sont souvent des lam-

beaux du sol où souffle un peu de l'histoire de la nation, l'âme d'une race. Mais celui qui, pour la première fois, pénètre le mystère d'un continent, d'un pays inconnu, doit éprouver une sorte de surprise mystique, mêlée d'admiration, de crainte et de curiosité.

Jacques Cartier dut ressentir tout cela à la fois. Devant l'immensité, quelle émotion profonde et mystérieuse! Cela fait songer à l'éternité. Tout un monde de pensées nait de cette vision. La puissance de la nature apparaît dans tout ce qu'elle a de durable et d'indestructible. Tous les phénomènes naturels, toutes les beautés changeantes nous éblouissent, sans cesse renouvelés. De nouveaux horizons s'ouvrent devant nos yeux et nous semblent embrasser l'infini.

Tout cela est aussi fait de méditation : c'est le monde inconnu dans tout ce que la vie périssable peut exprimer de grandeur et de surnaturel.

Aussi, Jacques Cartier en éprouva-t-il une impression que sa sensibilité gauloise transmettra à tous les siens, à l'avenir, à tous les enracinés de la terre canadienne.

Ce sera par une hérédité providentielle que le colon futur deviendra le conquérant de la plaine et des forêts.

Par atavisme, Jacques Cartier transfuse dans le sang de ses descendants cette sève unissant

l'homme à la terre d'adoption dont il fait sa patrie et celle de ses enfants.

Nulle part dans l'histoire du monde, un peuple ne fut plus tenace dans ses conquêtes que le Gaulois. Dès qu'il verse une goutte de sang sur un sol, il s'y incorpore et lui donne une vie. Ce sol, alors, devient pour lui une chose sacrée et inviolable. L'esprit gaulois imprime à la terre qu'il conquiert son caractère propre, lui transmet des traditions dont il garde un culte allant jusqu'à la frénésie, jusqu'à une sorte de fanatisme venu du fond des temps, de ses vertus antiques.

Aussi, le jour où une domination étrangère pèse sur une de ses possessions, il ne s'en peut consoler. La puissance qui le dépossède est son ennemi juré : aucune réconciliation ne paraît possible dans l'avenir. Il se sent frappé au cœur, et la vue des lambeaux de sol arrachés par violence, laisse son âme toute imprégnée d'une pensée farouche : il n'aspire qu'à reprendre le bien perdu. C'est ce qui fait que, dans le cours des siècles, il a porté son patriotisme jusqu'aux temples des divinités et lui a élevé des autels.

De ce jour, peut-être, naquit pour lui l'idée de nationalisme, sorte d'attachement aux faits du passé, aux traditions, aux morts, aux vivants même, à tout ce qui de près ou de loin touche à la grande patrie.

Sans dénomination précise, ce nationalisme existait du temps de la colonie française au Canada. Les premiers colons s'étaient rivés à la terre avec le plus sublime désintéressement, précisément parce qu'ils s'étaient subordonnés à leur patrie lointaine et qu'ils avaient senti qu'ils étaient "un instant d'une chose immortelle," selon l'expression de M. Maurice Barrès.

Ils venaient de fonder une petite patrie; ils comprenaient cela, une parcelle de la grande : c'était un diamant de la couronne de France que ce Canada. Et ceci explique encore l'attachement profond et durable de ces premiers colons au sol baigné de sang gaulois.

"Le Canada français, dit M. Gabriel Hanotaux, au cours de sa brève existence, sut trouver en lui-même un principe de vitalité, je veux dire une âme, une âme locale et française tout à la fois."

Donc, à la gravité austère, à la majesté sereine du paysage, venait s'ajouter l'esprit rêveur, profond et tenace d'un Jacques Cartier, ancêtre d'une race future. La nature et l'homme se confondirent en un instant: ils prirent corps tous deux.

Deux puissances se trouvaient face à face, se comprenant et devant se développer dans un même sentiment de fraternité.

La nature, certes, a ses caprices; elle n'ac-

cueille pas toujours avec grâce. Mais elle sait prodiguer ses bienfaits à celui qui la sait comprendre. En luttant contre les forces naturelles, l'homme acquiert plus d'énergie et plus d'empire sur lui-même.

A l'exemple du découvreur du Canada, les premiers colons avaient scellé un pacte avec le sol, avec la grande nature du nord de l'Amérique qu'ils allaient révéler à l'Europe éblouie. Et ils allaient surtout, par l'exemple, rappeler à la France quelle erreur le XVIIIe siècle avait commise en abandonnant à l'Angleterre une colonie que cette dernière mit au profit d'une politique reconnue comme étant la continuation de l'impérialisme anglais à travers le monde.

Disons en passant que le Français est profondément traditionaliste. De tout temps, à travers l'histoire, il nous donne l'exemple le plus frappant de son amour du sol natal, du respect de ses croyances, de ses coutumes. Il se plaît même à exalter ses défauts, — car il en a, — comme il aime à louer ses estimables qualités. Il cultive tout méthodiquement, car il sait que de ses qualités et de ses défauts, il a tiré son originalité, sa ténacité indomptable. Par sa puissance de ténacité, il a acquis une prépondérance enviable dans le monde, s'est placé au rang suprême dans le domaine des choses de l'esprit et de la politique internationale.

En outre, — c'est M. Gabriel Hanotaux qui parle, — " le Français est, avant tout, il y a trois siècles comme aujourd'hui, — un défricheur, un cultivateur. Quand il s'agit de se mesurer avec la terre, même et surtout avec la terre neuve, farouche et résistante, il ne se sent pas de joie: bûcheron, vigneron, laboureur, herbager, sur quelque sol que ce soit et de quelque outil qu'il faille se servir, il y marquera son empreinte. Le colon des " Nouvelles Frances " est, en cela, un vrai fils du paysan français."

Aussi, lorsqu'on songe que depuis 1763, la population des Franco-Canadiens, de soixante mille colons qu'elle était s'est élevée à deux millions, il nous est bien permis de nous demander si la race est appelée à s'éteindre et si nous devons craindre que la langue française disparaisse du continent.

La première préoccupation de ces colons, après le traité de 1763, avait été utilitaire du pays. Certes, ils étaient loin de toute culture intellectuelle, ces âpres laboureurs du sol. Mais n'avaient-ils pas une mission à remplir ?

La France empêtrée dans la guerre funeste de sept ans, n'avait alors de plus mortel ennemi que l'Angleterre. La cession du pays n'eut pas pour résultat de réconcilier les deux races. Les premiers missionnaires, martyrs sublimes, non plus que les colons restés attachés au sol, n'a-

vaient d'abord aucune raison d'apprendre une langue ennemie pour laquelle, d'ailleurs, leur mentalité n'avait aucun penchant. Ceci peut faire comprendre l'entêtement de nos ancêtres et la cause de leur profond attachement à la langue maternelle.

Ils étaient des déracinés, ils n'étaient pas des réprouvés. Leur ténacité leur donna raison plus tard.

Et si, comme l'a dit Garneau, le traité d'Utrecht offensa vivement l'amour propre de la France, parce qu'il détruisait l'intégrité de ses colonies, et lui faisait perdre de vastes contrées, il accrut aussi leurs espérances; et si "l'arbre resta comme un tronc mutilé par la foudre, ce tronc vigoureux, enfoui dans les neiges du Canada, était encore capable de lutter contre de rudes tempêtes."

Vous savez comment l'Angleterre plus tard accorda aux Franco-Canadiens une liberté pour laquelle ils avaient donné plus que leur sang : la résignation à vivre sur un sol étranger, en pays conquis, loin de la patrie absente.

M. Maurice Barrès conclut jadis au miracle canadien. Il s'étonnait devant les pages éblouissantes de notre histoire et plus encore d'apprendre que les Franco-Canadiens continuaient de parler leur langue, subissant chaque jour davantage les influences françaises. Et il s'en expliquait la raison qu'il trouvait dans la haine

profonde du vaincu, dans sa ténacité même; ensuite, dans sa dignité, celle qui lui vient de sa race, et aussi, dans une sorte d'individualisme, moins intense peut-être que celui du Celte, mais qu'il tient de ses origines et qui se refuse à toute idée de subordination et d'assimilation, quand on sait qu'elles pourront diminuer ses mérites et le prestige de son nom français.

M. Gabriel Hanotaux déclarait, dans la préface qu'il consacre à l'histoire du Canada de Garneau, que jamais les Français n'étudieront assez notre histoire. Il déplore les erreurs et les fautes qui ont amené la perte, pour la France, de ses colonies au XVIIIe siècle. Il faut comprendre cette si juste indignation.

D'ailleurs, il trouve encore une raison à cette perte en déclarant que le Français n'est pas colonisateur, s'il est laboureur, mais que, partant, il serait injuste de lui appliquer ce terme dans toute sa sévérité; en ce qui concerne, du moins, l'œuvre de nos pères au Canada au cours du XVIIIe siècle.

Il en pleure quand même lorsqu'il s'écrie : "On voit, jour par jour, les heures de l'espoir et celles du découragement, de l'apogée et du déclin. Les causes et les effets apparaissent dans leur belle ou triste qualité. Aussi est-il possible de dégager, maintenant, à l'aide de cette "littérature" nouvelle, — il parle ici des ouvrages de M. Salone sur la Colonisation de la

Nouvelle-France, de M. de la Roncière sur l'histoire de la Marine, de M. Thomas Chapais, de M. André Siegfried,—des faits exposés en pleine lumière et l'enseignement que nous laisse l'histoire de notre belle et chère colonie perdue." C'est ce qu'il appellera "la leçon du Canada."

Il me semble, à moi, que les premiers colons avaient un peu compris "cette leçon du Canada," lorsqu'ils perdirent la Nouvelle-France.

Cette perte leur inspire le devoir de défendre des droits sacrés, cependant qu'ils ne veulent pas savoir qu'ils sont ou qu'ils pourront être écrasés, et qu'ils font tout en leur pouvoir pour ne pas admettre leur défaite. Le Français, d'ailleurs, ne croit pas à la défaite. C'est un faux orgueil, a-t-on prétendu, que de s'avouer invincible: c'est pourtant le fait de la force que de ne jamais vouloir se reconnaître un moment de faiblesse. La confiance en soi a quelque chose de français: celle-là a du panache et manque rarement à ses promesses. L'histoire des grands empires est faite de cette confiance, de s'être cru une destinée sublime; c'est aussi à elle que la France doit sa prépondérance dans le monde. Que la France serve d'exemple aux peuples. L'orgueil national n'est pas un défaut, mais une qualité divine.

Cette fierté et cette confiance dans la race, ne sont pas étrangères à l'origine des libertés constitutionnelles au Canada.

Si les Canadiens ont obtenu la conservation de leurs droits, cela est dû à leur sublime entêtement et à leur extrême confiance en eux-mêmes. S'étant peu à peu implantés, ayant progressé, ces Français ne veulent pas s'éteindre misérablement : c'est le miracle canadien, celui de M. Maurice Barrès, celui qui provoquait son étonnement et son admiration. Et cela se comprend. Les persistances françaises au Canada tiennent véritablement du miracle : l'avenir nous donnera encore plus raison.

La conquête donc ne les avait pas affaiblis, ces premiers colons, mais obcédés. L'écho des désastres de la patrie leur était parvenu dans les plaintes de l'océan. S'ils avaient vu toutes les horreurs d'un règne néfaste à la France, il leur en restait de loin une sorte d'humiliation et la pensée d'une revanche, si un jour l'occasion leur en était donnée.

Ils ne désespéraient pas de la patrie. Ils se disaient : celui qui s'assimile à une race étrangère est un être méprisable, il mérite l'opprobe des siens. Et puis, l'instinct de conservation, le souvenir de la gloire française, la fierté des conquêtes intellectuelles de la mère-patrie, tout cela fut autant de raisons qui les rattachaient au passé.

Ils se rappelaient que, selon le sentiment des premiers fondateurs de la colonie, c'était une

Nouvelle-France que l'on avait perdue. Et certes, ils étaient hantés par le remords de n'avoir pu garder ces " arpents de neige."

M. Hanotaux nous dit: " Le colon français a travaillé et il a peuplé. Il a obéi à la loi qui domine le plus naturellement la destinée humaine. Où il y a de la terre, les hommes naissent; car la terre veut l'homme et l'homme veut la terre. Quand la terre se raréfie ou se divise trop, les familles meurent. La race française fut donc, au Canada, la race prolifique, s'il en fut jamais."

Cette ténacité dans la persistance, nous la retrouvons à toutes les époques de la colonie. Nous la retrouvons plus tard quand il s'agira de la conservation de la race. Nous garderons cette vertu bien longtemps, expérons-le, tant que sur le sol d'Amérique se parlera la langue française.

Oui, nous la retrouverons encore cette France sans " recul," car, sur les pages de son histoire, véritable martyrologe, où elle a laissé la trace de ses plus profonds sacrifices, elle répand le plus pur de son âme vigoureuse. Même dans l'abandon le plus complet, en proie à la misère la plus noire, devant les dangers les plus imminents et les intempéries des saisons, elle n'aura pas de ces découragements mortels. Elle doute quelquefois, mais la croyance en l'avenir, sa

force, sa fierté résignée lui donnent un front serein. Elle se sait privilégiée. Heureuse la race qui devant son passé glorieux peut encore croire que, toujours et malgré tout, l'avenir lui appartiendra. C'était la pensée des premiers colons français.

" Si les Français du Canada, dit M. Maurice Barrès, avaient eu la faiblesse, un seul instant, de se croire inférieurs à leurs nouveaux maîtres, leur petit troupeau était perdu. Ces paysans de Normandie et d'Anjou surent conserver ce haut sentiment de la dignité de leur race et de leur civilisation qui nous plaît tant chez nos frères d'Alsace-Lorraine. Là-bas, comme ici, on ne s'est pas incliné. L'homme de l'ouest pas plus que celui des Marches, n'a consenti à s'assimiler aux vainqueurs, et il me semble bien que, les uns et les autres, ce qu'ils détestent le plus chez le conquérant, c'est le barbare."

Dans la suite, la race franco-canadienne, au lieu de se confondre avec l'élément anglo-saxon, est restée obstinément attachée au souvenir. Une chaîne mystérieuse l'y relie et nous n'avons pas besoin de chercher bien longtemps sa physionomie intrinsèque pour la fixer d'un trait.

CHAPITRE II

Une Page d'Histoire.

En parlant des influences françaises au Canada depuis la période de cession, je n'ai pas l'intention de retracer les diverses périodes de notre histoire littéraire. Ce serait, d'ailleurs, reprendre un thème épuisé, d'autant que la vieille génération, celle de 1820 à 1895, à peu près, vous est connue.*

Il nous faudrait, en passant, nous rappeler les si dures paroles de lord Durham sur la race française du Bas-Canada, de qui il disait qu'elle était sans histoire et sans littérature. Or, qu'est-ce qu'un peuple sans histoire et sans littérature ?

Cette opinion d'un de nos gouverneurs avait sans doute un fond de vérité. Mais, d'un autre côté, si l'on songe qu'un peuple jeune dirige toute son activité vers des préoccupations d'ordre plus urgent, celui de se bâtir d'abord son foyer et de le défendre contre l'envahissement

* Je me propose, néanmoins, dans un autre livre : " De la Langue française au Canada depuis sa fondation," de vous parler de nos origines.

étranger, il n'est pas étonnant qu'il néglige l'art et la beauté. On se fait un foyer avant que de se créer une patrie. Il nous faut s'enraciner dans le sol par la famille : du foyer nait la grande patrie.

D'ailleurs, ce n'est que depuis 1850 qu'une évolution vraiment intellectuelle s'est manifestée chez nous.

Mais devons-nous reprocher au Canada français, après l'époque de cession, de ne s'être pas suffisamment inspiré du terroir ?

Le Canada resté colonie française eut continué, de loin, à réaliser une foule d'impressions ancestrales. La littérature, disait quelqu'un, " n'est pas exclusivement une expression esthétique, mais un témoignage traditionnel destiné à le perpétuer de génération en génération."

Néanmoins, il faut, pour réaliser cette pensée, appartenir à la grande patrie; il faut en subir quand même l'influence. Villon, Rabelais, La Monnoye, La Fontaine, appartiennent à la Touraine, à la Bourgogne, à la Champagne: ils manifestent le beau génie français dont tous les tempéraments s'enchaînent irrésistiblement et nous font retrouver la parenté d'un Ronsard et d'un Lamartine à trois siècles de distance. Mais, précisément, parce qu'ils sont des poètes du terroir, ils réalisent pleinement l'idée de M. Maurice Barrès, quand il disait dans une phrase

pleine de sentiment patriotique, que les provinces "fournissent les grandes lumières intérieures qui échauffent et qui animent la France."

Seulement, ces écrivains ont demandé à la terre française la raison de leur culte. Ils savaient tout ce que la patrie fait naître de nobles sentiments et de mâle orgueil. Leur joie n'était pas née d'un amour exagéré ou forcé: le sol qui les avait vus naître, leur inspirait une sorte de panthéisme confondant l'art, la patrie et Dieu.

De ce sentiment quasi surhumain naquit l'enthousiasme, ce cri de l'âme des nations. L'amour de la patrie, disons-nous, est une religion. Cette religion a fait l'histoire des peuples. Comment voulez-vous qu'un peuple sans patrie ait une histoire ? Les premiers colons, après la conquête, ceux qui pouvaient peut-être perpétuer l'idée française, pour la plupart avaient abandonné le sol. Il ne restait plus que de pauvres déshérités, ceux-là qui devaient d'abord lutter pour le morceau de pain, ceux-là de qui l'on disait qu'ils devaient abdiquer le droit d'être et de rester français.

Eloignés de la patrie française, pouvaient-ils même savoir de si loin que, sous l'inspiration de Mme de Maintenon, Chamaillard avait la lourde tâche de gouverner la France et finirait un jour par consentir fatalement le traité d'Utrecht ?

Dépossédés, non seulement ils ne devaient plus retourner en France, mais toutes communica-

tions morales ou autres leur étaient interdites : ils devaient vivre, non d'influences françaises, mais du souvenir lointain.

C'est aussi en raison de ce souvenir lointain que, plus tard, nos poètes du terroir, pour le plus grand nombre, dédaignant le paysage canadien, se sont murés dans une sorte d'hermétisme, n'écoutant par lui que des voix d'outre-mer, la chanson et le rythme français, ne recherchant pour maîtres que les bardes de la terre de France.

Vous voyez d'ici ce commencement d'influence qui fait que, malgré eux, ils se sentent emportés par delà l'océan, vers le pays où les brises sont réconfortantes pour leur âme restée française. Puis, peu à peu, l'exil devenant plus supportable et la douleur se calmant, nous passons à une époque d'apaisement, sinon de résignation, à des périodes de luttes pendant lesquelles le colon sera plutôt un homme d'action qu'un facteur du rêve.

Dès 1791, d'ailleurs, il aura à défendre ses droits à la conservation de la langue française et à sa liberté politique. Il y réussira au prix des plus grands sacrifices et cette entreprise dirigera les intelligences plutôt vers la tribune que vers les lettres.

A cette époque, il faut lutter pour l'autonomie des provinces. Il y a dans la réalisation de ce projet comme un signe manifeste d'indépen-

dance pour les Franco-Canadiens de la province de Québec : la constitution de 1867 leur ouvre de nouveaux horizons.

Et, à travers toutes ces luttes apparaissent, nobles et fières, quelques figures littéraires, depuis Viger, Bibeau jusqu'à Garneau que nous considérons avec Crémazie comme les fondateurs de notre littérature nationale.

Puis, vint Fréchette, le véritable inspirateur de la jeunesse ardente, imité gauchement par quelques uns, étudié à fond par d'autres dans le but de faire comprendre aux contemporains de d'auteur de "La Légende d'un Peuple" qu'ils devaient se dégager de l'influence du passé.

S'il faut parler de décadence littéraire, disons, en effet, que la période précédant 1895, est boursoufflée, sans aucune originalité, terne et qu'elle produit des écrivains ayant presque tous les défauts d'un romantisme mourant, sans en avoir même les dernières qualités.

Mon unique préoccupation sera donc de vous parler un peu de la jeune génération, de celle qui trace une ligne de démarcation très visible depuis Crémazie, Fréchette et même depuis Pamphyle Lemay et Beauchemin, les seuls vrais représentants de l'ancienne école, si je puis m'exprimer ainsi.

On a prétendu que nous étions en train de nous "nationaliser." Ceci est vrai. Nous ne

pourrions nier qu'il s'est opéré depuis quelques années une effervescence des esprits.

La littérature de chez nous plongée dans le marasme, étalait ses fadeurs sur de vieux ponsifs romantiques, je l'ai dit. Elle était un prodigieux mélange de lieux communs cent fois renoués. Le pédantisme s'en était mêlé et faisait montre de dissociations de pensées et de formes les plus grotesques. Rien ne paraissait devoir se dégager des entraves qui l'amoindrissaient. Elle était devenue la proie d'un banal traditionalisme. Fréchette épuisé, ne retrouvait plus les nobles accents d'autrefois. Quelques pâles imitateurs le décalquaient honteusement, ce qui faisait se pâmer d'admiration les faux enthousiastes et les badauds. Enfin, c'était le règne de la plate imitation au service d'une langue côtoyant la décrépitude.

CHAPITRE III

La jeune Génération.

S'imagine-t-on un instant les résultats néfastes qu'eut produit sur la jeune génération l'influence d'une pareille décadence littéraire ? Heureusement qu'il n'en fut rien.

Cette génération s'armait lentement et voulait se préparer pour les luttes futures. Et, précisément ici, je dois déclarer que son but principal fut tout d'intuition. Elle a vu le danger de l'avenir : elle veut s'en parer.

Et comme on avait souvent accusé la littérature de chez nous de n'être, après tout, qu'un effronté démarquage, souvent un plagiat déguisé, elle voulut s'appliquer à travailler en ce sens que, à l'avenir, l'influence française ne sera, ni un procédé, ni un artifice de composition imposé par une tendance spécieuse, mais un moyen, pour arriver, par échelons, à une originalité conforme aux aspirations de notre race, à l'indépendance de notre tempéramment et de nos idées.

C'est, à mon opinion, sur cette formule que la jeune génération, dans la mesure de ses forces, travaille depuis 1895 à peu près, et c'est pour cette raison, je crois, que la critique française de ces derniers temps déclara que nous étions en train de nous nationaliser.

Ce labeur, évidemment, ne peut s'accomplir en un seul jour, lorsque, comme chez nous, un cosmopolitisme à outrance envahit et menace.

Les peuples civilisés ne l'ignorent pas : les littératures ne se sont pas formées toutes d'une pièce. L'esprit humain accomplit, d'époque en époque, un travail de gestation. Dans ce monde, exploité dans tous les sens, le cercle des idées est tellement restreint que l'homme se voit sans cesse obligé de transporter, d'emprunter ailleurs des sujets pour leur donner une nouvelle forme, jusqu'au jour où, par son génie, il arrivera, par degrés, à son plus haut point de perfection et d'originalité.

C'est du domaine littéraire d'un pays, c'est dans l'ordre de son progrès, et il n'existe aucune raison pour qu'un peuple jeune, encore à sa formation, soit exempt de nombreuses influences, aussi nécessaires à l'existence de sa littérature que le climat ou le milieu dont on connaît l'empire physiologique sur l'esprit d'un siècle.

CHAPITRE IV

La Critique.

Comme nous le voyions plus haut, les persistances françaises, chez nous, furent d'un puissant auxiliaire aux générations futures, et nous les retrouvons toujours avec profit dans un autre champ d'action, je veux dire en littérature.

A diverses époques de notre histoire, les esprits se détendent : ils se ruent vers l'effort, mus par un besoin de s'extérioriser et de se manifester.

Puis, tout-à-coup, ils retombent comme accablés. On les croirait pris d'une sorte de découragement, de lassitude. Voyez plutôt les diverses époques de notre histoire depuis 1830.

Toujours, pourtant, l'idée de conservation les reprend. Et nous remarquons que, c'est précisément aux heures difficiles qu'une recrudescence de vitalité s'empare des esprits.

Si nous jetons un regard vers 1689, époque d'insurrection, qu'y voyons-nous ?

La race saxonne, engourdie, évolue misérablement. Il faudra la ténacité et l'audace de ces

Normands, de ces Poitevins, de ces Bretons pour réveiller la torpeur du moment. C'est Garneau qui nous rappelle ce fait.

Vous le voyez immédiatement. Dès que le sang des Gaules circule dans les veines saxonnes, la vie renaît. Donc, le Français fonde la colonie; plus tard, par son redoutable courage, il empêchera le Canada de s'annexer aux Etats-Unis, c'est-à-dire, de devenir américain de mœurs, de langue et d'institution. Plus tard encore, vous verrez Lévis brûler ses drapeaux plutôt que de se rendre, et ce geste significatif est parmi les qualités de la race : j'en parlais plus haut.

Et, plus loin, vous assistez à un autre réveil après 1837, après Lafontaine, après 1867, après 1895. Toutes ces dates marquent des époques physiologiques de notre histoire.

Mais à ces diverses périodes, malgré les vicissitudes, les luttes sanglantes, le passé laisse son empreinte; et, en politique comme en littérature, les influences restent les mêmes. L'âme française passe comme un souffle sur tous les esprits et les fait vibrer. Nous porterons toujours les marques de notre origine.

Mais si peu se rendent compte de ces vérités que, tous les jours, lorsqu'il se produit une œuvre chez nous, on ne cesse de nous répéter qu'elle s'apparente directement d'un Hugo, d'un

Lamartine, d'un de Vigny, qu'elle évoque un Musset, qu'elle dérive d'un Leconte de Lisle, qu'elle est empruntée d'un Verlaine, d'un de Régnier, de la comtesse de Noailles, que sais-je encore ?

On ne recherche pas les causes et les conséquences de ces influences inévitables pour nous : on ne sait qu'amoindrir sans mesure le mérite, et le talent véritable ne trouve aucune grâce devant le frais émoulu du collège où il a appris l'art de ne pas écrire, encore moins de penser, mais en mal d'une notoriété passagère. La plupart de nos quotidiens nous donnent de tristes exemples en ouvrant leurs colonnes à tous ces Zoïles fiéleux, jaloux et ignorants, dont le seul mérite est de jongler avec les mots et dont le triste métier se borne à vouloir nous diminuer aux yeux des étrangers, en maniant une science dangereuse dont ils ne connaissent pas les rudiments.

Comme nous avons été longtemps à chercher notre voie que nous cherchons encore, d'ailleurs, nous sommes loin du jour où nous pourrons nous vanter d'avoir une critique littéraire chez nous.

Quelle en est la cause ?

D'abord, au début, l'absence d'œuvres souvent dignes du nom, fut une des causes pour lesquelles les critiques improvisés négligèrent cet art de s'attacher à des ouvrages de réelle valeur

pour en étudier le caractère distinctif, pour en chercher les qualités intrinsèques et leur assigner une place définitive.

La critique naquit le jour où, chez un peuple, elle pouvait constater un travail intellectuel, une histoire des idées et de leur influence sur les mœurs, sur les coutumes et sur la littérature. Ancienne autant que l'art, la critique lui trace des règles; elle détruit autant qu'elle refait de lois; seulement, elle apparaît toujours, non chez des peuples en formation, mais aux époques de civilisation.

Nous la voyons au temps des Quintilien et des Ciceron, en pleine Renaissance, alors qu'elle travaille à la rénovation classique. Nous la voyons, sévère et superficielle au XVIIe siècle, grave et philosophique au XVIIIe, et à l'apogée au XIXe, alors que le romantisme provoque la révolution des idées et de la forme du vers. Mais nous la retrouvons toujours en pleine effervescence des génies et des civilisations, et surtout à l'heure où affluent en abondance des œuvres à qui l'on veut assigner une place pour le bénéfice des siècles à venir. Mais un peuple à sa formation a d'autres préoccupations que de créer des œuvres d'art : nous en sommes un exemple. Il ne juge pas ses contemporains, ils les forme, leur donne l'énergie des instincts puissants, insuffle à l'enfance la force de lutter, aux adultes la volonté de vivre et de créer la patrie : tout est là.

Le XVIIIe siècle abandonnait sur la terre d'Amérique 60,000 Français dont la première préoccupation fut la lutte pour la conservation de droits sacrés. Tout l'effort initial devait tendre à sauvegarder la langue qu'un fanatisme à outrance menaçait de noyer dans l'oubli. Le XIXe siècle vit le Canada plus indépendant, plus libre. L'autonomie accordée aux provinces en 1867, est une source de fécondité matérielle, mais les esprits demeurent quand même presque rebelles à toute production de l'esprit. Le journalisme progresse dans le sens politique et s'oriente vers la tribune. Il critique les actes des hommes publics, mais il ne trouve guère d'œuvres littéraires dignes d'attention. La littérature donne bien quelques poètes, un grand historien, quelques romanciers incomplets, mais dès qu'une place a été assignée à chacun d'eux, à tort ou à travers, l'opinion des critiques — si on peut les appeler ainsi, — rentre pour longtemps dans le silence et le journalisme continue ses luttes journalières, je veux dire ses polémiques politiques: la véritable critique littéraire n'existe pas.

Aussi, dès l'apparition de l'Ecole littéraire de Montréal, en 1895, voyons-nous une sorte de réveil de l'opinion publique, en même temps que la presse toute entière, semble sortir de son ancestrale torpeur. Devant des œuvres jeunes,

mais dénotant déjà une originalité de pensée et de forme inconnue des anciens, la critique—celle qui n'existe pas, — ouvre les yeux ; elle s'émeut, elle s'agite.

Malheureusement, elle n'est pas armée : elle ne peut s'affirmer que par son extrême indigence. Son indifférence passée pour les choses littéraires, les pratiques industrielles auxquelles se livre le journalisme, la prépondérance odieuse de l'annonce et de la réclame à grandes colonnes lui ont complètement enlevé le don de spontanéité et de variété dans ses opinions, voire dans son style : elle manque d'autorité, faisant montre d'une ignorance trop visiblement étalée.

Aussi, verrons-nous, dans les colonnes journalières, des inepties sans nom, au détriment de l'art et du bon goût. La jalousie et l'envie s'en mêlant, le journaliste-critique trouvera, pour juger une œuvre, une formule vieillie, appliquée, le cas échéant, et ce sera là son triomphe.

Il avait découvert chez les vieux auteurs la rage de l'imitation servile : il brodera sur ce canevas. Et tous les jeunes, sans exception, y passeront ; il sera impitoyable jusqu'à l'injustice, car il s'entourera d'un nombre infini de petits Zoïles se croyant imbus d'une science indiscutable, se proclamant des maîtres de la critique avant même d'en connaître la définition si pleine de danger et si lourde de responsabilité à l'égard des générations futures.

En jugeant une œuvre, ils ne sauraient s'apercevoir que l'imitation raisonnée chez certains auteurs n'apparaît pas comme une marque de stérilité, mais comme une loi nécessaire : c'est le cas de nos écrivains, de nos poètes de la dernière génération puisqu'ils ont compris que l'imitation des littératures étrangères renouvelle presque toujours le fond des idées. Notre descendance, d'ailleurs, ne nous prédisposait-elle pas à subir des influences françaises ?

CHAPITRE V

De l'Imitation à travers les Littératures.

Ouvrons, par parenthèse, les pages de l'histoire littéraire universelle et demandons-nous un instant si le subtil Darwin n'avait pas raison lorsqu'il attribuait la descendance de l'homme à la première famille des mammifères de l'ordre des quadrumanes dont le point saillant de l'intelligence est d'imiter.

L'esprit d'imitation est intuitif dans la nature : il est inhérent à l'imagination humaine. On a toujours l'habitude de regarder l'imitation comme un signe manifeste d'infériorité, d'autant qu'elle devient un procédé, un moyen d'art imposé par l'empire irrésistible du génie : ceci marque évidemment une décadence néfaste. La pensée humaine est un fleuve, il n'est pas permis de le détourner de son cours.

Mais demandons-nous ce que les hommes du présent siècle ont ajouté à l'ensemble des productions littéraires, si ce n'est quelques matériaux de plus ? Serait-ce, comme ascendant sur nos semblables, le prestige du génie et l'effusion des idées, de l'éloquence, des actes publics, de la

force de nos croyances, de l'éternelle poésie des choses qui se transmet de génération en génération pour reparaître plus lumineuse encore au siècle suivant, des méditations philosophiques, des lois humaines ? C'est l'histoire de l'esprit, diffuse toujours, mais portant en elle sa raison d'être.

Tout effort intellectuel laisse de son épanouissement une empreinte indéniable et souvent durable sur les êtres, comme un reflet de l'âme sur les choses, comme un rayon de pure lumière ajouté au grand flambeau, ce guide de l'univers visible.

On nous l'a répété bien souvent : pendant trente siècles, les poèmes homériques ont influencé les littératures de toutes les nations qui s'en sont imprégnées, au point que, depuis Euripide jusqu'à Virgile, Racine, Corneille et Molière, l'inspiration trouve sa source jusqu'en la profondeur des temps.

Depuis si longtemps qu'elle se met à la torture, l'imagination humaine a parcouru le cercle des idées. Elle en a épuisé toutes les sources. Tant d'images, d'impressions ont été évoquées et approfondies, que la réminiscence fait place à la pure création. Tant de souffrances ont été expérimentées, qu'il ne nous reste plus qu'à souffrir à la manière de tout le monde — en littérature s'entend — et les larmes, souvent, hé-

las! sont conventionnelles. La spontanéité des sentiments ne se retrouve presque plus : nous devons dire que la virtuosité corrige l'indigence de l'esprit et la sincérité de l'âme.

Qui pourrait prétendre qu'une œuvre est, en quelque pays du monde, à l'heure actuelle, entièrement originale et foncièrement elle-même ? Lorsqu'une littérature ne peut plus emprunter au pays où elle est née les éléments nécessaires à son avancement et à son progrès, elle part à l'étranger, de l'orient à l'occident du monde et revient avec un bagage nouveau, d'impressions, de couleurs, d'images, d'idées, bien souvent de vocabulaire qu'elle prête aux besoins du siècle où elle vit et aux hommes qu'elle prépare à une ère nouvelle.

Le plus grand exemple, — et celui qu'on nous cite dans toutes les littératures, — c'est le développement des Romains qu'on attribue, avec raison d'ailleurs, à l'imitation exclusive de la littérature grecque qui, elle-même, cherche ses origines obscures dans l'Olympe des dieux, où elle subit l'influence de chantres divins, fils de la Muse ou d'Apollon.

Comparez le fabuliste Phèdre au Phrygien Esope; l'Enéide à " l'Andréa " et " l'Ennuchus " de Térence au théâtre de Ménandre et les odes triomphales d'Horace à celles du lyrique Pindare; transportez-vous un instant à cette époque

du moyen-âge où jongleurs et troubadours trouvent bon de s'escamoter leurs sujets. La "Romance de la Rose" se popularise jusqu'à influencer les meilleurs poètes du temps. Pétrarque, le suave, y puise ses inspirations et il est suivi en cela par Christine de Pisan. Clément Marot n'y échappe pas non plus. La féodalité, dont le prestige énorme a dominé l'Europe, pénètre en Italie et cette période s'alimente de la poésie provençale et française, jusqu'au jour où l'on voit la Renaissance imiter les anciens jusqu'à la frénésie.

Si nous faisons une petite investigation, n'est-il pas un fait accompli qu'au début du XVIIIe siècle, l'introduction d'éléments nouveaux dans la littérature italienne par la poésie ossianique détourna les esprits de l'imitation française ? Alfiéri, francophobe, fut un des premiers à en donner l'exemple dans ses tragédies, jusqu'au jour où, le romantisme répandu à travers l'Europe, et sous l'influence de Mme de Staël, fait irruption dans la péninsule et règne encore même après un retour au passé. Je trouve que ce fait s'est d'ailleurs produit dans toutes les littératures.

Sans parler de la littérature allemande au moyen-âge, de la Réforme et de la Renaissance, nous assistons, dès le début de la guerre de trente ans, à une époque littéraire en proie aux

conséquences politiques dont le dénouement est le traité de Westphalie. La littérature allemande subit le classicisme français jusqu'à la servilité.

Un écrivain du temps, Fabricius de Hilden, déplore cette manie de certains impertinents qui " ravaudent la langue allemande de pièces françaises et italiennes et qui ne sauraient écrire un billet sans le larder de termes étrangers que, pour le comprendre, il faudrait s'être familiarisé avec presque toutes les langues connues." Il n'y a pas jusqu'à la noblesse qui s'exprime dans un langage composite où le français a la part du lion.

Plus tard, au XVIIIe siècle, ce sera Frédéric II qui, ne jurant que par Voltaire, ne sacrifiera qu'au goût français, jusqu'au jour où Gottscheld entreprendra, à l'exemple de Boileau en France, une campagne pour la raison, détournant les rapports de la critique avec l'art, pour en arriver à chercher la fin que la littérature doit poursuivre avant de produire d'admirables écrivains et des époques de création.

Si nous passons à l'Angleterre, dès l'invasion des Normands, la littérature anglaise s'orne de la civilisation romanesque d'outre-manche. Et cela date des Trouvères au XIIIe siècle. Jusqu'à Spencer, chef d'école, le goût des élégances françaises transpire à travers toutes les œuvres.

Malgré sa personnalité, Spencer lui-même dans la " Reine des Fées," se rapproche fortement du Tasse, sans parler ici de ce genre faux et néfaste que fut l'euphuisme, espèce de naturalisation anglaise du culte espagnol dont "l'Euphuis" de Sully fut un triste exemple.

L'influence française restera sensible jusqu'à Dryden et jusqu'au jour où le divin Byron imprimera à la littérature de son pays un mouvement dont les effets se ressentiront par toute l'Europe, influence durable dont nous nous souvenons encore.

Si je passe à l'Espagne, je trouve que sa situation géographique, l'unité qui fut sa force et son isolement, l'avait éloignée de l'imitation de l'antiquité, en même temps que son caractère populaire l'en avait préservée. Mais nous l'avions vue quand même, à ses origines, emprunter les mètres de Pétrarque et de l'Arioste; nous avions vu Lope de Véga devenir un disciple du même Pétrarque, en même temps que le gongorisme dominait le plus grand nombre des esprits de l'époque.

Mais vers le XVIIIe siècle, l'imitation française envahit l'Espagne. Le romantisme annonce une ère nouvelle, lui qui tient ses racines dans le sol espagnol même. La littérature d'au delà les Pyrénées exerce alors à l'extérieur une influence que personne n'ignore.

Et pour clore cette série de nomenclature, si je parle de la France, et passant la Renaissance, pour remonter de Ronsard, de Malherbe au XVIIe siècle, celui-ci est le plus fécond, cependant que l'imitation des Grecs et des Latins restaure jusqu'au fond des idées. Combien l'antiquité n'a-t-elle pas été propice au développement du génie classique français ? — tous le savent.— Lisez plutôt les livres de ce doux et si simple Fénelon où passe le souffle antique dans toute sa noblesse. Et Racine, et Corneille, et Molière qui sourient aux Latins, Molière qui ouvre le ciel d'Italie et tend la main à l'Espagne. Et le romantisme avec Hugo, profond admirateur de Shakespeare; et Musset, le Byron français... et tant d'autres.

Je n'irai pas jusqu'à vous parler des courants réalistes et naturalistes modernes, entraînant avec eux des séries d'influences manifestes dont toutes les littératures présentes se ressentent profondément et peut-être pour longtemps.

J'arrête ici cette nomenclature déjà longue.

Qui ne connaît la théorie des lampadophories de la " Course du Flambeau." Paul Hervieu en parlant des relations de famille nous dit: " Pour cette solennité, celle des citoyens s'espaçait, formant une sorte de chaîne dans Athènes. Le premier allumait un flambeau à l'autel, courait le transmettre au second, qui le transmettait à

un troisième, et ainsi, de main en main. Chaque concurrent courait, sans un regard en arrière, n'ayant pour but que de préserver la flamme qu'il allait pourtant remettre ausitôt à un autre. Et alors dessaisi, arrêté, ne voyant qu'au loin la fuite de l'étoile sacrée, il l'escortait, du moins, par les yeux, de toute son anxiété impuissante, de ses vœux superflus. On a reconnu dans cette course du flambeau l'image même de la vie."

Ajoutez que nous reconnaîtrons dans cette course de la vie l'image du penseur promenant avec lui l'idée créatrice qu'il transmet aussi à ceux qui viennent après et que d'autres encore recueilleront: c'est la course de l'Idée, c'est la course du flambeau, mais la course vers l'Idéal et vers l'Eternelle Beauté.

Ceci nous reporte à cette formule qu'on a promenée par le monde: le panthéisme de l'art. Ce qui veut dire qu'il ne faut pas conclure à l'unité de l'esprit humain, à l'unité absolue des littératures.

Quelques-unes pensent avoir leur originalité propre, aucune ne peut se dire indépendante de l'influence étrangère. Le climat, le sol influent sur les tempéraments, l'imitation est du domaine de l'humanité. L'histoire, toujours rigide, est là pour le prouver. Ne répliquons pas.

En parlant de Shakespeare, Voltaire dans ses lettres philosophiques, nous apprend que les au-

teurs modernes ont presque tous puisé dans le tragique anglais. Plus loin, il s'écrie en parlant du " Conte du Tonneau " par Swift imité de Fontenelle : " Tout est imitation. L'idée des "Lettres persanes " est prise de celle de " l'Espion turc." Le Boiardo a imité le Pulci, l'Arioste a imité le Boiardo. Les esprits les plus originaux empruntent les uns des autres.

"Métastase a pris la plupart de ses opéras dans nos tragédies françaises. Plusieurs auteurs anglais nous ont copiés, et n'en ont rien dit. Il est des livres comme du feu de nos foyers ; on va prendre ce feu chez son voisin, on l'allume chez soi, on le communique à d'autres, — et il appartient à tous."

Je me rappelle ici cette pensée d'un critique bien moderne, M. Maurice Ravel : " On ne doit pas s'attendre à ce que les productions d'un artiste soient des créations entièrement personnelles, à ce qu'elles ne présentent aucune analogie avec celles de ses prédécesseurs. Ces analogies sont même inévitables, sans quoi une œuvre ainsi formée ne constituerait qu'une exception monstrueuse."

CHAPITRE VI

Les Influences françaises au Canada.

Evolution des Genres.

Ceci dit en passant, nous poursuivons.

M. Louis Arnould, dans un livre exagéré, quelquefois mal inspiré "Nos Amis les Canadiens," dit quelque part en parlant du poète Alfred Garneau: "Si dans son recueil, vous rencontrez des réminiscences de grands poètes, ne vous étonnez pas: ce sont ces influences françaises qui permirent à sa vive personnalité canadienne de se produire."

Cette opinion, je dois le dire ici, peut s'appliquer, en principe, à presque tous les poètes de la jeune génération depuis 1895, à ceux qui ont subi des influences françaises inévitables et utiles, ce dont l'avenir leur donnera certainement raison.

En parlant de cette génération, il me vient à l'idée de vous présenter un tableau du mouvement littéraire au Canada avant et après 1895, à partir de la fondation de l'Ecole littéraire de Montréal.

A cette évocation des anciens jours, des paroles profondes — puisqu'elles sont d'un très grand poète, — me sont venues à l'esprit. Sully-Prud'homme a dit : "La littérature poétique n'évolue pas; les œuvres magistrales se succèdent par-à-coups précisément à cause de l'originalité de leurs auteurs; aucun ne pourrait présager la suivante."

N'est-ce pas là le cas pour la littérature de chez nous ?

Certes, une ligne de démarcation, une transition, dois-je dire, sépare la vieille génération de la nouvelle.

Mais si, dans le langage des dictionnaires et des anthologies, on a cru devoir reconnaître que dans la poésie de nos prédécesseurs se reflète l'âme canadienne pleine du charme des choses primitives; et si l'on admet avec déférence le classicisme de notre style, nous voudrions pouvoir donner raison à Sully-Prud'homme en déclarant que les œuvres poétiques de chez nous se sont en effet succédé par-à-coups "précisément à cause de l'originalité de leurs auteurs," et que nous trouvons dans l'effort de la jeune génération, depuis 1895, une tendance à rompre avec les traditions surannées.

Hélas! en songeant à notre littérature poétique aux premiers jours de son existence, et depuis un siècle à peu près, sans être pessimistes,

nous résumons son histoire en deux mots : absence totale d'originalité dans la forme et dans le fond, tendance, chez la plupart de nos premiers écrivains, à quelques exceptions près, à refléter, sans en avoir les grands mérites, tous les vices de la versification traditionnelle, tous les défauts de ses qualités, toutes les tares héréditaires des anciens. Quelle en est la cause ?

Le passé, je veux dire l'époque de décadence venue après les beaux jours du romantisme, en France, a été funeste à ses adeptes. S'il eut une répercussion prolongée sur les littératures étrangères, l'excès de ses qualités a fait tomber le romantisme dans l'exagération. Et comme conséquences : la rage d'imiter les maîtres du commencement du XIXe siècle et de les égaler sans toujours y réussir. L'habitude de l'imitation, je le disais plus haut, est instinctif chez les peuples, et nous ne pourrions nier que les littératures aient passé par des séries d'imitations systématiques, sous le prétexte de renouveler l'art des diverses époques ; et, sans aucun doute, le XIXe siècle ne fut pas exempt de l'instinctif besoin d'imiter le passé.

On a abusé sans restriction de préceptes arbitraires et injustifiables condamnés depuis par les plus rigides. On a cru devoir s'affubler de traditions vieillies, comme on aurait préféré des habits rapés.

Trop d'étoiles de première grandeur avaient brillé dans le ciel des contemplations: il n'apparaissait plus que des météores, accidents passagers, pâles reflets d'astres disparus. Depuis Victor Hugo, le maître souverain, l'imitation est devenue un culte. Ce poète immortel, "la chimère de son époque," selon une expression de Saint-Bernard, a laissé sur l'esprit de ses contemporains une trace profonde; sa grande voix eut une répercussion chez tous les peuples. L'excès d'imitation fut une des causes de la déchéance de la poésie française au XIXe siècle.

"On taillait des pourpoints dans son manteau de roi." En parlant de Victor Hugo, jamais vers romantique n'eut de plus juste application dans la bouche des Ruy-Blas modernes.

Aussi, le jour vint où la conscience littéraire s'émut jusqu'à rompre avec la versification traditionnelle; l'histoire de la poétique s'est vue renouvelée vers la fin du siècle dernier par une révolution, que j'appellerai sanglante, et dont les résultats se sont faits naturellement sentir chez les jeunes générations de tous les pays parlant la langue française. Ce revirement de l'histoire poétique a fait d'abord sourire les incrédules; mais, la postérité ayant porté son jugement, demandons-nous si l'on doit blâmer si fort les symbolistes dont le manifeste se traduit tout entier dans ce vers de Verlaine : "Prends la rime et tords-lui le cou." Devons-nous même

garder rancune à Malharmé pour avoir voulu un langage " d'essence surhumaine qui permet de communiquer avec les dieux," si l'on songe que la littérature de son époque tombait en désuétude et qu'en ses productions, les symptômes d'une dégénérescence néfaste menaçaient la pensée contemporaine ?

Mais, à un moment, la haine de l'imitation a envahi les esprits, comme la rage d'imiter les avait torturés. De cette haine systématique, est née l'idée du vers libre moderne, c'est-à-dire le vers libéré " constituant l'évolution naturelle du vers classico-romantique," et dont se réclamait, quelques années plus tard, la jeune école française.

Et pourquoi s'étonner ? Déjà, le même Sully-Prud'homme avait proclamé avant tout le rythme souverain. " Le rythme, disait-il, est ce qui caractérise le vers et le distingue de la prose par sa régularité."

Rien n'est plus vrai, si nous ajoutons avec M. Adolphe Lacuzon,—un poète de la jeune génération et un des plus éloquents adeptes de l'Intégralisme, — " que les vers constituent la forme de langage qui tend à la plus haute expression du rythme, le rythme étant la condition essentielle de toute poésie."

Mais pour compléter la pensée de M. Lacuzon, les règles traditionnelles, au sens du mot, sont-

elles exclusives, définitives, et l'avenir peut-il y porter atteinte ?

Certaines de ces règles ne sont-elles pas arbitraires ? Si le rythme est " le geste de l'âme," ne faut-il pas que ce geste cesse un jour de rester traditionnel et devienne librement l'écho de la conscience humaine ? Mettons, si vous le voulez, des limites à la liberté du rythme, mais ne l'emprisonnons pas éternellement dans le rigorisme de lois immuables, quand elles sont nuisibles à l'éclosion de la pensée.

D'ailleurs, c'est bien l'idée de Sully-Prud'homme lui-même, tout gardien fut-il de la tradition : " Condamner tous les hiatus est excessif, dit-il ; interdire qu'un mot au singulier rime avec un mot au pluriel, exiger que les rimes féminines alternent avec les masculines, sont des prohibitions et des prescriptions arbitraires, et partant abusives, puisqu'elles sont dictées par l'oreille. Ces rigueurs injustifiables sont très fâcheuses ; elles ont inutilement accru les difficultés de la technique."

Serait-il contraire, par exemple, aux beautés du rythme, d'empêcher l'élision de l'e muet à l'intérieur du vers, comme le demande M. George Normandy, l'auteur de tant de manifestes singulièrement commentés, et qui déclare que si, pour nos " oreilles harmonistes, l'e muet est perceptible, il n'allonge pas le vers, anatomique-

ment parlant, et qu'il y a de jolis effets à tirer de sa présence ? "

En quoi la régularité du rythme serait-elle brisée si, avec M. Lacuzon, proclamant le vers libre, nous admettons l'Intégralisme qui, " en étudiant la création poétique, a promu l'esthétique aux caractères non seulement d'une métaphysique nouvelle, mais encore d'une philosophie générale ? "

Si, avec M. Fernand Gregh, bien romantique souvent, les poètes étaient appelés à se grouper sous une même appellation que l'on qualifierait d'Humanisme ? Si, avec M. Pierre de Bouchaud et M. Adolphe Boschot, on permettait le déplacement de la césure, la rime pour l'oreille et non pour les yeux, ou l'inobservance de l'alternance des rimes, ou l'emploi de l'hiatus, pourvu que ces réformes soient acceptées avec " circonspection ? " Si, avec la conviction et l'autorité d'un Verlaine, la poésie issue de l'inspiration pure, se dégage de toute influence, pour devenir une poésie délicate et subtile, personnelle, évocatrice de sensations nouvelles, jaillie de source, rythmique enfin, et, quoique affranchie du traditionalisme, conservant l'harmonie, la sincérité de l'âme, l'unité et la clarté dans la simplicité ? — ce qui n'est pas toujours le cas de l'auteur de " Sagesse." —

Victor Hugo, nous le savons tous, avait pour caractère primordial le rythme, précisément

parce que le rythme contient toutes les autres facultés du maître : harmonie, universalité, force, liberté, fécondité, progrès. Et parce qu'il vient dans un temps où la poésie se meurt visiblement faute d'équilibre, il porte un coup mortel à l'absolutisme classique.

L'ancien régime est tourmenté par la tyrannie de l'abstraction : l'auteur des " Contemplations " va relever la poésie de sa décadence. L'imitation, il le sait, est un procédé, " un artifice de composition, profondément nuisible à l'évolution de l'idée : il va lancer ses foudres contre l'imitation servile.

Il deviendra réfractaire aux vieilles lois du rythme, car celui-ci " représente l'évolution normale de la nature considérée comme un immense organisme, comme un tout identique et solidaire en ses multiples manifestations." Mais pour avoir voulu modifier les lois du rythme, Victor Hugo n'est-il pas le poète des réformes, des antithèses, son œuvre restant " la libre et complète synthèse de l'humanité ? "

Le rythme aurait-il, par hasard, des lois fixes, parce qu'à diverses époques de l'histoire de la poésie, son rôle a été d'agrandir la conscience humaine, et l'âme n'est-elle pas destinée de tout temps à tendre sans cesse vers la perfection absolue ?

Quelqu'un a dit avec beaucoup de philosophie

" qu'un poète est un monde enfermé dans un homme." Or, l'être pensant doit nécessairement subir une évolution dans sa vie, sinon plusieurs, car dans la nature, tout doit se renouveler librement, le mouvement étant continuel, et tout doit tendre vers l'Infini.

La génération de 1895 sembla comprendre ces vérités. Du moins, son but initial fut-il de les méditer.

Et elle créa une époque de transition.

Selon sa volonté, notre poésie aura une tendance à s'affranchir des vieilles traditions et elle le proclamera hautement. L'âme canadienne, longtemps absente du terroir, reviendra et s'illuminera aux sources même de notre nature. Elle fera en sorte que nous puissions, dans l'avenir, comme le dit si bien M. Maurice Barrès, donner à notre littérature " une nuance d'âme particulière," et que nos conceptions deviennent plus originales, nous devrions ajouter " moins cliché " que celles de nos prédécesseurs sans cesse hantés par l'éternelle évocation de thèmes exploités depuis des siècles.

Elle se disait: " Si nous ne voulons pas voir nos efforts demeurer stériles et se perdre dans les sentiers d'un traditionalisme exclusif, brisons une fois pour toutes avec le passé et songeons à l'avenir.

Ce qui manque à nos œuvres les plus connues,

c'est l'originalité dans la forme et dans le fond. Toute notre histoire poétique du passé est là. Nos devanciers, consacrés poètes par leurs contemporains, furent des imitateurs, trop longtemps attachés aux lois traditionnelles de la prosodie française et d'une familiarité compromettante avec les auteurs d'outre-mer. Ils n'ont sans doute jamais médité cette pensée citée plus haut, à savoir qu'un " poète est un monde enfermé dans un homme," un monde qu'il faut explorer, car l'âme est une source infinie de conceptions variées. Point n'est besoin de puiser l'originalité de nos conceptions dans l'âme des autres : sachons voir avec nos propres yeux.

La jeune génération se tint ce langage. Et elle avait raison. Devant l'exemple de nos cousins de France, dont je rappelais plus haut tout le souci de l'originalité dans l'œuvre, la présente génération de chez nous rêve un art plus large, plus personnel, au risque même de se ranger avec la jeune école française, en proclamant, s'il le faut, le vers libre. Nous voulons exprimer une poésie qui dise notre pays et notre nature, — plusieurs s'y sont déjà appliqués, — avec ses enchantements, ses multiples variations, ses thèmes infinis, ses climats changeants et ses saisons pleines de charme. Les grands poètes ont chanté leur pays. De l'idée de patrie sont sortis leurs plus grands rêves. Par leur

compréhension du terroir, ils ont fait aimer l'humanité, ajoutant à l'histoire universelle une page de leur propre cœur.

Cette jeunesse ardente se disait encore que le rythme, selon M. Lacuzon, " a son origine dans les lois profondes de l'organisme et de l'univers, n'ayant avec les règles prosodiques que des rapports de maître à serviteur."

Il ne faut pas astreindre sa pensée à exprimer des choses mille fois redites, le rythme devant être plié selon les facultés et les dons rares que le poète a reçus de la nature.

N'imitons pas les hommes, se disait-elle, imitons la nature prodigue en œuvres subtiles. En chantant la vie, l'âme saura tirer des accords de cette lyre qu'elle cache en elle; en scrutant l'humanité, elle trouvera des accents vrais et sincères. Ce sera sa manière de collaborer au progrès universel et de donner sa part de travail, quelque minime soit-elle.

Elle se disait: Le genre humain n'est pas fait d'une seule aspiration vers un idéal, mais de l'effort constant des races. Un lien mystérieux unit les pensées à des siècles de distance, et les individus se rencontrent à certaines heures, pour contribuer à cet enchaînement des idées et des âmes, dans un élan vers une sorte d'humanisme, tel sans doute que l'a rêvé M. Fernand Gregh.

Quelque moindre que puisse paraître l'effort, se disait-elle encore, il n'en contribue pas moins au progrès par sa continuité et sa persistance. Nous laissons, je devrais dire, nous devons laisser quelque chose de nous: "Ceux-là n'ont pas vécu qui n'ont rien laissé d'eux," chantait Sully-Prud'homme, que le doute a pourtant assailli, ayant été un poète tendrement humain.

Qu'importe le coin de terre où le hasard nous a jetés. Comme le bon blé, nous devons être une semence utile; autrement, nous n'aurions plus de droit à l'existence. Mais nous avons confiance, car la nature est sage dispensatrice de ses dons, et ceux dont elle nous a gratifiés ne sauraient être l'effet d'un caprice passager et ne devront pas s'étioler et se perdre dans l'impuissance. Nous sommes d'une génération nouvelle, nous faisons partie intégrante de l'immense organisme, de l'évolution de la nature, au même titre que n'importe quelle nation et nos droits à la vie intellectuelle sont les mêmes.

Elle se disait, cette génération: "l'histoire universelle se compose d'éléments divers, et pour déterminer telles particularités du mouvement des arts, il faut chercher quelles lois ethniques différencient et classent les peuples. C'est du détail que naît l'ensemble. Or, la littérature doit subir l'influence du terroir; ceci est une nécessité, et elle ne peut et ne doit être originale

que si elle subit l'empreinte du milieu où elle s'est développée.

L'inspiration qu'elle doit au terroir, elle le doit aussi à l'ensemble des détails de la vie journalière et par lesquels elle recherche le Beau et le Vrai, les conditions d'une vie supérieure enfin.

D'ailleurs, c'est le but de tout véritable artiste de concevoir dans la mesure de ses forces une vie supérieure qu'il cherche à réaliser. La Beauté et la Vérité sont une religion, parce que l'idéal vers lequel elles tendent se compose d'harmonie, de cette harmonie qui nous arrive comme un écho lointain de l'au delà.

Les adeptes de cette religion — et ils sont nombreux — aspirent à la suprême harmonie, à une existence supérieure, réunissant tous les hommes dans une même foi, dans un même amour de la perfection. Pour briser avec la tradition, se disait la jeune génération, il ne faut pas apprendre à lire dans le mystère des choses avec la pensée des autres; les livres doivent être des conseillers, non les tyrans de nos facultés; il faut avoir en horreur cette hermétisme aveuglant; il faut délaisser nos cabinets d'étude et la poussière de nos bouquins pour explorer librement la richesse des paysages de notre beau pays.

Retournons à la nature et à la vie extérieure qui gardent en elles les grandes lois de l'unité,

de l'harmonie, de la force intellectuelle, de l'universalité et de la fécondité. Ne faisons pas de l'archaïsme de sentiment. Sachons interpréter la terre natale et lui vouer un culte inaltérable ; efforçons-nous de l'étudier sur place, appliquons-nous à la connaître en elle-même, par elle-même.

L'air purifiant de nos forêts, la saveur de nos fruits, notre faune, notre flore, nos monts, notre campagne canadienne, nos bois du nord, nos fleuves, nos lacs, sont autant pour nous de ressources précieuses de lyrisme. Ne prenons pas nos inspirations ailleurs, quand elles abondent chez nous, soleils éblouissants. Sachons le bien : toute source mène au fleuve, tout fleuve roule vers l'océan, tout sommet élève l'âme vers l'Infini, source de la perfection dans l'Art.

Le rythme est en tout et partout.

N'allons pas envier les beautés des autres pays, quand nous avons devant les yeux une part, peut-être la plus belle de la création.

Voilà ce qu'elle se disait cette génération de 1895. De ces pensées est née l'Ecole littéraire et des poètes qui ont donné à leur pays plus de vingt œuvres que la presse française elle-même, la plus autorisée de l'univers intellectuel, a daigné remarquer et louanger à juste titre.

Ce fut peut-être sur ces pensées aussi que nous avons vu se réveiller en France tant de systèmes, tant d'idées créatrices, tant de novateurs

avides de renouveler, de démolir, pour rebâtir sur des ruines fumantes un nouveau temple au dieu du grand Art.

CHAPITRE VII

Des Influences françaises sur quelques Poètes de la dernière Génération.

I

Gonzalve Desaulniers

Vous vous rappelez sans doute cette époque, au début du romantisme en France, où la jeunesse enthousiaste, combattant pour l'idéal, la poésie et la liberté de l'art, avait répondu au "cor d'Hernani," selon l'expression de Théophile Gautier ? Eh bien, nous avons eu vers 1895, au Canada, une semblable effervescence de la pensée.

Presque toute la génération d'alors se présentait armée pour la lutte, ou, du moins, disciplinée presque.

Cette période de rénovation littéraire en France, dont je viens de parler, qui date de Chateaubriand et de Mme de Staël, a eu sa répercussion dans le monde entier. Partie de l'Allemagne avec Tiek et les frères Schlegel,

le mouvement passa rapidement en Angleterre, en France et conquit l'Amérique. Tous les écrivains voulaient être de leur temps.

Les noms de Chateaubriand, de Hugo, de Lamartine, de Vigny, de Musset, étaient synonymes de puissance et d'évocation. Ces magiciens de la rime devaient laisser leur empreinte non seulement sur l'esprit de leurs contemporains, mais sur les générations à venir; et, inévitablement, la jeunesse devait être emportée comme un souffle dans ce remous irrésistible.

Malgré tous les efforts du symbolisme, malgré les nettes formules de l'école parnassienne, la fin du XIXe siècle vit des romantiques effrénés. Quelques-uns donnèrent des œuvres durables, la plupart moururent dans la médiocrité, par conséquent dans l'oubli.

Notre littérature, à ses débuts, fut romantique, mais elle avait, — je l'ai dit, — de cette école, toutes les tares, sans en avoir les plus belles qualités.

Elle se présentait avec tous les défauts du genre, s'écrie M. Charles Le Goffic.

" Elle était tendue et boursoufflée, son lyrisme était oratoire et vain, son inspiration banale et naïve, sa versification démodée et pauvre." Elle débordait cependant de patriotisme sincère et d'un amour véritable pour la France, c'est ce qui sauva quelques-uns de nos poètes d'alors de

l'oubli auquel ils étaient inévitablement condamnés.

Quelques-uns, parmi les jeunes, demeurèrent attachés aux préceptes du romantisme, et l'on peut trouver, vers 1895, de nos poètes se proclamer hautement de Lamartime, de Hugo, d'Alfred de Vigny. Malgré cela, — et là se fait sentir le revirement, — nous remarquons dans leurs œuvres une originalité inconnue des anciens. Leurs vers se modernisaient et leur pensée se débarrassait des clichés surannés. Jusqu'à cette époque, on avait mal lu les romantiques: la nouvelle génération sut les comprendre.

Parmi ceux-là, nous apparut M. Gonzalve Désaulniers qui entra dans le mouvement littéraire de 1895, avec, déjà, une autorité reconnue. La jeunesse sentait tout germer, tout éclater autour d'elle; et lui, l'aîné, il se jeta dans l'arène armé pour la lutte.

En relisant son œuvre, il nous vient à la pensée cette célèbre préface " Des Destinées de la Poésie " où, définissant le rôle de la poésie par le monde, Lamartine nous dit qu'elle doit être de la raison chantée et que c'est là sa destinée.

En parcourant les premiers poèmes de M. Gonzalve Désaulniers, nous refaisons ce voyage au Liban où Lamartine nous fait assister au triomphe éblouissant de la nature. En même temps qu'il nous élève l'âme vers des régions su-

périeures, il nous fait un tableau de la vraie poésie dépouillée de plus en plus de sa forme artificielle, se spiritualisant et restant surtout " l'ange gardien de l'humanité à tous ses âges."

J'ai souvent entendu M. Gonzalve Désaulniers nous communiquer les beautés de certains grands poètes; je n'en ai pas connu qui nous aient chanté avec plus de conviction les vers du grand Lamartine. Certes, il exulte devant " l'Alberta " et la plupart des poèmes des " Emaux et Camées " de Gautier, mais le chantre de la " Chute d'un Ange " le passionne jusqu'à l'exaltation. Et j'ai compris, en l'écoutant, qu'il s'était imprégné des vers lamartiniens jusqu'à en faire ses poèmes de chevet.

Jamais, au Canada, une vie de poète ne fut peut-être plus complètement remplie. S'il a tourné une grande part de son activité vers les préoccupations utilitaires, absorbantes et déprimantes, à aucun moment, dans ses actes publics ou privés, M. Désaulniers n'a failli de les dépouiller de leur forme artificielle, et, selon Lamartine, de les spiritualiser, en quelque sorte.

Ce poète se dédouble. Il ne manquera pas, au milieu des pandectes, d'en noter une impression, une pensée, qu'il transportera plus tard dans une harangue habillée de poésie charmante: il reste poète jusque dans les actes journaliers de la vie.

C'est, d'ailleurs, un peu la manière de Lamartine. Vous connaissez son histoire. Le prince de l'élégie passa en coup de foudre dans la tourmente de la vie. Mais, poète, homme politique ou, sur la fin de sa vie, créateur de productions hâtives, il resta toujours le spiritualiste et le grand lyrique que vous savez.

M. Désaulniers, je le crois, s'est inspiré de cet exemple et il en a peut-être tiré sa philosophie.

En tout cas, l'influence d'un tel maître est d'un salutaire bienfait pour un tel élève. Je ne dirais pas cela pour tout le monde. Lamartine ne vieillit pas, certes; mais il présenterait, à l'heure actuelle, un danger sérieux pour ceux qui le comprendraient mal, tout en voulant suivre sa trace.

Malheureusement, M. Gonzalve Désaulniers, comme tant d'autres, a dispersé aux quatre vents des poèmes inachevés, que le temps, toujours inexorable, essayera de faire oublier, peut-être, hélas ! D'ailleurs, n'est-ce pas le sort de presque tous nos poètes que de s'éteindre dans l'oubli ? Ils commencent par entrevoir de beaux projets d'avenir dont la fumée se dissipe au hasard, sur le triste chemin de la vie. Car nous ne vivons pas dans un pays de chimère : nous devons être avant tout des hommes d'action, livrés à un mercantilisme effréné, emportés par

une sorte de positivisme sans pitié, dont nous devons, comme malgré nous, subir l'empire et la prépondérance. M. Désaulniers, comme tant de ses devanciers, a été entraîné dans la tourmente. Qui sait s'il reviendra jamais vers le pays de ses rêves ?

Un jour, j'écrivis une comédie portant un titre plein de tristesse et, pour moi, d'une grande portée psychologique chez nous, qui ne fut jamais jouée, pour des raisons qu'il m'est inutile d'expliquer ici. J'y avais exprimé des idées dont je voudrais vous faire part, parce qu'elles ont une grande signification pour l'avenir de notre race.

Dans cette comédie, un jeune avocat, Jean Derville, a poursuivi de fortes études littéraires : il a fait des poèmes, il a écrit des livres. Songez donc. Ce crime impardonnable est encore augmenté par le fait qu'il est avocat, ce qui, par conséquent, le condamne à la réclusion.

Car vous ne pouvez le nier : en ce pays, un tel jeune homme qui dépense ses soirées en études littéraires n'est pas sérieux, s'il exerce une profession libérale surtout. On lui pardonnera volontiers de passer ses nuits dans des clubs huppés où il cultivera des influences considérables et besogneuses ; mais qu'il pâlisse sur des bouquins, cela dépasse toute imagination. Il a droit d'être un disciple de Thémis, rien de plus.

Donc, Jean Derville est avocat. Son père, être positif, prétencieux et ignare, lui reproche ce qu'il appelle ses petites jongleries. Il veut l'associer avec un confrère, avoué des plus considérable, au bureau achalandé dont son fils deviendra sans doute un jour le chef incontesté. En plus, il projette un beau mariage pour le jeune homme avec la fille d'un financier, appoint inespéré pour un avocat sans causes, dont les agissements ne vont pas de front avec les ambitions sans bornes du vieux parvenu.

Seulement, Jean Derville ne l'entend pas de cette oreille. Il se révolte : il fait de l'éloquence, ce qui est de nature à exciter davantage l'ire du bonhomme. Tous deux s'emportent et il faut l'intervention de Madame Derville, mère, pour clore cette discussion.

Madame Derville est une personne fort distinguée, pleine de raison, mais un peu romanesque. Elle a élevé son fils selon certains principes qui font sourire les amis de la famille. Néanmoins, elle persuade Jean d'écouter son père. Les Denoncourt donnent un bal à quelques jours de là : Jean ira à ce bal, c'est le conseil qu'elle lui donne pour plaire à son père. Jean méprise le monde et ce genre de mascarade humaine qu'on appelle les bals. Il consent cependant. Mais il se promet bien de s'en venger, si l'occasion lui en est offerte.

Chez les Denoncourt, on cause politique, commerce, bourse, affaires en général, mais jamais littérature. On affecte même une indifférence choquante pour ce genre d'exercice de l'esprit.

Un certain LeBailly, épris de la fille Denoncourt, s'est aperçu que Jean Derville est loin d'être indifférent à la jeune héritière et il s'en émeut, car il escompte lui-même sur ce riche mariage, plein de promesses pour son avenir et ses succès dans le monde financier.

Or, il connaît le côté faible de Jean. Il sait qu'en l'attaquant à l'endroit le plus sensible de son cœur, il saura le compromettre, ou l'humilier aux yeux des Denoncourt, gens positifs, intransigeants, traditionalistes dans le mauvais sens du mot, dans le sens le plus vulgaire, parvenus grotesques et boursoufflés.

Au cours de cette soirée, il est question de la pièce jouée au théâtre cette semaine-là. Le hasard veut que ce soit le " Chatterton " d'Alfred de Vigny.

Le Bailly ne manque pas ouvertement d'insulter—ce dont il est coutumier, d'ailleurs,—cette pâle figure du poète suicidé, dont Alfred de Vigny s'est servi pour démontrer, en un tableau plein d'une énergie farouche, l'indifférence coupable des hommes d'une époque à l'égard des poètes.

C'est alors que Derville, emporté, explique comment et par quel miraculeux sortilège, l'Art

divin fait autour de lui des martyrs. Il expose comment le rêveur, épris de beauté, se sacrifie volontiers devant le grand rêve qu'il veut atteindre. Puis, il démontre aussi comment, dans un pays comme le nôtre, par exemple, les adeptes du rêve et de la beauté restent des reclus, des claquemurés.

Savez-vous ce que c'est qu'un claquemuré, s'écrie-t-il ? Je vais vous le dire.

Et il explique que Théophile Gautier parle de certaines plantes exotiques aux couleurs étranges et mystérieuses, au charme évocateur, dont le pistil échappe un parfum grisant et chaud comme les pays où elles naissent. Elles ont l'attrait subtil et pénétrant de certaines femmes dont on ne peut expliquer l'inexprimable magnétisme. Mais ces fleurs ne sauraient s'acclimater qu'à l'atmosphère où elles reçurent le jour. Transplantez-les en pays lointain, aussitôt, leurs parfums s'évaporent, leurs pétales se dessèchent : elles s'étiolent et meurent.

Eh bien, continue Jean Derville, en ce beau Canada, le poète est une fleur transplantée, semblable à la fleur exotique, exilée et se fanant dans la solitude. Il ne peut s'acclimater à cette atmosphère étrange dans laquelle il étouffe. Il y est emmuré, il y est claquemuré, sans espoir d'y trouver la main aimée qui le délivrera.

Les claquemurés, ce sont les forçats du rêve,

les illuminés dont le verbe ne sera pas entendu de ses contemporains ; ce sont les souffre-douleur du Beau, les martyrs de l'apathie et de l'indifférence publique, les inutiles, les propres à rien, les fainéants de la pensée, les méprisés du sort, les vaincus d'avance. Les claquemurés, ce sont les inconséquents de la vie, ceux qu'un mauvais sourire accueillera sur le seuil de toutes les portes et dans le faux décor de tous les salons ; ceux à qui l'on refuse un morceau de pain, comme au chemineau suspect ; ceux que, dans le langage humain, on est convenu d'appeler les meurs-de-faim. Les claquemurés, en ce pays, ce sont les victimes de l'industrie dominante et prépondérante qui fait bon marché de l'art et qui négocie la pensée sur l'autel du veau d'or. Ce sont les victimes des brasseurs d'affaires, trouvant le moyen de verser vingt mille dollars aux fins d'une élection pour satisfaire leur soif d'arriver et qui ne sauraient reconnaître le désintéressement de ces sacrifiés dépensant leur existence loin des contingences humaines. Ce sont les victimes des gens des professions libérales qui se font un devoir de défendre la langue française, celle qu'il parle, en l'oubliant, ou en la trahissant journalièrement. Ce sont les victimes des plébéiens de l'idée, de la bourgeoisie ignorante et préjugée, des philistins prétencieux et détestables qui ne savent reconnaître le talent

qu'en raison du prix payé pour une réclame originale. Ce sont les victimes de tous ces indifférents de la rue qui pèsent l'intelligence selon sa valeur commerciale. Ce sont les victimes de tous les prétendus aristocrates de ce pays, sortis de la cuisse de Jupiter et dont l'unique préoccupation, après s'être gravé au front le titre de parvenus, est de se créer des amitiés anglo-saxonnes, pour mieux oublier leurs origines. Voilà.*

Et pour avoir dit ces vérités, Jean Derville se voit chasser de la maison Denoncourt. C'est bien fait. Il ne fallait pas réveiller dans cette société des pensées qui donnaient trop à réfléchir sur l'avenir de la race canadienne-française en ce pays. Il fallait cacher ses idées; et surtout, il ne fallait pas oublier que, chez nous, tout individu passe la moitié de sa vie à chercher les moyens de ne jamais dire ce qu'il pense, et l'autre moitié, à défendre ce qu'il n'a jamais admis.

M. Gonzalve Désaulniers m'a déjà exposé ce paradoxe. Il me l'a exprimé sous une autre forme; car, comme bien d'autres, il a eu à soutenir dans la vie, espèce de Jean Derville à sa manière, toutes les luttes contre les quolibets imbéciles, contre les conseils saugrenus de prud-hommes en pantouffles en quête de sermons,

* Extrait des "Claquemurés," pièce en trois actes par l'auteur.

contre certains envieux, ses frères en droit civil, contre la presse, toujours bienveillante et empressée à ne jamais défendre les choses de l'art.

S'étant sérieusement penché sur les pandectes, quelques-uns de ses confrères ne purent jamais croire — et ils le proclamèrent hautement — qu'il serait un avocat sérieux à qui l'on pût confier la si noble défense de la veuve et de l'orphelin, selon l'expression vieux cliché.

Mais M. Désaulniers les détrompa. Il les défendit l'une et l'autre, la veuve y compris l'orphelin, quelquefois en vers. Et il gagna ses causes, aussi souvent qu'à son tour. Il fut le Jean Derville que je vous ai dépeint plus haut. Jamais il n'a voulu abdiquer ses droits à la pensée. L'opinion de la foule lui est aussi indifférente que l'histoire des Turcs. Et il a laissé des poèmes — je voudrais qu'ils fussent plus nombreux — de tout premier ordre. Il a fait comprendre aux indifférents qu'un avocat ne doit pas nécessairement rester toute sa vie la personnification de l'ignorance et qu'il ne saurait se renfermer seulement dans les strictes et sévères préceptes du droit, en imposant à ses facultés une servitude coupable dont les conséquences seraient d'en faire un être médiocre et vulgaire dans le milieu où il vit.

Mais ce n'est pas tout. M. Gonzalve Désaulmiers, toujours en éveil et ayant parcouru le champ de la pensée à travers tous les poètes de

la littérature française, s'est appliqué, en outre, à rajeunir dans ses vers la forme autant que le fond.

Nous y trouvons l'influence de Lamartine, certes, mais n'a-t-il pas adopté la manière lamartinienne à ses propres aspirations, en apportant à ses poèmes une réelle personnalité et une rare perfection ?

Relisez " Dans le Golfe," un poème où son talent se manifeste d'une façon si précise et si limpide :

Je lui dis : " Descendons sur la grève ; le vent,
Dont le golfe apaisé s'effarouche souvent,
Ce soir nous vient du large avec des voix plus douces
Que les chuchotements des ruisseaux sur les mousses.
Viens! l'horizon là-bas se pare des reflets
Versés par le soleil qui meurt, sur les galets.
Une heure, une heure encore, et la nuit qui charroie
Les astres accrochés à sa blanche courroie,
De nouveau confondra sous nos yeux l'infini
Du bleu du ciel avec l'or du sable jauni."

Et tous les deux, la main dans la main, nous allâmes
Ecouter la chanson caressante des lames.

Le flot montait, couvrant les récifs, enlaçant
De ses varechs le pied des falaises, poussant
Dans son ascension très lente les gabares
Dont les flancs endormis roulaient sous leurs amarres ;
Les côtes peu à peu s'effaçaient comme si,
Affluant vers les bords du golfe rétréci,
Lasse d'avoir depuis l'aurore autour du globe
Ourlé sur tous les caps les pans verts de sa robe,
Sur nos plages sans fin que son poids fait gémir,
La mer, la vaste mer, s'allongeait pour dormir.

Nous nous assîmes sur la berge, l'âme prise
Par les clartés, par les senteurs et par la brise.
Les alanguissements du flot passaient en nous.
Une lueur de rêve au fond de ses yeux doux
Tremblait et la faisait muette, et ses paupières
Par instant s'abaissaient sous le jeu des lumières.
Tant de calme venu des monts silencieux,
Des îles, des rochers, des forêts et des cieux
L'enveloppait ; tant de paix sereine et profonde
Tombait du firmament, — comme d'une rotonde
Quand le jour dans les ors des verrières se fond
Tombe un rayonnement mélancolique et blond, —
Que cédant au frisson mystérieux des choses,
Mêlant ses cheveux noirs aux ambiances roses,
Elle pencha son front sur mon épaule.

Au loin,
De son dos velouté quelque énorme marsouin,
Rayant d'un trait d'argent la ligne grise et bleue,
Eclaboussait l'azur du revers de sa queue
Puis replongeait dans les tranquilles profondeurs.
Les goémons grisaient de leurs âcres odeurs
L'air tiède qu'embrumait déjà la nuit prochaine
Effleurant les sommets de son aile incertaine.
Plus loin encor, vers les horizons reculés
Où vont éperdument les flots immaculés,
Les mourantes blancheurs se fondaient, et si drues
Maintenant que notre œil, dans les ombres accrues,
Ne pouvait distinguer sur le grand gouffre amer
L'aile des goélands des trois mats d'un steamer.

Plus loin, plus loin toujours, c'était l'espace immense
Où l'océan finit lorsque le ciel commence.

Alors, ses yeux ravis s'en furent au-delà
Des lourds escarpements de la nue, et voilà
Que tout à coup l'oreille ouverte aux rythmes vagues,
J'entendis que chantaient tout près de moi les vagues.
Chacune me jetait en déferlant son mot
Dans ce colloque étroit de la terre et du flot.

Oh ! qui pourra jamais en traits ineffaçables,
Sur la page mouvante et fragile des sables,
Fixer les rimes d'or du poème éternel
Que dit le vent, qu'écrit la mer, que fait le ciel !

Toutes les voix du golfe un moment revenues,
Celle qui sort des rocs ou qui descend des nues,
Celle qui passe, au gré des matins et des soirs,
Sur les flots bleus, sur les flots gris, sur les flots noirs,
Dont les inflexions sonores ou voilées
Font les esprits sereins ou les âmes troublées ;
La voix qui glisse au ras des ondes doucement,
Ou qui galoppe au bout des voiles brusquement ;
Sur les mers en délire ou les mers en ivresse,
Celle qui gronde ainsi que celle qui caresse ;
La voix qui vient du fond des temps irrésolus,
Faite de tous les bruits des siècles révolus ;
Toutes, toutes courant sur l'énorme estuaire,
Dans le fléchissement du jour crépusculaire,
Comme des sons de lyre éclatèrent.
Longtemps
Je les ouïs chanter dans les échos flottants....

Je ne puis résister au désir de vous citer des vers récents que M. Désaulniers écrivit dans un moment d'enthousiasme délirant, alors qu'il avait vu, à un instant unique dans l'histoire de l'humanité, la France relever le front devant l'insulte germanique, pour défendre cette vieille Gaule à qui la civilisation devait, depuis tant de siècles, ses plus beaux fleurons de grandeur intellectuelle :

Mouettes, qui liez la grâce de vos ailes,
Lorsque la nuit descend, à la courbe des flots ;
Mouettes, que les mers, quand vous courez vers elles
Jettent comme un espoir à tous les matelots ;

Mouettes, qui semblez des petites croix blanches ;
Qui palpitez au bout des vagues follement
Et qui, dans les embruns roulés en avalanches,
Tombez et retombez sans cesse éperdûment ;

Mouettes, qui ce soir, du haut de nos falaises,
Découpant sur le ciel un nimbe éblouissant,
Lancez vos cris joyeux aux flottilles anglaises
Comme si vous vouliez les bénir en passant ;

O mouettes, venez de partout plus légères,
Venez du nord, venez du midi, bercez-vous
Sur la côte normande où vont pleurer les mères
Sur la plaine d'Alsace où meurent les époux ;

Survolez, survolez les frontières anciennes,
Car nous sentons déjà vos ailes nous porter
Sur les rives du Rhin où viennent se heurter
Les mouettes de France aux cigognes prussiennes.

Toute l'âme de M. Désaulniers plane dans ces deux pièces : une âme contemplative, sereine devant les choses d'ici-bas comme devant les splendeurs irréelles. Il ne fera jamais de plus beaux vers, s'il en fit de plus complets. Souhaitons le jour où, débarrassé de l'air empesté des villes, il puisse en de nouvelles " Charmettes," à l'exemple du Rousseau des " Rêveries d'un Promeneur solitaire," chercher à nous communiquer, dans un beau livre, le sentiment profond qu'il éprouve devant les beautés de la grande nature.

II

Charles Gill

Ce sentiment de la grande nature, tout poète l'éprouve à divers degrés. Les choses extérieures nous apparaissent dans toute leur splendeur selon que nous savons les contempler avec les yeux de l'âme.

Certains individus ne regardent jamais autour d'eux ; ou, du moins, s'ils regardent, ce n'est que pour saisir le côté matériel des choses, sans vouloir, sans chercher à comprendre que la nature garde en elle l'immatérielle sensation ressentie par les créatures vraiment supérieures.

J'ai entendu dire par quelqu'un que le crépuscule le laissait aussi indifférent, qu'il se préoccupait peu de l'aurore ou du bruit de la mer et des vents. Cet homme, intelligent et d'esprit cependant actif, interrogeait la nature juste pour ce qu'elle pouvait lui donner de jouissances matérielles, de satisfactions palpables. Jamais il n'allait au fond de son âme et rien ne la faisait vibrer. Cette catégorie d'hommes — qui sont le plus grand nombre dans l'univers—sont plutôt dirigés vers l'action : ils n'admettent pas le rêve et le champ de la contemplation ne fit jamais parti de leur domaine.

Mais il existe des êtres que les mystérieuses lois de la nature font vibrer jusque dans leurs fibres les plus intimes. Ils vivent de la nature,

ils en sont imprégnés. Ceux-ci se meuvent dans un monde d'idéal, poursuivant leur rêve sans défaillance et sans s'occuper des vaines contingeances d'ici-bas : ils passent détachés des choses dont les froides apparences les laissent indifférents. Une inflexible sérénité se peint sur leur figure : ils sont comme des reflets de l'irréelle volupté et dieux de la contemplation.

M. Charles Gill est de ceux-là.

Chez lui, le poète parnassien éclate dans chaque strophe de son œuvre. Leconte de Lisle avait le culte de la sonorité : M. Charles Gill, aussi, a le culte des métaphores olympiennes. On a dit de l'auteur des "Poèmes barbares" que son génie était tout d'un bloc, parce qu'il manquait de souplesse. La volonté du maître y était pour quelque chose, n'en doutons pas.

M. Charles Gill a du sang des héros de Leconte de Lisle. Sa fougue a des heurts de cyclope. On croirait qu'il forge ses strophes aux enclumes de Vulcain.

Du plus loin que je le vois dans le passé, — c'était à l'époque qui précéda la fondation de l'Ecole littéraire, — il m'apparaît enfermé dans sa tour d'ivoire, je veux dire dans la mansarde d'une maison perdue au fond d'un pauvre quartier de la ville, seul, isolé, drapé dans sa mâle fierté. Je l'aperçois encore, penché sur sa table de travail, écrivant à la lumière blafarde d'une

petite lampe à abat-jour sanglant sur lequel se découpaient très visiblement les mots "Eternité," "Néant," "Gouffre," "Sirius," etc. Le silence enveloppait les choses : dehors, nul bruit ; et souvent, les lueurs de l'aurore le surprenaient, le front courbé sur une strophe inachevée, quand il ne s'oubliait pas jusqu'au soir suivant, méditant à la lumière presque éteinte de sa petite lampe à abat-jour sanglant.

Un soir, il me lut ces vers :

Lion au front puissant, père de ce lion
Qui regarde, étonné, le soleil disparaître ;
Toi qui prêtas ton aide à la construction
Du temple néo-grec, et devins son grand-prêtre ;

Toi qui sais pénétrer en pleine passion
Des âges révolus et les fais comparaître
Devant les temps futurs, infatigable maître
Qui hausse d'un degré ta haute nation ;

Toi qui, sur l'Art divin, as fait glisser le voile,
Pour nous montrer son ciel immense à découvert ;
Salut ! — Trois majestés ennoblissent ta toile. —

Entre l'Imperator farouche du désert
Et l'éblouissement de la voûte infinie,
Je te vois resplendir, majesté du Génie.

Ce sonnet était à l'adresse du maître Gérôme. Déjà, j'entrevoyais dans ces strophes l'influence de l'école parnassienne. Il y a dans ces vers quelque chose de "l'impassibilité" voulue du parnassien et l'addication visible de la sensibilité romantique, du culte du "moi haissable," selon l'expression de Pascal.

Vers 1890, et avant, chez nous, la poésie dite personnelle née du romantisme, était en honneur chez les poètes de la vieille génération, sans en excepter évidemment Louis Fréchette. L'exotisme faisait sourire et l'on faisait des gorges chaudes des poèmes barbares, nippons ou hindous. Il fallait étaler sa propre douleur si l'on voulait porter le titre honorable de poète. Et on chicanait les épris de la forme, leur refusant le droit de penser. On les appelait des rhétoriciens. Et puis, cette dénomination "d'impassible" entraînait pour le poète des responsabilités en dehors du domaine de l'Art pur. Ayant quelquefois chanté quelque divinité étrangère, on le proclamait naturellement voué au paganisme, au panthéisme, à l'athéisme. Sa philosophie devait être celle des déistes, des boudhistes, que sais-je ? Il ne suffisait pas de faire de l'esthétique une divinité: il fallait être le pessimiste qui doute, qui nie, qui désespère. Le parnassien digne de ce nom, devait renier toutes les religions pour n'admettre que celle du Beau, mépriser l'humanité et se renfermer dans une fierté coupable, dans la contemplation froide du néant, dans le mépris des vaines apparences. Il fallait, en outre, s'il avait trouvé en lui la cause de ses douleurs, qu'il en cacha l'origine, ne les rattachant qu'aux choses extérieures exprimant presque toujours, d'après lui, toute la souffrance et les malheurs humains. Cette philoso-

phie avait été empruntée, disait-on, d'Alfred de Vigny, le maître de Leconte de Lisle qui, dans un geste universellement connu, avait voulu, drapé dans sa fierté, s'enfermer obstinément dans sa tour d'ivoire.

M. Charles Gill avait bien apparemment, au début, toutes les tendances à ce pessimisme déconcertant.

Il avait, comme disait Emile Faguet en parlant de Sully-Prudhomme, "la tendance incoercible" à une sorte de pessimisme que les années, d'ailleurs, ont changé en une douce résignation, ce qui est le signe visible de l'acheminement de l'esprit à la philosophie des sages.

Mais il fut aussi, et malgré tout, imbu de romantisme, puisqu'il en avait acquis l'exhubérence, la phrase tonitruante, l'éloquence abondante, l'amour du mot sonore et des périphrases emporte-pièce.

Je me le rappelle, clamant les vers de "Ruy Blas" de Victor Hugo, la hantise de notre sommeil alors, et dont les strophes faisaient revivre les plus belles époques du romantisme en France. Car, à ce moment, les modernes ne nous enthousiasmaient guère. Nous avions le culte de 1830, nous étions hugolâtres.

Tous ceux de la génération de 1895 s'étaient imprégnés de Lamartine, de Vigny, de Musset. Nelligan fut le premier à s'affranchir de ces

influences, ce qui provoqua une sorte d'indignation poussée jusqu'à l'injustice. Le pauvre enfant ne s'en rebuta pas, et nous savons qu'il a triomphé.

Aussi, dans l'avenir, toutes les œuvres, chez nous, — comme la plupart des auteurs français, du reste, — se ressentirent de cette influence du romantisme. M. Gill, je l'ai dit, n'y a pas échappé non plus, quoiqu'il ait toujours tenté sur lui-même une réaction contre la littérature individualiste dont l'effort consiste surtout à étaler sa souffrance et son mal. Mais il fut d'un romantisme particulier, jusqu'au jour où le hasard lui fit lire les " Poèmes barbares," les " Poèmes tragiques et antiques." Ce jour-là, il écrivit " l'Aigle," resté comme le manifeste de sa jeunesse ardente et enthousiaste :

> Dans cette cage où des bourreaux l'avaient jeté,
> L'espérance faisait frémir ses grandes ailes,
> Et, sans que le malheur eut vaincu sa fierté,
> Son regard convoitait les sphères éternelles.

Et, dans la suite des années, ce sera, pour le poète, le triomphe de l'impersonnalité dans sa manière et dans sa forme, dans sa pensée même, jusqu'au jour où, gardant, d'un côté, l'empreinte indéniable du romantisme dans toutes les manifestations de son esprit, et de l'autre, le culte de l'école parnassienne, il s'appliquera à se chercher une personnalité dans l'étude même de la

nature, source intarissable pour l'imagination et la sensibilité du véritable artiste.

C'est la troisième phase de sa vie poétique.

Un jour, M. Charles Gill se sentit pris d'un immense retour sur lui-même. Après avoir fait une sorte d'enquête sur l'existence des choses sensibles, il s'en fut vers les grands sommets. Ayant assisté à l'évolution de l'âme humaine, il voulut comprendre la nature dans ses manifestations les plus diverses et les plus sublimes. Le hasard le servit admirablement en le mettant en présence des phénomènes qui nous entourent et dont souvent nous ne connaissons pas assez les secrets, ne les ayant scrutés que dans leur apparence superficielle.

Mais trop longtemps le poète était resté enfermé en lui-même. Il venait d'avoir une révélation et la nature lui apparut dans un éblouissement, dans une féerie. Un poème entier venait de naître dans son cerveau en ébullition : "Le Cap Eternité."

Ce qui caractérise ce poème, c'est une sorte de sérénité contemplative, absente de spéculations philosophiques. M. Gill y fait profession d'idéalisme et son esthétique s'y développe, profonde et morale.

Tout d'abord, on y sent, dans son unité même, le culte inaltérable du grand Art, de la Beauté sous toutes ses formes et l'élan superbe vers les

régions supérieures de l'Inconnu : c'est le propre du penseur. Puis, dans sa pénétration de la nature, les moindres accidents qui s'offrent à ses yeux, les moindres incidents qui caractérisent les êtres les plus infimes, lui font rechercher les liens mystérieux unissant le monde visible au monde invisible. Il interroge l'infini pour se rapprocher davantage de la divine lumière.

Puis, il pénètre l'inanité et le néant de ce qui l'entoure. Il humilie l'homme et les choses dans leur orgueil incommensurable, et il s'écrie en parlant de la fourmi :

J'ai drapé mon néant dans mon âme immortelle,
Et j'ai dit au Soleil : — Eblouissement d'or,
Autant que ta splendeur une pensée est belle !
Par delà ton éclat plane ton fier essor ;
Et ton scintillement dans la nuit froide et noire,
Pénètre moins loin qu'elle au fond de l'avenir,
Car tes feux pâliront avant le souvenir
Que mon âme éblouie emporte de ta gloire !
Et j'ai dit au Rocher : Devant toi j'ai frémi,
Mais le regard divin contemple en paix ta pierre ;
Et ton dôme effrayant, vu de l'ultime sphère,
Ne paraît pas plus haut que cette humble fourmi !

On reconnait bien ici l'influence du romantisme, on y retrouve de même l'empreinte de l'école parnassienne, précisément parce que M. Gill y puisa les lois de son esthétique et qu'il en subira toute sa vie, sans doute, l'ascendant. C'est de cette dernière influence qu'il tira sa génèse

en imprégnant ses œuvres d'une puissante personnalité.

En ce qui concerne sa philosophie, il ne s'apparente nullement à Leconte de Lisle, et nulle part dans ses vers nous ne pourrions trouver les traces de ce pessimisme déconcertant demeuré comme le fond même des idées de l'auteur des "Poèmes barbares." Il n'incline pas, non plus, à la négation de l'âme, de même qu'il n'apparaît jamais comme un révolté de la vie, mais bien plutôt comme un résigné, regardant les laideurs et les bassesses humaines, tout en se sentant infiniment petit devant les mystères de la nature, et s'élevant vers les cimes pour mieux voir le néant de notre misérable existence.

Puis, devant ce Cap Eternité qui le reporte aux époques préhistoriques, devant ces rochers convulsifs gardant "l'empreinte du cahos," il se demandera la raison et le but de toutes choses. Il en recherchera la grandeur et l'énigme, les yeux plongés dans les sphères. Et de l'admiration qu'il en ressent, le gouffre, en ce qu'il a de tragique, l'épouvante et le méduse, si je puis dire. Il demeure en extase, et se proclame humblement impuissant à chanter ce spectacle dans ses vers, à peindre la sublimité de ce tableau digne d'être décrit par un Dante Alighieri.

C'est après avoir invoqué l'immortel poète, qu'il essaie de pénétrer le sens si profond de la création; et il déplore l'orgueil humain qui,

voyant la vérité toute crue étalée devant lui, aime mieux se perdre dans les mystères de l'inconnu qu'il ne comprendra jamais.

Ecoutez :

O baie Eternité, j'aime tes sombres flots !
Ton insondable lit s'enfonce entre des rives
Dont les rochers dressés en cimes convulsives,
Gardent tragiquement l'empreinte du cahos.

Dans quel monde entrons-nous! d'où vient la masse d'encre
Qui baigne sur tes bords le granit et le fer !
Sur quel oubli, sur quel néant, sur quel enfer
S'ouvre ton antre où l'homme en vain jetterait l'ancre !

Entre tes deux géants dont le roc éternel,
Surgi du gouffre noir, monte au gouffre du rêve,
La pensée ennoblie et plus grande s'élève,
De l'abîme de l'âme à l'abîme du ciel.

L'Art vénéré me guide au bord du cap unique.
Je le veux célébrer dans mes vers, mais en vain
J'ai l'orgueil d'exprimer ce qu'il a de divin
Et d'infernalement effrayant et tragique.

Les accents que mon âme évoque avec effroi
Expirent sur ma lèvre en proie à l'épouvante...
Ton esprit n'est pas loin de ce spectacle, ô Dante !
O Dante Alighieri ! mon maître, inspire-moi !

.. ..

Apprends-moi comme il faut monter d'un front serein
Vers les sommets sacrés qui conduisent aux astres,
Et, le cœur abimé dans la nuit des désastres,
Faire sur le granit sonner le vers d'airain.

O cap ! en confiant au vertige des cieux
Notre globe éperdu dans la nuit séculaire,
Le Seigneur s'est penché sur ta page de pierre
Digne de relater des faits prodigieux.

Il a mis sur ton front l'obscur secret des causes,
Les lois de la nature et ses frémissements
Pendant qu'elle assignait leur forme aux éléments,
Dans l'infini creuset de ses métamorphoses.

Et scellant à jamais les arrêts du destin,
Avec l'ardent burin de la foudre qui gronde,
Il a, dans ton granit, gravé le sort du monde,
En symboles trop grands pour le génie humain.

Nous n'avons pas assez contemplé les aurores,
Nous n'avons pas assez frémi devant la nuit,
Mornes vivants dont l'âme est satisfaite au bruit
Des savantes erreurs et des beaux mots sonores.

En vain la vérité s'offre à notre compas,
Et la création ouvre pour nous son livre ;
Avides des secrets radieux qu'il nous livre,
Nous les cherchons ailleurs, et ne les trouvons pas.

Nous n'avons pas appris le langage des cimes ;
Nous ne comprenons pas ce que clament leurs voix,
Quand les cris de l'enfer et du ciel à la fois
Semblent venir à nous dans l'écho des abîmes.

Et l'ange qui régit l'or, le rose et le bleu,
Pour nos yeux sans regard n'écarte pas ses voiles,
Quand le roi des rochers et le roi des étoiles
Nous parlent, à midi, dans le style de Dieu.

Voilà comment M. Charles Gill nous apparaît dans la réalisation de son rêve et de ses conceptions de la vie. Son ambition n'est pas d'écrire des livres; il se borne à vouloir créer une seule œuvre, d'une profonde unité.

Pour atteindre ce but, il vit isolé, loin des bruits assourdissants des villes, loin des voix discordantes, car il aime par dessus tout l'har-

monie: il y consacre son existence. Ce culte a mis sa probité littéraire au-dessus des envies et des haines. Il dédaigne les fausses apparences, comme il se méfie des hommes; mais je le répète, on ne pourrait lui attribuer le titre "d'impassible," car dans ce poème qu'il médite avec un soin jaloux depuis plusieurs années, il n'exclut ni la sensibilité, ni l'émotion.

Quelques-uns ont prétendu qu'il resterait toute sa vie le parnassien qu'on s'applique à trouver dans la contexture de son œuvre. N'en croyez rien. Sa manière a subi d'étonnantes transformations depuis quelques années.

Il y a dans Leconte de Lisle, poète exotique, le révolté épris de la contemplation esthétique, en même temps qu'un pessimiste profond dont les poèmes marmoréens étalent la négation de l'âme.

M. Gill s'est débarrassé de son amour de l'exotisme. Son œuvre, d'inspiration personnelle, sera du terroir. Cependant qu'éloigné des événements journaliers, des menus faits, comme des conflits de races, de politique et de croyances, il chantera les splendeurs terrestres dans ce que Dieu a semé de plus grandiose autour de nous.

Il n'en recherchera pas les causes: il en scrutera les effets, sans effort, avec sa conscience. Il fera descendre une divinité sur la terre, nouveau messie qui, par la puissance de la nature,

nous éblouira dans les phénomènes qui nous entourent.

Soyons fiers d'un élève qui subit de pareilles influences, car il nous donnera une œuvre burinée dans le granit du Cap Eternité.

III

Emile Nelligan

Nelligan entra dans la vie littéraire en coup de foudre. Sa figure exprimait alors la joie de vivre. Il eut des heures heureuses, celles qu'il dépensa dans l'étude de la langue française. Le temps ne lui permit pas, hélas ! de poursuivre jusqu'au bout son rêve ; il ne connut jamais à fond les poètes français: il n'en put étudier que quelques-uns. Mais ce beau front pâlit et s'étiola le jour où le hasard le mit en présence de certains poètes inquiets, maladifs et quintessenciés comme Baudelaire, Rollinat, Rodenbach et Edgar Poë: il leur doit pourtant le meilleur de son œuvre. Ce jour-là, il fut le plus malheureux des hommes, du moins, il fut irrémédiablement atteint, sans pouvoir se ressaisir. Il avait contracté le mal du siècle.

Il naquit dans un milieu isolé, dans un monde prosaïque, peu fait pour le comprendre, qu'il méprisa d'abord souverainement et qu'il finit par fuir avec une sorte de rage au cœur, poussé

qu'il était vers un but inpossible à atteindre, si ce n'est que par le sacrifice de lui-même. Il y a donné sa vie: il en perdit la raison.

A dix-huit ans, on veut l'astreindre au sacrifice de sa liberté, on veut l'enfermer entre quatre murs, lui qui recherche les cimes et l'espace. Il en souffre jusqu'à vouloir oublier l'existence: il préfère le martyre à l'incarcération. Il voudrait se confier à quelqu'un, l'isolement le tue. Il se sent seul dans la vie. La grande douleur qui provoqua le naufrage de ses belles facultés, date de cet instant où il se voit seul avec lui-même, dans une solitude meurtrière: il sombre.

Il n'eut même pas, aux dernières lueurs de raison, un véritable ami qui le ramena vers la cité rêvée : il tomba, abandonné, incompris, ignoré, réclus et loin de toute consolation intellectuelle.

N'est-ce pas là assez pour expliquer la profonde mélancolie de ses derniers chants, toute l'humaine et sincère souffrance qu'expriment les moindres de ses poèmes ?

Son œuvre est la résultante de l'abandon où on le relégua; toutes ses idées viennent de son malheur même. Tout Nelligan est dans cette théorie, car ce fut la sienne.

Une harmonie constante existe entre toutes ses douleurs patiemment endurées et celles étalées dans ses poèmes, c'est-à-dire, que jamais, chez nous, un poète ne fut plus sincèrement vrai

dans les actes de sa vie. Il a vécu de sa douleur et il en est mort. Jamais l'art n'eut de plus fervent adorateur, car, en ce pays, on ne meurt généralement qu'à la manière de tout le monde.

Emile Nelligan, cependant, ne fut pas un pessimiste dans le sens du mot. S'il avait le mépris et souvent la haine des hommes, il se montrait quelquefois d'une mansuétude allant jusqu'au pardon. Misanthrope, il le fut par la force des circonstances; pessimiste, il le devint devant l'injustice et l'ingratitude du monde.

L'amour filial corrige chez lui la misanthropie, le mysticisme de son cœur atténue souvent son pessimisme.

Emile Faguet a dit : "Il y a à remarquer que le pessimisme, loin de se confondre avec la misanthropie, peut mener à la philanthropie. Si les hommes sont malheureux non par leur faute, mais par une fatalité, il les faut plaindre et les aimer." Il exprimait cette pensée en parlant de Léopardi.

Nelligan eut, à travers sa courte existence, de ces lueurs de misanthropie et de pessimisme, tout comme Léopardi : "Cui non risere parentes, cui non risit patria."

Je l'ai dit, il naquit dans un milieu propre à aviver sa souffrance. Il souffrit du milieu où il vit le jour, il souffrit du sarcasme de ses contem-

porains, il souffrit de l'opinion courante, il en voulait à l'existence, à ses proches, au siècle où il vivait.

Virtuose, tout fut pour lui visions et féeries, car il planait dans l'empire des songes. Dédaignant la vie de tout le monde, il se créait des Edens lointains. Il y cultivait ses fleurs, il y cherchait des sensations subtiles et neuves, des symboles: il fut un mystique. L'extase le prenait tout entier et il s'envolait vers des sphères paradisiaques où il se complaisait au milieu d'anges ou d'archanges qu'il imaginait de toute pièce: il se gavait d'infini.

Y avait-il cependant dans son œuvre quelque teinte de philosophie ? Avec les tendances que nous lui connaissons, serait-il apparenté à Nietzche, par exemple, qui voit l'humanité s'acheminer vers sa décadence; ou bien à Schopenhauer qui rattache à la volonté une morale de résignation fataliste ?

Je ne le crois pas. Son œuvre fait penser profondément, elle ne recherche l'influence d'aucun système, elle ne manifeste aucune intention abstraite, elle ne se rattache pas à une philosophie déterminée.

Ce poète est certainement un mystique, à plusieurs phases de sa vie. Il ressemble un peu — quelque part dans son livre — à ces yoghis qui, méditant, le regard fixe, pensent retrouver en

eux-mêmes l'univers visible. Nelligan contemple quelquefois comme l'anachorète du désert, il a peur du péché, des tentations, des êtres imaginaires, légendaires, qu'il transforme volontiers en monstres héraldiques ou en visions d'épouvante. L'inconnu l'effraye, mais il se penche quand même sur les abîmes, il en scrute les profondeurs. L'enfer du Dante l'attire: c'est un mystique d'inspiration intérieure, dont les contradictions s'entrechoquent, s'accentuent à mesure que le poète pénètre le mystère de la nature et de l'existence de l'au-delà. Cet enfant de vingt ans est un tourmenté, mais il ne veut et ne peut demander conseil à personne: il se suffit à lui-même, car c'est en lui qu'il recherche la cause de ses douleurs. Ayant aimé les hommes, il s'en éloigne maintenant. Après cela, quelle conclusion pourrait-on tirer de l'œuvre trop courte de Nelligan ? Quelle serait la morale qui s'en détache selon les idées exprimées dans ses conceptions étranges, mais toujours dignes d'un vrai et grand poète ?

L'œuvre de Nelligan est un exemple entre toutes de désintéressement et de sacrifice.

Certains hommes dépensent leur vie à la recherche de la vérité, d'autres dirigent toutes leurs facultés vers la possession des biens de ce monde, d'autres encore veulent dominer par la conquête, par la force, d'autres veulent la gloire

d'où qu'elle vienne; d'autres, ayant des aspirations plus élevées et détachées des choses terrestres, sacrifient tout à l'Art et à la Beauté.

Ils en extraient leur philosophie, leur morale, ils y puisent leurs aspirations les plus nobles, ils y recherchent leur inspiration, ils en respirent la quintessence comme on hume une fleur; ils leur consacrent leur existence; et les froides apparences de l'univers ne sont rien devant les spéculations célestes; ils leur donnent leurs plus beaux instants, afin de faire triompher par eux la plus sublime des causes, cause sacrée, exempte du contact des servilités méprisantes et des bassesses humaines. De l'Art et de la Beauté, ils tirent une religion.

C'est la religion de Nelligan. Toute sa morale est dans l'application des préceptes de l'Art et des lois du Beau.

"Ma philosophie, me disait-il, mais elle réside toute entière dans mon amour de l'Art." En effet, il aurait pu ajouter: au plus loin que la curiosité humaine puisse atteindre à travers les âges, l'Art crée la forme et l'harmonie. Par sa toute-puissance, les cités se bâtissent, centres des civilisations et du progrès. C'est par lui que la symétrie pose des lois, c'est par la vertu de ses miracles que se révèlent à l'homme les nombreuses divinités qu'inventèrent les esprits; c'est par son inspiration que la raison conçut

la multiplicité des chefs-d'œuvre; il dicte souvent des lois à la morale. Enfin, l'Art, c'est la divinisation de tout ce que les hommes ont imaginé de grand, de noble, de surhumain.

C'était là la pensée de Nelligan.

Et toute son œuvre est une constante application de ces principes restés comme la hantise de sa triste jeunesse.

Il aimait la Beauté pour le plaisir extrême qu'il en ressentait. Jamais il n'a tenté — il ne l'aurait pas pu, d'ailleurs — de définir son admiration devant l'ineffable grandeur de la nature. Il se représentait le Beau indéfinissable et mystérieux comme toutes les sensations premières qu'il nous fait éprouver. Mais il s'en était fait une définition bien à lui, précisément parce qu'il vivait loin des contingences humaines, il avait des visions d'ordre supérieur, inaccessibles à d'autres, des paysages célestes hors de la vue du vulgaire mortel, l'Idéal sacré enfin, but suprême de tout artiste. Cela s'appelle l'élan vers la vraie perfection entrevue par le poète dans l'insaisissable énigme des mondes sidéraux.

Et c'est de cet amour de la Beauté céleste qu'il a tiré les poèmes les plus douloureux et les accents les plus sincèrement vrais. Certaines strophes de Nelligan, comme dans " la Romance du Vin," par exemple, sont d'une telle émotion,

qu'elles nous attristent comme un chant de désespoir; — car c'est un, — qu'elles nous remplissent d'une sorte de malaise. "La beauté de la douleur a le droit de s'exprimer" disait Emile Faguet.

Jamais un aphorisme ne s'appliqua mieux qu'à Emile Nelligan. Sa douleur était empreinte de cette beauté sereine: elle exprimait la vraie souffrance, et c'est pourquoi il avait droit plus que tout autre de la crier à ses contemporains, car il méritait davantage la compassion de ceux qui savent comprendre et aimer.

En me rappelant Emile Nelligan que j'ai aimé et encouragé, je dois dire qu'on a écrit beaucoup de choses sur le pauvre Lélian. On a dit sur lui beaucoup de vérités, on l'a cependant assez méconnu. Peu ont pénétré dans son intimité, car il avait une haine féroce des bourgeois et des philistins. Il n'était pas accessible à tous les tempéraments: il choisissait ses intimes. Il vécut hors de son siècle, c'est-à-dire en marge de la société. Absorbé dans un rêve perpétuel, il ne fréquentait que quelques esthètes. Il avait une telle horreur de la médiocrité et des plates conventions journalières, qu'il en exprimait trop haut son dédain.

Devant l'idée terre-à-terre et l'opinion du prudhomme, il avait ce rire "inextinguible" qui, selon Voltaire, est le partage des dieux.

Il fit et lut ses premiers vers chez moi. Je lui appris les premiers rudiments de la prosodie. A cette époque, son enthousiasme, porté jusqu'à l'exaltation, m'effrayait un peu. Je venais justement de fonder l'Ecole littéraire de Montréal : je l'y fis admettre d'emblée.

Mais, chaque fois que je l'apercevais sur le seuil de ma porte, sombre et solennel, la chevelure en broussaille, l'œil vif et profond, il me rappelait le pâle Hamlet entrant dans le cimetière d'Elseneur. Il clamait les vers d'Edgar Poë " le Corbeau," avec les gestes d'un spectre. Comme tous les neurasthéniques de la pensée, il s'injectait des narcotiques favoris. Ainsi, Verlaine lui plaisait par ses divagations ; Rollinat, par ses extravagances morbides ; Rimbaud, par sa jeunesse bohême ; Rodenbach, par ses mélancolies persistantes. Il exultait devant " Bruges la morte."

Ne cherchez pas trop Nelligan ailleurs que dans Rollinat, Rimbaud, Rodenbach et Verlaine.

Ecoutez les vers de son " Banquet macabre," où le vin se boit dans des crânes :

A la santé du rire ! Et j'élève ma coupe,
Et je bois follement comme un rufin joyeux.
O le rire ! Ha ! ha ! ha ! qui met la flamme aux yeux,
Ce vaisseau d'or qui glisse avec l'amour en poupe !

Vogue pour la gaieté de Riquet-à-la-Houppe !
En bons bossus joufflus gouaillons pour le mieux.
Que les bruits du cristal éveillent nos aïeux
Du grand sommeil de pierre où s'entasse leur groupe.

Ils nous viennent, claquant leurs vieux os: les voilà !
Qu'on les assoie en ronde au souper de gala.
A la santé du rire et des pères squelettes !

Versez le vin funèbre aux verres par longs flots,
Et buvons à la mort dans leurs crânes, poètes,
Pour étouffer en nous la rage des sanglots.

C'est le Rollinat du " Fou " dans les vers suivants :

Pour jardins, je voudrais deux ou trois cimetières
Où je pourrais tout seul rôder des nuits entières ;
Je m'y promènerais lugubre et triomphant,

Escorté de lézards gros comme ceux du Tigre.
— Oh! fumer l'opium dans un crâne d'enfant,
Les pieds nonchalamment appuyés sur un tigre !

Ecoutez maintenant " Devant deux Portraits de ma Mère : "

Ma mère, que je l'aime en ce portrait ancien,
Peint aux jours glorieux qu'elle était jeune fille,
Le front couleur de lys et le regard qui brille
Comme un éblouissant miroir vénitien !

Ma mère que voici n'est plus du tout la même ;
Les rides ont creusé le beau marbre frontal ;
Elle a perdu l'éclat du temps sentimental
Où son hymen chanta comme un rose poème.

Aujourd'hui je compare, et j'en suis triste aussi,
Ce front nimbé de joie et ce front de souci,
Soleil d'or, brouillard dense au couchant des années.

Mais, mystère du cœur qui ne peut s'éclairer !
Comment puis-je sourire à ces lèvres fanées ?
Au portrait qui sourit, comment puis-je pleurer ?

Cette pièce ne nous rappelle-t-elle pas, comme facture et à s'y méprendre " Le coffret " de Rodenbach ? Le voici :

Ma mère, par ses jours de deuil et de souci,
Garde, dans un tiroir secret de sa commode,
Un petit coffre en fer rouillé, de vieille mode,
Et ne me l'a fait voir que deux fois jusqu'ici.

Comme un cercueil, la boîte est funèbre et massive,
Et contient des cheveux de ses parents défunts,
Dans des sachets jaunis, aux pénétrants parfums,
Qu'elle vient quelquefois baiser, le soir, pensive.

Le " Rêve de Watteau " que je cite plus loin, est une évocation d'Arthur Rimbaud dans la pièce intitulée: " Ma Bohême." Mais ce sonnet de Nelligan est un petit chef-d'œuvre qui surpasse le Rimbaud des meilleurs jours. Celui de Rimbaud se termine ainsi :

Et je les écoutais, assis au bord des routes,
Ces bons soirs de septembre où je sentais des gouttes
De rosée à mon front, comme un vin de vigueur ;

Où rimant au milieu des ombres fantastiques,
Comme des lyres, je tirais les élastiques
De mes souliers blessés, au pied près de mon cœur !

Rodenbach se retrouve encore dans " Marche funèbre," dans le " Lac : "

Remémore mon cœur, devant l'onde qui fuit
De ce lac solennel, sous l'or de la vesprée,
Ce couple malheureux dont la barque éplorée
Y vient sombrer avec leur amour, une nuit.

Comme tout alentour se tourmente et sanglote !
Le vent verse les pleurs des astres au roseau,
Le lys s'y mire ainsi que l'azur plein d'oiseaux.
Comme pour y chercher une image qui flotte,

Verlaine se reconnaîtrait tout entier dans le chapitre intitulé: " Petites Chapelles."

C'est la même inspiration que nous retrouvons dans le poète de " Sagesse."

Cela ne nous empêche pas, et malgré ces influences françaises, d'entrevoir dans l'œuvre de Nelligan où il n'a pu donner qu'une part de son immense talent, un poète de haute envergure et incontestablement doué des plus rares qualités d'artiste.

M. Arnould dans son livre " Nos amis les Canadiens " a prétendu que l'œuvre de Nelligan avait exercé une profonde influence sur les jeunes, ses contemporains. Rien n'est plus faux. Nelligan est un poète qu'on admire, personne n'est cependant tenté de l'imiter, ou même de le suivre de loin.

Il faut avoir lu d'une manière bien distraite nos auteurs pour affirmer une pareille inexactitude.

Tel, nous apparaît Emile Nelligan.

Nous regrettons tous qu'il n'ait pu réaliser ce rêve profond, sublime, éternel, ce qui l'eut porté au sommet de la gloire. Et je ne puis clore ces pages sans vous citer un sonnet charmant, demeuré un petit chef-d'œuvre de grâce et d'émotion :

Quand les pastours, aux soirs des crépuscules roux
Menaient leurs grands boucs noirs aux râles d'or des flutes,
Vers le hameau natal, de par de-là les buttes,
S'en revenaient, le long des champs piqués de houx ;

Bohêmes écoliers, âmes vierges de luttes,
Pleines de blanc naguère et de jours sans courroux,
En rupture d'étude, aux bois jonchés de broux,
Nous allions, gouailleurs, prêtant l'oreille aux chutes

Des ruisseaux, dans le val que longeait en jappant
Le petit chien berger des calmes fils de Pan
Dont le pipeau qui pleure appelle, tout au loin.

Puis, las, nous nous couchions, frissonnants jusqu'aux moelles,
Et parfois, radieux, dans nos palais de foin,
Nous déjeunions d'aurore et nous soupions d'étoiles...

IV

Albert Ferland

Nelligan faisait de l'art pour l'art et il fut suivi en cela par presque tous ses contemporains.

Un jour, M. Albert Ferland me disait: Je suis de l'opinion de Théophile Gautier: "La forme ne peut être indépendante de l'idée; la forme ne peut se produire sans idée, et l'idée sans la forme. L'âme a besoin du corps, le corps a besoin de l'âme. Il faut rechercher la beauté pour elle-même avec une impartialité complète, un désintéressement parfait, sans demander le succès à des allusions ou à des tendances étrangères au sujet traité, et c'est là la manière la plus philosophique d'envisager l'art."

Voilà en quelques mots la théorie de l'art pour l'art que les romantiques mirent en vi-

gueur, et dont les rigoureuses formules furent " une déclaration de principes," la manifestation la plus hardie, la plus sincèrement enthousiaste de la génération des Théophile Gautier, et, plus tard, des Leconte de Lisle, des Louis-Xavier de Ricard, des Théodore de Banville, des Baudelaire, des Sully-Prudhomme, des Jean Lahor, des Villiers de L'Isle-Adam, des Catulle Mendès, de combien d'autres et non des moindres.

Cette pléiade, dont le but fut d'aimer le Beau avant tout, était hantée par le noble souci de la perfection dans la forme et le mépris de l'exécution facile.

M. Albert Ferland est de ceux-là.

Nul poète chez nous ne fut et n'est, à un degré identique, plus soucieux et plus tourmenté par cet amour de la forme que M. Albert Ferland.

L'auteur du " Canada chanté ", remarquez-le bien, est une personnalité à part; c'est un poète essentiellement du terroir, dans ses derniers poèmes surtout. Et il le restera, j'en suis sûr.

Il a, lui aussi, vécu isolé, austère et drapé dans la haute probité de son talent.

Non seulement il a oublié que l'art pouvait lui rapporter le vulgaire métal, mais il s'est, dès le début, attaché à cette pensée que le seul culte à la poésie était la récompense suprême. Atteindre à la perfection par un travail opiniâtre, tout est là. Il n'existe pas de plus grande satisfaction ici-bas.

Cette probité littéraire nous apparaît dès les premières pages de ses livres.

Tel titre évocateur du pays, plein de souvenir, de brises qu'on hume, de branches qu'on entend craquer, de feuilles qu'on regarde tomber, nous rappelle des paysages canadiens, des terres vierges, des soleils du matin blanchissant les solitudes. Telle page nous transporte vers les bois de l'ours et du bison, vers les pins, vers les cèdres odorants, vers les bouleaux " de leur frêle blancheur éclairant les ruisseaux;" elle nous apprend le retour des corneilles, la forme des collines nouvelles, elle nous montre le semeur apportant l'âme au blé; enfin, elle chante des hymnes à la patrie où toute la fierté lyrique du poète s'épanouit en gerbes blondes.

Dédaigneux de la vie intense qu'il voit se dérouler autour de lui, il fuit les bruits assourdissants, les velléités, pour respirer librement les effluves de la grande nature et ses splendeurs.

Ouvrez le " Canada chanté." Des neuf pièces du recueil, il n'en est pas une qui ne contienne une image pittoresque et originale.

Ferland a le sens du pittoresque sans tomber dans le défaut commun, consistant à rechercher des couleurs excessives, et son esthétique ne se pare pas de l'abus constant des images: ses tableaux sont empreints de sobriété. Il étudie avec modération la physionomie d'un paysage

qu'il élargit et qu'il convertit en un panorama, ou en une aquarelle, toujours coordonnés dans leurs parties, et créant une vive impression de vérité dans l'ensemble.

Soyons reconnaissants à l'auteur du " Canada chanté," lorsqu'on sait que la jeunesse présente, aveuglée par les promesses du positivisme moderne, — qui fait de notre génération des êtres positifs, des hommes d'action, avant tout, — oublie trop le charme pénétrant de la terre natale.

Albert Ferland a vu cette lacune et il travaille à la combler.

Nul poète n'aura chanté plus noblement la terre canadienne : il est du terroir et rien que du terroir. Son amour de la symétrie a fait de lui un poète classique, non à la manière des bardes du XVIIe siècle, mais à la façon de certains rénovateurs modernes des anciennes formules, soucieux d'une esthétique particulière, audacieux autant que hardis dans la forme et dans la pensée, mais jaloux de lumière, je veux dire, de clarté et de simplicité, deux qualités bien françaises.

Qui songerait à les en chicaner ?

Sans parler des avortés, des impuissants de la plume, qu'un désir immodéré de monter à l'assaut de la gloire, a faits des indisciplinés systématiques, l'avenir refusera-t-il au poète moderne le droit à des licences de forme et de pen-

sée, sans qu'il reste quand même classique et rigoureusement français, dans la forme et dans le fond, quand on sait que, depuis 1830, les écoles diverses ont renouvelé la langue jusqu'à la porter à son plus haut degré de perfection ?

La littérature canadienne, sans aucun doute, n'est pas appelée à rendre, en ce sens, de très grands services. Nous ne sommes pas des rénovateurs, nous nous contentons de subir des influences utiles. Des écrivains comme Ferland s'appliquèrent à être de chez eux, tout en maniant la langue française avec noblesse, tout en apportant dans leurs œuvres un sentiment de fierté nationale, le bon sens gaulois, la belle limpidité dans l'expression et dans la forme.

Il y a dans la première pièce du "Canada chanté:" "Prière des Bois du Nord," quantité de beaux vers dont l'élégance nous révèle des qualités maîtresses de coloriste. Ecoutez :

O Toi qui nous a mis sans nombre à l'horizon,
De soleil altéré, de terre vierge avides,
Sois béni! le matin blanchit les Laurentides,
Se révèle au pays de l'ours et du bison,
O Toi qui nous a mis sans nombre à l'horizon!

Sois béni dans la paix des vertes solitudes
Où les bois, nos aïeux, se sont enracinés,
Où les pruches, les pins et les cèdres sont nés,
Dédaigneux de l'assaut tenace des vents rudes,
Sois béni dans la paix des vertes solitudes!

.....

Sois loué, Toi qui fais le pin sombre et géant,
Le pin vêtu de nuit, conquérant des falaises,
Les saules tourmentés ,les ifs et les mélèzes,
Le tremble, au vert léger, le frêne au bois pliant,
Sois loué, Toi qui fais le pin sombre et géant !

Et :

Quand l'automne fait choir l'orgueil des bois chagrins.

Et :

A Toi, qui nous a faits, l'hommage des érables,
Des érables pourprés et des érables d'or,
Dont les feuilles, mourant des morsures du nord,
Se parent pour l'adieu de teintes innombrables,
A Toi, qui nous as faits, l'hommage des érables.

Et :

Bouleaux sveltes, bouleaux tremblants aux moindres brises.
D'une frêle blancheur éclairant le ruisseau.

Et :

Les chênes coutumiers de régner sur les morts,
Les premiers honorés du feu, des jours féconds,
Les derniers dont le soir désembellit les formes.

Je devrais citer tout le poème.

Voyez comme ces vers, même détachés, font image et nous révèlent bien le peintre, habitué à la magie des couleurs, familier avec les profonds secrets de la nature.

Coulant de source, n'allez pas croire que ces strophes soient dues à l'improvisation du poète. Elles sont le fruit d'un travail patient; elles ont subi de nombreuses modifications. L'auteur voit juste et veut rendre juste, mais il n'a pas le don de spontanéité. Il soumet sa forme à une gymnastique rigoureuse, de tous les instants, jusqu'à en perdre le sommeil, tant il a le souci de la vé-

rité, tant sa probité s'émeut devant la clarté, devant la vraie lumière, car il n'aime pas l'ombre : il fuit le gouffre.

Ce scrupule a porté M. Ferland à dédaigner le " déjà vu," le " déjà dit," le conventionnel.

Il a horreur du vulgaire. C'est vers la recherche de visions nouvelles qu'il oriente toute sa pensée. Sa première préoccupation est la splendeur du Beau dans la nature, comme il retrouve aussi dans la perfection de la forme une jouissance incomparable. Ses paysages respirent la santé morale, comme ils s'ensoleillent de teintes châtoyantes, comme ils s'enluminent de vifs reflets. M. Ferland veut être, en même temps, le poète de la suggestion, communiquant son émotion autour de lui, car sans être exhubérant, il sait se confier, sans détour, sans artifice de composition, naturellement, comme toute âme éprise de clarté et de simplicité.

Son lyrisme atteint l'enthousiasme: il a une manière à lui d'exprimer les sentiments les plus intimes.

Je dois le dire en passant: on a accusé la poésie de l'époque présente, d'avoir entravé le grand mouvement lyrique du siècle dernier. " L'ironie, d'un côté, a-t-on dit, a desséché la source des " saintes larmes; " de l'autre, les préoccupations accrues des besoins de la vie ont éteint l'enthousiasme, étouffé les illusions aimantes et la foi

désintéressée. On a relégué — par suite du goût prépondérant des réalités scientifiques — la phrase poétique à ne plus guère exprimer que les insaisissables rêves, les effleurements d'idées, les sentiments flottants." *

Oui, certes, la pensée moderne a suivi ce courant, l'entraînant vers "les réalités scientifiques," et elle forma une génération positive, toute d'action, ennemie de l'irréelle contemplation. Les adeptes de cette théorie paraissaient oublier que la poésie doit se détacher des spéculations abstraites de la science. Mais ils proclamaient cette dernière libre et ne devant s'astreindre qu'aux lois humaines dépendant des pures réalités. Ferland savait tout cela.

Aussi, est-il de ceux qui précisent le but de leurs rêves, coordonnent leurs idées et n'expriment que des sentiments habillés de simplicité, exempts des complications scientifiques, des formules abstraites qui n'aboutissent trop souvent qu'à d'obscures solutions, qu'à d'incohérents problèmes, insolubles dans leur impénétrabilité même.

M. Ferland a hérité des qualités propres aux poètes du XVIIe siècle, et ce n'est pas là le moindre éloge à lui adresser.

Ecoutez :

---

* Ecrivains et littérateurs.

Le sais-tu Canadien qu'il est beau ton pays,
Battu des mers, immense, et que le nord regarde ?
En vain, à l'horizon ta fierté se hasarde
A suivre et voir mourir au loin les monts bleuis.
En vain, sous le ciel haut, de lacs et d'arbres pleines,
S'enfonçent les forêts et se perdent les plaines,
C'est toujours devant toi le sol de ton pays.

N'est-ce pas que cette poésie est franche et neuve, comme elle est variée dans le rythme ? Ses derniers vers sont remplis de relief et de saveur :

Quand le tiède septembre aux semeurs de maïs
Annonce le retour des automnes divines,
Quand le feuillage clair du bouleau des collines
Se mêle aux tons sanglants des érables rougis,
O dis-moi si les bois dont la gloire s'achève,
Pleins du charme automnal, n'ont pas bercé ton rêve,
Si tu n'as pas, poète, adoré ton pays ?

Il éprouve une sorte de vénération pour les ancêtres et le sol natal :

Canada! Canada! toi que le ciel protège,
Toi qui, sous ton manteau de verdure et de neige,
Dans l'ombre de tes bois verdoyants ou jaunis,
Sur les bords de ton fleuve aux grandes eaux sereines,
Du sommet de tes monts et du sein de tes plaines,
Et pour le Canadien le plus beau des pays !

Ici, les descriptions sont justes, les sentiments éprouvés. Décrire la nature canadienne dans sa beauté simple et la faire aimer, voilà son but.

Déjà, dans ses premiers vers, je le disais, M. Ferland accuse des qualités exceptionnelles de

coloriste; dans le "Canada chanté," elles s'y affirment avec plus d'acuité: son imagination y est débordante, l'intensité de ses sensations plus profonde, les images plus pittoresques, sa pensée largement exprimée, son inspiration spontanée et grave :

Lorsque le blanc hiver, aux jours tièdes mêlé,
Recule vers le nord de montagne en montagne,
La gaieté du semeur envahit la campagne,
Et du sein des greniers renaît l'âme du blé.

Ennui de mars, espoir d'août, attente et rêve!
C'est avant les bourgeons et les proches labours
L'inquiétude en quête et sourde des amours,
C'est dans l'arbre vivant la marche de la sève.

C'est ton œuvre, soleil, créateur des matins,
Semeur de jours, passant du souverain abîme,
Toi qui, majestueux, vas ton chemin sublime,
Jetant un printemps neuf sur nos printemps éteints.

C'est pour t'aimer, soleil, et vivre ta lumière,
Que le semeur aussi t'accueille à l'horizon,
Que le blé, prisonnier dans sa blanche maison,
Dès les aubes d'avril redemande la terre !

Je le répète, M. Ferland s'applique à voir et à rendre juste; il a horreur du déjà vu et pour en arriver à ces visions toutes lumineuses et fraîches que nous remarquons dans ses poèmes, il soumet son esprit à une gymnastique de tous les instants et il veut être le poète de la suggestion.

Il observe minutieusement les détails, ses descriptions sont de petits tableaux brossés sur le

vif et il cumule des sensations éprouvées. Ces qualités sont d'un écrivain de race.

Certes, une fée l'a touché de sa baguette magique: l'eurythmie est innée en lui. Et comme il a déjà affirmé une personnalité à part, comme il a donné une orientation très originale à ses facultés maîtresses, comme il est presque sûr de son pinceau, je souhaite qu'il nous donne bientôt une œuvre achevée, dans laquelle nul n'aura chanté le Canada français sur une lyre plus harmonieuse.

V

Paul Morin

Dans toute sa poésie, forte de sensations, Albert Ferland s'applique à animer les choses extérieures. Il a conservé visiblement une teinte de romantisme. Il y a, dans ses tableaux de la nature canadienne, quelque chose du moi romantique; la personnalité du poète s'en dégage; mais il reste quand même parmi les écrivains qui animent et donnent une âme aux objets extérieurs. Il leur prête une pensée, les fait agir, il les fait parler. En même temps qu'il a le souci de la vérité descriptive, il ne peut concevoir que la nature soit purement un sujet de contemplation esthétique, mais il voit le

monde doué d'une vie robuste dont les variations ne sont pas l'effet du hasard.

Autour de lui, tout vit, s'agite, tout s'émeut, tout est mouvement, enfin. La nature paraît quelquefois parler le langage de la méditation. Tout ce qui vibre ici-bas est plus éloquent que la parole même.

M. Ferland a médité ces vérités.

D'autres, sans refuser une âme aux choses, ne les veulent contempler cependant que dans la beauté de leur forme extérieure, sans s'occuper du principe qui les fait se mouvoir et vivre.

C'est dans les productions multiples et variées de la nature qu'ils recherchent les caractères du Beau. Ce qui les attire, c'est la dissemblance des formes, la variété des contours, l'éblouissement des couleurs.

Ils veulent faire dérouler devant nos yeux le panorama enchanteur des pays exotiques, nous montrer, à travers un prisme, les variantes de teintes, de rayons, l'illusion lointaine de paysages étranges et nouveaux, une flore merveilleuse comme il en existe dans certains paradis terrestres, des forêts magiques que seuls habitent des oiseaux fantastiques, des fleuves aux eaux couleur d'arc-en-ciel.

Ces poètes ressentent l'impression née de la contemplation de l'univers visible; ils sont des impressionistes avant tout: ils subissent l'empire des réalités qu'ils cherchent à comprendre

plutôt en surface et dans leur seule beauté extérieure.

Mais ceux-là, les poètes ainsi faits, n'en sont pas moins doués d'une extrême sensibilité et leur âme n'en exprime pas moins des sensations vraies, puisque par ce sentiment profond de la forme divine et parfaite dont ils entourent les objets extérieurs, ils deviennent magnanimes, puisque, dans les moyens même avec lesquels ils rendent leurs impressions, apparaissent la précision scrupuleuse du coloris, une imagination variée autant que vigoureuse et saine.

Tel m'est apparu M. Paul Morin, l'auteur du "Paon d'Email."

C'est un exotique.

En ouvrant le "Paon d'Email," son premier recueil, et à la première page, je lis un sonnet liminaire sur "l'Evangélinaire de la comtesse de Noailles."

Déjà, le jeune dieu déclare qu'il veut entrelacer aux pages de son livre, à la gloire du Paon, "sphynx orgueilleux et pur," et à la "cursive d'or", "l'onciale d'azur."

Je songe immédiatement au maître José-Maria de Hérédia, mais ma pensée s'égarant plus loin, je lis ces vers :

Depuis qu'un rayon d'or poignardant l'ombre verte
M'offrit un clair réveil
Et que dans la rosée une tulipe ouverte
Tend son cœur au soleil,

Je veux, tel Marsyas, le front ceint de lavande,
Offrir au divin Pan
Le miel roux, la florale et votive guirlande,
Mon plus somptueux pan ;

Et dans le beau jardin qui tour à tour me donne
La figue et le raisin,
Je tresserai le pampre et la feuille en couronne
Au vif et bleu matin.

Je suis alors fixé. Déjà averti par un manifeste où la comtesse de Noailles est traitée en enfant gâté de la Muse, je retrouve dans ces vers l'irrésistible et captivante influence de l'auteur de "l'Ombre des Jours."

Visiblement, l'exotisme est son lot. M. Paul Morin en donne une définition devenue pour lui une profession de foi. Son livre nous en convainct: il s'éloigne intentionnellement de l'inspiration du terroir et s'applique, avec une satisfaction raffinée, à chercher ses sensations aux pays fantastiques du rêve et à orner sa pensée de "toutes les gemmes orientales," ou à la revêtir "des plus lourdes soieries persanes."

Ecoutez maintenant la définition qu'il nous donne de l'exotisme en littérature.

"L'exotisme, dit-il, consiste à décrire un pays, des mœurs, un mode de vie étranger à la patrie de l'écrivain et à exprimer des états d'âme qui, pour être sincères, ne sont pas ceux qui découleraient naturellement de sa nationalité..."

Et il ajoute: "L'exotisme est à la littérature

ce que l'ethnographie est à la science : l'une constate, l'autre décrit."

M. Paul Morin a un penchant, bien naturel d'ailleurs, pour les descriptifs. Il nous en donna la preuve dans une étude qu'il fit jadis sur l'exotisme dans la poésie contemporaine et dans son livre le " Paon d'Email," tout imprégné de visions orientales.

Et avec quelle conviction ne nous parle-t-il pas de l'exotisme à travers l'histoire littéraire de la France.

La plupart des exotiques, dit-il, quoique suisses, hongrois, belges, ont écrit des œuvres françaises. Ils sont français de cœur et ont donné des chefs d'œuvres à leur pays d'adoption.

Depuis Gustave Kahn, jusqu'à Verhaeren, de Vivien à Sidi Kassun, de Vielé-Griffin à Jean Moréas, depuis Madame Vacaresco jusqu'à la comtesse de Noailles; depuis Leconte de Lisle jusqu'à José-Maria de Hérédia, n'avons-nous pas vu la poésie française s'enricher d'œuvres géniales qui font le délice des plus réfractaires ? Sans oublier les plus grands, Victor Hugo, Jean-Jacques Rousseau, Musset, Dierx, etc, dont les œuvres sont souvent imprégnées de parfums exotiques, pages immortelles, quelquefois les plus fécondes en beautés rares et précieuses.

Donc, M. Paul Morin, poète exotique et passionné de visions étrangères, est un descriptif.

Il recherche moins l'âme des choses qu'il n'en saisit la forme et la beauté extérieure.

Il se rencontre dans ses poèmes une scrupuleuse exactitude dans le choix des images et nous trouvons dans ses descriptions comme une teinte d'abstraction née de la sensibilité du poète.

Tous les aspects changeants de la nature y passent avec une tendance à la mélancolie, toujours avec un charme enveloppant et nostalgique. Ce poète est souvent tout de spontanéité; il s'est discipliné sous l'influence de maîtres préférés comme Henri de Régnier et la comtesse de Noailles, se créant une atmosphère chargée des effluves les plus subtiles.

Il veut, nous n'en doutons pas, ressusciter les rites de la beauté païenne, comme pour affirmer cet atavisme qui nous rattache encore à la Grèce des Sophocle et des Euripide.

En passant par son exotisme même, nous retrouvons cet impérieux besoin d'évoquer la beauté des formes, comme de respirer les pures brises de l'antique Hellène, grandiose et marmoréenne.

D'ailleurs, comme disait Emile Faguet : " La beauté de la forme ne vaut-elle pas par elle-même ? " Ce fut et c'est le but de M. Paul Morin de faire valoir la qualité de ses vers par la beauté de la forme dont il les enveloppe. Le

monde extérieur est assez vaste pour donner la plus grande somme de sensations, d'impressions vraies et de visions ensoleillées dont se pare toute âme d'artiste.

Alors, il évoquera les pays de son rêve dans toute leur splendeur. Son itinéraire comprendra les paysages présentant le plus d'originalité, remplis d'émotions particulières en même temps que de charme et de couleurs rares. Ce sera un voyage d'aventures heureuses.

Ou bien, encore, ce seront de douces évocations. Tour à tour apparaîtront le ciel d'Italie et ses jardins lumineux :

Aurore rose.... mandoline crescendo,
Matinale fraîcheur des jardins du Lido ;

Une femme qui chante à la croisée ouverte....
Des pigeons diaprés frôlant la vague verte.

Ce sera Avignon ou Péronne, " le doux bonnet toscan," le noble vers latin " alternant sous les doigts divins de Pétrarque leur mortel vestige : "

C'est le même jardin. c'est la même aube claire,
Auxquels ils confiaient son amoureux ennui.
Le carillon tintant alors comme aujourd'hui,
Avant la messe, à la chapelle Saint-Claire.

Ou bien, ce sera le Dante Alighieri, le grand rêveur, les eaux vénitiennes, " les campagnes luminaires et magiciennes," les nonnes de Bruges :

Ville des taciturnes béguines,
Des glauques canaux aux flots épais,
J'aime le rêve où tu t'efféminés,

Les carillons voilant leurs sourdines,
Les couvents froids, les grands jardins frais,
Les cygnes en troupes familières.....

Car tes murs, verts de mousse et de lierre,
Abritent le silence et la paix,
O chère Bruges hospitalière !

Puis, les vieux moulins de Haarlem :

Haarlem, bonne ville des tulipes,
Des jacinthes dans leurs pots de grès,
Des gros bourgmestres fumant leurs pipes

Et des duègnes pinçant leurs lipes,
Tes vieux moulins tournent au vent frais
Qui se lève de la mer voisine !

Et le rouge soleil t'illumine,
Fleuron du royaume hollandais,
Joyau de la douce Wilhelmine...

Ce sera la maison de thé du Yeddo, les minarets dans les soirs bysantins, des paysages espagnols.

Ce sera l'Ellas, le chapitre capital du livre, où le poète nous fait une profession de foi, pleine d'une belle fierté, parnassienne, cette fois, noble, de cette noblesse qui lui vient, par atavisme, de l'Athènes antique :

Celui qui sait l'orgueil des strophes ciselées,
Le rythme et la douceur des vers harmonieux,
Et, comme un émaillleur de vases précieux,
Gemme de rimes d'or ses cadences ailées ;

Celui qui n'a jamais de prières zélées
Qu'à l'autel de la Muse et qu'aux temples des dieux,
Et, consacrant son être aux plaisirs studieux,
Ne cherche que la paix des fécondes veillées ;

Celui-là seul connaît le but essentiel,
Son cœur toujours tranquille est pur comme le ciel,
Le silence nocturne est son plus cher asile ;

Et, ne vivant que pour l'éternelle Beauté,
Il tient de la nature innombrable et subtile
Le secret de la belle impassibilité.

Puis, à l'instar de la comtesse de Noailles qui, dans les " Eblouissements " nous chante la France aux jardins merveilleux, avec la grâce d'un Lancret, le charme d'un Boucher et la symétrie d'un Fragonard, M. Paul Morin nous peint les " paysages d'ardeur et de grâce latine " avec une virtuosité digne de ses maîtres :

Mon cœur français et moi nous vîmes ce matin
Le paisible hameau parfumé de fougère
Où Marie-Antoinette en paniers de satin
Rêva d'être bergère ;

Et j'ai dit à mon cœur: " Le matin est si beau,
Si clair, si bleu! pourquoi faut-il que tu tressailles
Ainsi que tu le fais devant un cher tombeau
En revoyant Versailles ?

Mais j'ai bientôt compris en regardant le lac,
La barque et son anneau rongé de mousse brune
Qu'on détachait, lorsque la tendre Polignac
Ramait au clair de lune ;

Les pelouses, l'étang doré, les noirs taillis,
Le parc mélancolique où, jouant à la balle,
Le dauphin poursuivait dans les sentiers fleuris
Madame de Lamballe ;

Les ronds-points de Lenôtre et les ifs de Watteau
Où se perdait la reine, amusée et frivole,
Sans voir son front lauré par un mouvant flambeau
D'une rouge auréole,...

O cruelle douceur du petit Trianon !
Royaume désolé, candide bergerie,
Avec quelle douleur redit-elle ton nom,
Blonde folle meurtrie,

Quand il fallut quitter pour la dernière fois
Tes chaumières de laque et tes maronniers roses,
Et le temple où l'Amour cachait dans son carquois
Des flèches sous des roses !

Vous le constatez: visiblement, ce poète est le contraire de M. Albert Ferland.

Mais loin de moi la pensée de lui reprocher son exotisme et la raison des influences subies. D'un autre côté, le lieu de la naissance laisse une empreinte indéniable et indestructible.

Jean-Jacques Rousseau, né en Suisse, doit à son pays de naissance son patriotisme.

M. Paul Morin exprimait un jour cette pensée :

"Nul poète après s'être imposé des visions d'outre-mer, n'a renoncé à tourner les yeux vers la France en un nostalgique désir. Du reste, il y a de l'exotisme dans la nostalgie. Après de longs voyages, la vue subite des côtes de France inspire un attrait identique à celui ressenti devant les minarets de Stamboul."

Appelons cette émotion, tout simplement, l'amour de la patrie, un de ces amours que l'on ne peut pas, que l'on ne veut pas arracher de son cœur: ce sont ses propres paroles.

Et, je souhaite, selon une expression du poète du " Paon d'Email," " le retour au port qui est le plus bel instant du plus passionnant des voyages..."

M. Morin nous promet, d'ailleurs, les jours prochains où il chantera le pays natal :

" J'attends d'être muri pour la bonne souffrance
Pour, un jour, marier
Les mots canadiens aux rythmes de la France
Et l'érable au laurier."

VI

René Chopin

Mais M. Paul Morin n'est pas le seul qui se soit volontairement exilé de son pays natal.

M. René Chopin, qui ne dédaigne pas les influences françaises, dédie son livre " Le Cœur en Exil " à sa patrie intellectuelle.

M. Marcel Henry nous le déclare: le " Cœur en Exil " est un hommage à la France. Il faut en savoir gré à l'auteur, mais il faut le reconnaître aussi: ce recueil est un hommage au poète surtout, dont la physionomie originale et vive, nous apparaît dans le décor d'une jeunesse débordante de vie intense et de lyrisme émouvant.

Comme beaucoup d'intelligences d'élite, loin des vulgaires promiscuités, M. Chopin s'emmure

dans sa dignité. La foule ne l'intéresse guère : il a d'autres préoccupations que de vouloir descendre vers les humaines contingences qui le préoccupent médiocrement, mais qui, néanmoins, ne lui font pas oublier le pays où il est né, bien que son cœur soit en exil.

Il nous ouvre ce cœur dès les premiers vers de son livre, quand il nous parle du " maigre cerisier," ce sauvage enraciné qui " aspire au flanc de la falaise un suc nourricier."

Il admire sa ténacité, son courage quand le pauvre petit arbuste lutte contre le gel, contre l'éclair, contre l'orage, contre les froids hivers.

Et il s'écrie, s'adressant au poète :

O Poète isolé ! Comme ce pâle arbuste,
Dans ta fragilité,
Prends racine au rocher orgueilleux et robuste
De l'Idéalité.

Ignore cette mer démente qui s'effare
Ruée à ses labeurs....
Et vois ton front s'orner de fragiles, de rares
Et méritoires fleurs.

Ceci est un manifeste où, déjà, le poète dédaigne les formes convenues, les images surannées. Il ne travaille pas sur des poncifs : il en avertit le lecteur, ou plutôt, il se conseille lui-même avec toute l'indépendance et la fierté de sa jeunesse assez peu expansive. Et nous verrons bien, dans la suite, qu'il nous donne pleinement raison.

C'est ainsi qu'il s'enferme dans une sorte de réclusion volontaire. Mais cette hermétisme domine les faîtes. Il n'a pas bâti sa maison au cœur d'une cité, au milieu de la foule : il l'a élevée sur la montagne, dans les nuages, afin d'être l'élu du ciel, afin de mieux respirer, auprès de cette puissance que seuls possèdent les esprits d'élite : la contemplation.

Mais précisément parce que son rêve intérieur l'éloigne des pensées conventionnelles, il regardera la nature d'un œil averti. Il a un tel respect des mots et de la forme, qu'il dédaigne de les associer à des images banales: il veut leur trouver un décor digne d'eux, dans des pays inexplorés, dans des régions féeriques, nées de son imagination.

Il aime les nuits contemplatives, car c'est un contemplateur dans tout ce que cette expression comporte de grand et de noble :

Ecoutez :

Un coucher primitif de nature sauvage
Déroule sous les cieux son émouvant tableau....
Glisse, une barque ombreuse, et longe ce rivage
Au rythme égal et frais de l'aviron sur l'eau.

Le beau lac ignoré, perle des Laurentides
Qu'enchâsse un cirque étroit de monts fauves et noirs,
Sur le mercure vif de sa nappe sans rides
M'apporte la rumeur bucolique des soirs.

Mais pour planer ainsi sur les hauteurs inac-

cessibles, le poète n'a pas renoncé à la simplicité élégante et chaste, cette clarté qui reste comme le caractère propre des grandes œuvres.

M. René Chopin recherche la lumière: il veut donc fréquenter les sommets. On reçoit plus de chaleur si l'on est plus près du soleil. Il a compris que la clarté dans la simplicité est le plus beau don de la langue française, et il ne dédaigne pas de remonter jusqu'à Xénophon qui, chez les Grecs, nous avait donné le plus bel exemple de simplicité facile et délicate.

Quelqu'un avait dit: "Homère, Virgile et Lafontaine nous donnent l'exemple d'une merveilleuse lucidité dans l'ordre des idées, la précision complète dans le choix des mots. Ils sont le charme alterné, le plaisir égal de l'intelligence aux deux âges extrêmes de la vie, chez les enfants et chez les vieillards, à l'aube des impressions comme aux dernières lueurs de la pensée." Mais on avait aussi ajouté que la jeunesse contemporaine n'aime point le naturel, qu'elle sacrifie souvent au mauvais goût et qu'elle affirme une tendance coupable à la singularité et à la préciosité.

M. René Chopin a évité, dans son œuvre, cette exaltation de l'esprit, ces soubresauts de l'imagination ce désir indompté de viser à une fausse originalité, au goût conventionnel de la foule. Plus que nombre d'auteurs, il a compris que la

clarté est l'apanage de tout cerveau bien organisé. Il cherche l'originalité dans la simplicité :

Octobre! L'aubépine m'offre ses pommelettes.
Octobre ! Fruits ridés des maigres ragommiers.
Genièvriers, amas vineux de vieilles crêtes !

Espoirs réalisés des nonchalents fermiers !
C'est la vendange et c'est la saveur acidule
De la fameuse rousse aux branches des pommiers !

La lambrusque sanglante est riche de globules
Sur le côteau désert qu'interrompt la forêt,
Et l'automne s'esquive au seuil du crépuscule,

Tandis qu'avec effort, au milieu des guérêts,
Un soleil d'un blanc mat, monstrueuse araignée,
De lumière, bougeotte et s'emprisonne aux rêts

De sa toile d'argent que la brume a baignée.

Dans la première partie du " Cœur en Exil," remarquez-le, ce besoin de clarté s'impose. Nous y retrouvons l'équilibre de l'âme et on y respire l'air pur de nos forêts, le parfum qui donne au cœur la volupté de vivre, la sève qui monte au cerveau.

Ces vers sont riches, nuancés et bien équilibrés. Ils sont pleins d'énergie, précisément parce qu'ils vibrent, parce qu'ils aspirent à la santé morale : ils se grisent de la vraie et simple nature.

Relisez " Berceuse," " Matinée," et surtout cette " Vision nocturne," pièce d'anthologie :

Ici, c'est la nuit claire, une nuit de Norvège,
L'hiver blême a soufflé son haleine de mort,
L'âme pensive, errant sur les plaines du nord,
Se sent lucide et chante un lumineux arpège ;
Et du froid qui le mord.

La forêt se dessine au bord des routes blanches,
Flore artificielle aux parterres d'hiver,
Fûts givrés, vernissés en leur gaîne de fer,
Ramures, aux lacis compliqués, qui se penchent...
On dirait du corail en arbres dont les branches
Fleurissent sur la mer.

Le soir est déchiré de dentelles de givre,
Mais tandis que le gel étreint les troncs tordus,
Où le verglas met un miroitement de cuivre,
Voici mes souvenirs, mes songes assidus,
Voyageurs attardés en des palais de givre
Et qui semblent perdus.

Ce style n'est pas artificiel, vous le voyez, et comporte une sorte de magnificence peu commune chez nos écrivains. Mais le poète a surtout le don du nouveau. Il exclut le déjà vu: ses visions sont celles d'une âme neuve, avec l'expérience d'un artiste fait. M. Chopin confirmera cette assertion et se complétera dans le poème suivant, intitulé " Paysages polaires:"

Là, bien loin, du côté des étoiles polaires,
Se dresse l'enfer froid des hauts caps convulsifs.
Et je crois voir les flottilles crépusculaires
Errantes sur le globe aux âges primitifs.

Monts à pic titubant sur une mer étale,
Cascades d'argent pur dont le saut fait un lac.
Dolmens brutes avec leurs tables horizontales,
Menhirs et tumuli, vaste champ de Carnac.

Par bandes les ours blancs seront expiatoires ;
L'écume aux dents, lascifs, ils bâilleront d'ennui,
Tandis qu'à l'horizon, au ras des promontoires,
Brillera, globe d'or, le soleil de minuit.

Bien qu'il porte, avec une sorte de soin jaloux sa pensée vers les régions lointaines, il ne nous empêchera pas de contempler un peu sa douleur cachée, car il nous permettra de monter jusqu'à lui.

Certes, pour M. Chopin, l'existence n'est pas un présent funeste et nous ne vivons pas dans le plus mauvais des mondes possibles, mais il voudra bien quelquefois " accorder son angoisse à la clameur farouche du vent." Il sentira des frissons le pénétrer et il découvrira des voix intérieures, pleines de sens. Il les suivra dans leurs échos comme une âme un peu tourmentée, indécise, car ces voix s'engouffreront dans les cheminées, elles frissonneront d'horreur, elles heurteront la grille des caveaux dans les cimetières, elles se feront entendre dans les rafales de la mer.

Puis, dans ces plaintes, partout entendues, il trouvera le motif d'un poème éploré comme le " cri de la douleur que pousse l'univers."

Ce cri de la souffrance humaine lui fera rechercher le monde extérieur, mais cette fois, le philosophe l'emportera sur le peintre de la nature. Alors, il se dédoublera. Comme tous ceux de sa race, d'ailleurs, il sera aussi attiré par la

splendeur du vide. Le vide! l'inconnu! voilà bien ce qui toujours a tenté l'esprit impatient de connaître :

Je rêve et communie à la splendeur du Vide.
Ah! combien je comprends ta froide majesté,
O silence infini, Voix de l'Eternité,
Qui pénètre mon songe et qui me rends livide.

Seulement, il ne s'arrêtera pas longtemps aux spéculations abstraites. Ce jeune voyageur a entrepris une investigation à travers le monde réel. La philosophie le tente, mais les beautés de son pays canadien l'enchantent; il est attiré par la pensée universelle, comme il veut des paysages exotiques, car il ne peut pas voir seulement la douleur d'un seul homme ou scruter une seule conscience.

Avant de faire la psychologie d'une âme, il apprendra la science universelle de l'être.

L'univers ayant une conscience, une âme, il fera l'enquête du monde visible, il tentera même l'invisible. Soyez assuré qu'il nous reviendra avec un bagage considérable de sensations nouvelles et de fortes pensées, car il sait voir au fond des choses, il est vibrant, il est enthousiaste, il a un cœur d'homme fait de hauts sentiments, un cerveau plein de réflexions et de sensibilité.

A ce propos, je voudrais lui arracher quelques

secrets, car je découvre dans ce cœur vierge un peu le désir d'aimer, si ce n'est pas déjà arrivé :

Telle, dans son Désir, une âme inoccupée
Evoque, sombre orage aux radieux desseins,
De prochaines amours...

Et plus loin :

Ah! viens magnifier l'horizon de ma vie,
Dans l'orage du cœur, bel orage latent !
Aux plaisirs de l'Amour mon âge me convie.
Tu peux venir! Amour splendide! Je t'attends!

Mais nous ignorons tout de même s'il est venu, cet amour attendu. Je ne le retrouve nulle part dans " le Cœur en Exil." L'écho n'a peut-être pas répondu. C'est sans doute pour cela qu'il a écrit " Invocation au sommeil."

O ténèbre profonde où l'esprit confiant
S'abîme et s'alimente à même le néant
Vide où s'évanouit l'espoir, ballon fragile,
Nirvâna de mes sens pacifiés, l'Asile
Où le cœur, débordant de peine et de remords,
S'apaise consolé comme au sein de la Mort !

Ici passe une vague de tristesse. Cela devait se produire. Après la désespérance et la désillusion, il arrive au poète de contempler son rêve comme on regarde une ruine. Il avait, au début, fait montre d'une trop bonne santé morale: il devait un jour être pris lui aussi par ce mal étrange, indéfinissable, angoissant, juste-

ment appelé le mal du siècle; car, au début du XXe siècle, même la jeunesse en est souvent irrémédiablement atteinte.

Or, remarquez-le bien, je l'ai dit : il passe une vague de tristesse dans " le Cœur en Exil," mais rien de plus.

Je crois M. René Chopin incapable de succomber à ce mal. Il n'est pas de ceux qui sombrent impuissants à vaincre la douleur. Sa jeunesse est vigoureuse et saine comme sa poésie. Elles dénotent toutes deux un tempérament viril et fort. Et cette fierté marmoréenne ne lui permettrait pas d'abdiquer ses droits à la vie ardente. Il exprimera bien quelques plaintes dans " La Ballade du Vagabond," le poète interrogera encore le Sphynx.

Il nous dira :

> Je suis le vagabond, je suis celui qui passe.
> Je consulte la nuit, j'interroge l'espace,
> Mais nulle voix à mes problèmes ne répond....

Mais ce vagabond, ayant visité tous les refuges de l'Idée, sans résoudre l'Enigme, n'est pas, je le répète, de ces blessés irrémédiables, laissant leur vie aux bornes de l'espérance morte. Vous le verrez dans les poèmes finals du livre.

M. René Chopin n'essaie pas de nous montrer le monde comme étant le plus mauvais de tous

les mondes possibles, ou de nous peindre l'existence comme un présent funeste des dieux. Nous l'avons vu, M. Chopin est doué d'une bonne santé morale. Cela est tellement vrai, que dans les derniers vers, pleins de couleurs transparentes, il garde haut la conscience et la volonté d'un homme éperdûment épris des grandes visions enchantées de sa jeunesse.

Son expérience, puisée au cours de la vie, sa compréhension de la beauté des formes, ont apporté à l'exécution de son œuvre plus de sûreté et plus de maîtrise, dans la manière de rendre ses sensations. Les connaissances de l'âme humaine l'ont amené définitivement peut-être à une sérénité psychologique complète, à cette sérénité céleste restant comme le partage des résignés, ceux que la vie n'a pas découragés, mais grandis. Il veut de la clarté : le monde l'éclaire insuffisamment. Il aime à monter vers l'astre dispensateur des jours, car il en recevra la chaleur vivifiante. Par sa vertu, la force se manifeste dans l'abondance des blés, des moissons, des germinations, sur les champs de l'univers comme sur ceux de la pensée. Exemple d'énergie et de travail, il rappelle à l'homme sa tâche journalière :

Car il est la gaieté, la couleur, le décor,
L'éternelle jeunesse et l'éternel effort,
L'astre adoré poussant l'être vers son essor,

Dans l'œuvre de M. Chopin, nous disait M. Marcel Henry, le poète a " utilisé l'or pur qui nous vient des quatre grandes traditions poétiques qui sont le classicisme, le romantisme, l'école parnassienne et le symbolisme. M. Marcel Henry a raison, je crois. Il est possible d'établir des affinités avec tel ou tel procédé de l'auteur du " Cœur en Exil " remontant à chacune de ces écoles. Mais nous sommes heureux de ces influences chez le jeune poète et à plus d'un titre. D'abord, parce qu'il se dégage de son œuvre une saveur particulière, propre à l'auteur, dans la forme et dans le fond. Ensuite, parce que le poète y évoque " des visions spéciales." Dans la réalisation de son œuvre, il a trouvé une esthétique, un vocabulaire spontané et neuf. Il y abdique les attitudes séculaires, les émotions vieillies, héritage perpétuel des thèmes traditionalistes dont on a abusé sans réserve depuis des siècles.

En songeant à tout cela, M. Chopin a évolué et réalisé son rêve. Sa soif d'infini l'a irrésistiblement poussé vers une sorte d'idéalisme. Il reste une belle âme solitaire pleine d'un magnifique orgueil; et comme il cherche en tout la divine harmonie, il monte vers le Soleil, dispensateur jaloux de l'éternelle fécondité :

Prends-moi! Que je m'abîme en ta sublime essence! .
Me pénétrer de sa profonde intelligence,
Garder des sphères d'or au sein du gouffre immense,

Puis, savoir le secret du brin d'herbe qui croît,
De la sève qui monte en un tronc haut et droit,
De la mort dans les yeux hagards, vitrés d'effroi !

Mais que dis-je, o douleur ! O Soleil magnanime !
Mon espoir est trop grand et ma prière un crime ;
Donne-nous seulement le feu qui nous anime,

Chasse les cauchemars, dans le sommeil éclos,
La Nuit louche où le Vice, épris de ses sanglots,
Respire les poisons de ténébreux pavots.

Du fond de l'agonie, éloigne-nous, ô Père !
De l'Hiver éternel protège notre Terre,
Pour que l'homme toujours te loue et te révère,

Sans cesse comble-nous de tes dons éclatants,
O cœur de l'univers, à jamais palpitant !
Soleil divin ! Œil du monde ! Torche du Temps !

VII

Albert Lozeau.

Comme j'exprimais ce vœu en parlant de M. Paul Morin, l'auteur du "Paon d'Email," devrions-nous souhaiter aussi le retour au port d'un autre poète qui, celui-là, n'a pas vu les minarets de Stamboul, ni les soleils d'Orient, mais qui, quoique reclus, est assez éloigné, par l'imagination, de son pays natal ?

En relisant les vers de M. Albert Lozeau, je me souviens qu'Hégel a dit quelque part: "L'objet de la poésie, c'est l'empire infini de l'esprit. L'homme n'existe conformément à la loi de son

être qu'autant qu'il se sait lui et ce qui l'environne. Il doit connaître les puissances qui le font agir et le dirigent."

Or, logiquement, ne pouvant observer les choses extérieures, où voulez-vous que le poète puise ses impressions, qu'il connaisse ces " puissances qui le font agir," si ce n'est qu'en lui-même, dans son " moi " incomplet et dans ses auteurs de chevet ? Ce poète, à mon sens, est plus exposé que tout autre à subir des influences, puisqu'il ne peut se complaire — je devrais dire, puisqu'il ne se complète — que dans les seules forces mises à sa disposition : les livres.

M. Albert Lozeau est de ceux-là.

Et c'est dans les livres qu'il a puisé toute son inspiration. La nature ayant été ingrate à l'égard de l'auteur de " l'Ame solitaire," le poète dut s'emmurer depuis l'enfance et apprendre comment une âme privée de liberté, peut quand même s'inspirer de loin du dehors, et forcer, par intuition, l'univers à lui révéler ses secrets.

Il a vu la nature à travers une prison, pas toujours dans toute sa grandeur farouche, mais il l'a sentie vibrer dans la paix solitaire de l'exil, car il est un exilé de la vie.

On a prétendu que, dans cette réclusion, le désenchantement avait hanté ses heures tristes, ce n'est pas mon avis. Pour nous qui le connaissons, nous pouvons dire que dans les vers où il

exprime des pensées teintes de mélancolie, plane plutôt une douce résignation, une résignation née de la souffrance longtemps endurée, patiemment mûrie.

Les désenchantés de la vie, rencontrés tous les jours, dédaignent de vivre; ils méprisent la promiscuité mensongère des hommes: ils sont dégoûtés à tout jamais du monde. Ils voient avec bonheur l'instant où ils seront débarrassés de leur douleur dans la mort libératrice. Les résignés, au contraire, sont des forces de la nature. Ils ont tout connu de l'ingratitude humaine, ils ont scruté les faiblesses du cœur, ils ont fait l'expérience du malheur accablant, ils souffrent, ils ont souffert, mais ils ont l'énergie de supporter patiemment les vicissitudes, quelquefois de pardonner le mal venu des autres et de l'oublier. Ils supportent la vie afin de donner l'exemple, appréciant l'humilité comme une vertu précieuse, héritage des âmes privilégiées et ils se sentent grandir aux yeux de leurs semblables.

M. Lozeau a puisé son inspiration dans les livres, ai-je dit. Ceci est vrai.

Mais avec quel bonheur ne l'a-t-il pas fait ? Nous ne pourrions nier qu'il ait subi l'influence d'un Charles Guérin, par exemple, d'un Albert Samain, d'un peu de George Rodenbach, quelquefois de M. Edmond Rostand et de quelques auteurs préférés.

Sans avoir, du premier, l'intensité de passion qui fait les grandes amours comme les grands regrets de la chair et des plaisirs, sans avoir la fougue intense des premiers vingt ans, M. Lozeau, dans ses vers, cherche les raisons de la divine harmonie. Il fait chanter dans ses strophes, à l'instar de Guérin, l'éternel refrain, la musique infinie venue d'en haut et passant sur le monde, en inondant d'arpèges célestes les âmes attendries, attentives à son charme :

"Le soir nous enveloppe, indiciblement doux,
Comme un regard d'amour se promenant sur nous.
L'Heure passe là-haut, penchant un peu son urne
Pleine de paix divine et de rêve nocturne.
La caresse de l'ombre éclatante du ciel
Emplit le cœur de joie et la bouche de miel.
La calme nuit étend son empire tranquille.
Le bienfait du silence approche de la ville.....
Et nous sommes tous deux sans parole, songeant
A la sainte splendeur des points d'or et d'argent,
Heureux, loin du Réel jaloux qui nous réclame,
Comme s'il nous pleuvait des étoiles dans l'âme !"

Musique ! Musique ! Il met de la musique dans tout. Il cherche même la musique des yeux :

Lá lune se leva dans le ciel vaste et clair
Et l'espace bleuit, comme dans un éclair.

Pas un nuage. Rien que les étoiles vagues,
Aux feux atténués et doux de vieilles vagues.

Et c'était beau. Plus beau qu'un rêve de vingt ans,
Plein de Dieu, plein d'amour, plein de fleurs du printemps.

Les notes, ces rayons éblouissants ou pâles
Jaillis en frissons vifs de saphyrs ou d'opales,

Les accords, ces couleurs, et leurs vibrations,
Ces reflets aux milliers de variations,

Mariaient leurs accents dans la nuit agrandie,
Et c'était une exquise et lente mélodie !

Et c'est en cela qu'il ressemble le plus à Charles Guérin, un des plus purs poètes contemporains, dont l'œuvre sait envelopper de charme et de pénétration profonde la nature bienveillante. D'Albert Samain, appelé par François Coppée le poète de la " morbide langueur," il n'a pas au même degré le don de la virile évocation, mais il est comme lui naturel, tout de sincérité, et surtout, comme lui, original sans effort, parlant avec son cœur, d'abondance, sachant rester vrai :

Je la verrai venir, rose d'un peu de fièvre,
Un long baiser tout prêt sur le bord de sa lèvre.
Elle n'aura de mots d'amour que dans les yeux.
Les aveux les plus doux seront silencieux.
Je lui dirai combien sont durs les jours d'attente,
Et combien sa démarche onduleuse et flottante
Lentement me l'amène et tôt me la reprend.
Son cœur tendre, son cœur original et franc,
Comprendra mieux que moi ce que je veux lui dire
Et lui fera monter à la lèvre un sourire
La fleur de candeur blanche et de rêve sacré,
Que de la voir si pure à moi, je pleurerai...

S'il n'a pas la puissance évocatrice des Guérin ou des Samain, il est quelquefois comme eux, élégiaque, triste et languide.

Je cite ici, en passant, un sonnet qui rappelle un peu le Sully-Prud'homme de la " Blessure : "

Au chœur de merles bruns sifflotant dans les bois,
Elle a mêlé son chant de bonheur, et la brise,
Jusqu'au rivage d'or où la vague se brise,
A porté les accents de sa joyeuse voix.

Et moi j'ai revécu les heures d'autrefois...
Et comme des parfums qu'on respire à l'église,
Des souvenirs d'amour dont l'être entier se grise
Ont consolé mon cœur où tout pleure, parfois.

Il faut si peu de chose: *une chanson de joie,*
Une feuille séchée, un fin cheveu de soie,
Pour découvrir au cœur un coin de son passé.

Et cet hymne d'espoir sous le dôme sonore
De la forêt dont l'air doit en vibrer encore,
M'a fait plaindre, en sa paix même, le trépassé.

De Rodenbach, il n'a certes pas le pessimisme déconcertant quelquefois, le dégoût de la vie, mais comme lui, il reste le poète du Silence. Les vers de M. Lozeau s'imprègnent souvent comme ceux de l'auteur de "Les Vies encloses," d'une sorte de mièvrerie énervante, mais cependant non dépourvue de douceur et de chaste mélancolie :

D'abord je lui prenais tout doucement les mains,
Et ses yeux bleus, fixant leurs regards sur les miens,
Faisaient pour m'éclairer l'âme de la lumière.
Elle disait: Bonjour! d'un baiser, la première.
Elle devait sentir tout le long de ses doigts
Mes frissons s'enlacer aux siens, comme des voix
S'entrecroisent dans l'air, s'appellent, se répondent,
Et dans un même accord toutes enfin se fondent.
Nous nous parlions très peu, pour ne pas empêcher
Nos deux cœurs de s'entendre. Elle laissait pencher
Sa tête blonde, comme en proie à quelque fièvre,
Et mes baisers montaient à l'assaut de sa lèvre.

J'ai évoqué M. Rostand en dernier lieu. Ce dernier vers me le rappelle plus que jamais.

De M. Rostand donc, génie particulier, M. Lozeau n'a pas la grandiloquence, la fantaisie ébouriffante, le verbe précieux et sonore, mais il possède quelques-uns de ses dons rares et il les met à bénéfice. En tout cas, en certains poèmes, ne s'apparente-t-il pas un peu à l'auteur de " Cyrano ? " Ecoutez :

Mon cœur est maintenant ouvert comme une porte.
Il vous attend, ma Bien-Aimée: y viendrez-vous ?
Que vous veniez demain ou plus tard, que m'importe !
Le jour lointain ou proche, en sera-t-il moins doux ?

Ce n'est point un vain mal que celui de l'attente ;
Il conserve nouveau le plus ancien désir.
L'inattendu bonheur dont la venue enchante
Passé, à peine en a-t-on su goûter le plaisir.

Et l'on s'en va criant l'inanité des choses,
Pour ne s'être jamais aux choses préparé :
Insensé, qui repousse un frais bouquet de roses,
Accusant le parfum qu'il n'a pas respiré.

Une heure seulement de pure jouissance,
Pourvu que Dieu m'accorde un quart de siècle entier
De rêve intérieur et de jeune espérance,
Pour méditer sur elle et pour l'étudier,

Pour ordonner l'instant et régler la seconde,
Pour que rien ne se perde et que tout soit joui
Jusqu'à la moindre miette, et que le temps du monde
S'envole, n'emportant que de l'évanoui !

Une heure suffira. J'aurai vécu ma vie
Aussi pleine qu'un fleuve au large de son cours,
L'avant d'une heure, mieux que de jours fous, emplie ;
D'une heure, essence et fruit substantiel des jours !

Mon cœur est maintenant ouvert comme une porte.
Il vous attend, ma Bien-Aimée: y viendrez-vous ?
Que vous veniez demain ou plus tard, il m'importe !
Mon attente d'amour fera de telle sorte

Que mon lointain bonheur en deviendra plus doux.

Ici paraît se dessiner le poète de l'amour.

M. Lozeau est-il un poète de l'amour ?

Pour écrire des vers d'amour, à l'exemple d'Alfred de Musset, — pour citer le plus grand, — et dont M. Lozeau se réclame, je ne sais trop pourquoi, " Et j'ai Musset pour maître et pour muse la femme," il faut, à l'instar du poète des " Nuits," avoir souffert autant par les choses extérieures que par les douleurs de l'âme. Il faut avoir aimé dans le vrai sens de ce mot. On a prétendu que M. Lozeau — c'est M. Charles Abder Halden qui nous le dit — est le poète qui ait écrit, dans ce pays, les seuls vers d'amour dignes de ce nom. Je m'insurge contre cette fausseté.

M. Lozeau a écrit des vers d'amour, cela n'implique pas qu'ils soient entièrement dignes de ce nom. Et s'il lui arrive de se réclamer de Musset, certes, il fait fausse route. L'auteur de " Fantasio " fut un dilettante unique et particulier de l'amour. Il donna à ses rêveries fantaisistes, folles souvent, fantastiques et compliquées, les décors les plus étranges et les plus complexes. Le monde ne lui parut pas assez grand pour le rôle qu'il voulut faire jouer à son immense

passion. Mais il ne rechercha pas seulement la féerie du décor, il lui fallut faire la cruelle expérience du cœur humain; cette expérience lui coûta bien des larmes de sang: il y laissa sa jeunesse et sa vie.

Mais par le sacrifice de lui-même, imposé volontairement à ses premiers vingt ans, il a atteint, dans ses poèmes, au paroxysme de l'émotion, de la profondeur; et nul poète, ici-bas, ne fut plus sincèrement vrai. Ses vers sont écrits avec ses larmes; c'est pourquoi, nul mieux que lui, à un degré plus intense, n'aura fait vibrer les cordes de la douleur qui, mieux que la joie, est le partage de l'entière humanité.

Je vous le demande, comment un poète peut-il écrire sur l'amour, quand il n'a connu lui-même que des amours platoniques ? Les amours de M. Lozeau sont des amours de tête. — C'est encore M. Abder Halden qui le dit. — Il ressent en lui les sensations de ses auteurs favoris; il subit donc des impressions d'amours éprouvées par d'autres: nous aurions mauvaise grâce de lui attribuer les seuls vers d'amour dignes de ce nom au Canada.

Néanmoins, je le répète, l'émotion est réelle et sincère chez lui. Ses vers, souvent empreints de mysticisme, sont d'une belle fluidité. Ils coulent de bonne source et leur forme ne rencontre pas de ces heurts choquants, dénotant toujours

de l'inexpérience et une ignorance visible des rudiments du métier. Ce solitaire, ce silencieux est un poète de race :

J'improvise ces vers mystérieux pour une
Qui rayonne de grâce et de blanche beauté,
Dont le regard semble un crépuscule d'été,
Qui se meut lentement par un lever de lune.

Je ne sais pas pourquoi je lui donne ces vers.
Je vois dans ma pensée éclore son sourire,
Et l'instant recueilli me contraint de l'écrire :
Je l'écris et son âme apparaît au travers.

Personne ne saura celle que je célèbre.
Ces vers conserveront le charme d'un secret.
Son image est au fond de moi, comme un portrait
Dans un salon fermé que le soir enténèbre.

Car c'est un ineffable et familier plaisir
Pour le poète doux d'admirer en lui-même,
Pieusement, les yeux adorables qu'il aime,
Comme on contemple un ciel lointain, sans un désir.

Qu'est la nuit comparée à l'ombre intérieure,
Asile inviolable où des fantômes blancs
Marchent mystérieux et pâles, à pas lents,
Où parfois, dans le noir silence, une voix pleure ?

Mais vous à qui je songe en rêvant de beauté
Sous l'azur dont s'empare à présent la nuit brune,
Vous passez en mon ombre ainsi qu'un clair de lune
Baignant de son argent fluide un soir d'été...

Vous le voyez, les vers de M. Albert Lozeau présentent un caractère particulier de forme et de fond.

L'élévation de sa pensée et de ses sentiments nous dénotent un poète obsédé par un grand

rêve, c'est le propre d'une âme d'élite. Tout en s'apparentant aux auteurs mentionnés plus haut, — ce que je ne lui reproche nullement, — nous devons être fiers des diverses influences françaises, subies par l'auteur de " l'Ame solitaire," puisque cela nous aura valu un poète " d'intérieur," le seul digne de ce nom, cette fois, ce qui nous manquait entièrement au Canada.

VIII

Alphonse Beauregard.

Dans cette poésie de l'auteur du " Miroir des Jours," tout est en douceur. Il y a chez M. Albert Lozeau comme un besoin d'ouvrir son cœur sans réticence, simplement, avec l'abandon d'une âme neuve et confiante. Ce poète offre un contraste vivant avec l'auteur des " Forces," Alphonse Beauregard.

Celui-ci n'est, certes pas, un poète de l'amour.

Vous n'avez qu'à lire la pièce de son livre intitulé " Flirt et sentiment," pour vous en convaincre :

Le rythme séducteur nous appelle : venez
Lui répondre en mes bras, jeune fille inconnue.
Valsons légèrement de tous côtés cernés,
Et qu'en nous la clameur des besoins s'atténue.

Pendant que nous serons ensemble, je ne veux
Ni sonder vos secrets, ni dévoiler mon âme,
Mais simplement pencher mon front sur vos cheveux,
Tourner dans un remous de lumière et de femmes.

Nos corps souples créeront un élégant dessein.
Vous aurez cette joie où le désir subsiste,
Et moi, qui sentirai sur mon cœur votre sein,
Je ferai, nonchalant, des rêves doux et tristes.

Je me tairai. Le charme, éventé, peut mourir.
Sans vous connaître mieux après qu'avant la danse,
Je vous dirai : "Merci." Je n'ai d'autre exigence
Que peupler mon sommeil d'aimables souvenirs.

Amour superficiel. Ici, le poète ne se pâme pas littéralement, car il ne veut peupler son sommeil que "d'aimables souvenirs." Il est loin de ce souci de la forme personnelle chère aux romantiques. Pour ceux qui le connaissent, il ne s'apparente pas à cette poésie énervée et nostalgique consistant à étaler dans des lamentations perpétuelles ses douleurs et ses vices. Il s'écrie en parlant de la femme :

Il me plaît de la voir dans sa joyeuse ardeur,
Dans son libre idéal paré de grâce humaine,
Et mon orgueil salue, au rire qui s'égrène,
L'exubérant esprit de la jeunesse en fleur.

Amour superficiel. Il ne réclame rien de plus. Pas d'amour sensuel, peu d'amour platonique. Il aspire d'abord et surtout à une jeunesse débordante de santé physique et morale, à une exubérence forte et généreuse. Il veut, l'humanité rajeunie, refaite, le triomphe de la vie dans ses manifestations les plus complexes.

Alphonse Beauregard est un des plus jeunes venus de la nouvelle génération. Il est moderne dans toute l'acception du mot.

En poésie, il croit à la toute-puissance de la pensée. Pour lui, la forme des vers et le genre d'impressions varient suivant les tendances des générations. Nombre de " règles à perruque " sont en désuétude, les écoles se débinent systématiquement, mais quel que soit le cadre adopté, le mode de la pensée reste inamovible. Son effort consiste donc à découvrir des pensées neuves, à ciseler ces pensées et les images qu'elles provoquent en vers concrets, concis et, pour ainsi dire, descriptifs. C'est un haut idéal, mais si peu qu'il s'en approche, nous déclare-t-il, il a du moins la jouissance d'entrevoir la Beauté, et les heures employées à écrire des vers, sont des heures d'un délicieux tourment dont il ne saurait se priver.

Et, après cette confession, textuellement la sienne, il nous déclare qu'il adhère aux principes formulés par M. Adolphe Lacuzon dans son " Intégralisme."

M. Lacuzon, disons-le immédiatement, ne s'est guère passionné pour les problèmes de l'amour. Imbu des sciences et des religions anciennes, il s'est plutôt appliqué à élaborer des doctrines littéraires, qu'à soupirer aux clairs de lune, ou sous les plantes grimpantes d'un balcon.

Ne nous étonnons donc pas si M. Beauregard a un peu négligé le balcon d'une Roxane émue et conquise. Mais passons.

Donc, le poète des " Forces " a lu le manifeste

de l'Intégralisme de M. Adolphe Lacuzon où cet auteur proclame hautement que la " Poésie n'est pas l'apanage exclusif de la littérature, et même des vers, mais que, les vers constituant la forme du langage qui tend à la plus haute expression du rythme, et le rythme étant la condition essentielle de toute poésie, il s'en suit que la dite forme est plus apte à réaliser celle-ci."

Elle y tend par des moyens dont ne dispose pas la prose et qui sont, en français, la numération des syllabes, le jeu des césures et la rime. Les règles de la construction du vers ? Elles ont leur origine dans l'usage, c'est-à-dire, dans la tradition. Elles sont liées aux lois physiologiques de l'ouïe, de l'instinct et aussi de la race. Et puisqu'il est dit que le " rythme doit être le geste de l'âme," il n'en a pas moins une origine scientifique, le monde entier n'étant qu'une vaste orchestration de rythmes et le rythme, dans l'œuvre du poète, ayant toujours été le mouvement même de l'inspiration.

" Il est préexistant à la pensée elle-même. Intégrer la pensée dans le rythme, c'est en quelque sorte lui conférer l'éternité de celui-ci."

Et M. Beauregard s'est souvenu de ces préceptes quand il écrit :

L'homme l'avait assez contemplé cet azur,
Symbole convenu de demeure sereine.
Sempiternel et vague abri de l'âme en peine,
Antithèse du monde et, partant de l'impur,

Il avait bien assez rêvé, dans ses désastres,
A cet air libre qu'il enviait à l'oiseau,
A ce vide infini, néant, tombe et berceau,
Chemin vertigineux qui mène à tous les astres.

Cet espace il l'avait certes assez aimé
Pour que l'espace ému des vibrantes paroles,
Donnât à l'amoureux si longtemps affamé,
La frange de la robe à baiser: l'homme vole.

Il devient papillon, aigle ou dieu, savamment.
En bas les travailleurs, les rêveurs, les prophètes,
Les simples curieux, la foule en mouvement,
Subissent fascinés l'attrait des grandes fêtes.

L'espoir réalisé créant un autre espoir,
Déjà l'homme se peint de nouvelles aurores,
Et sûr de son génie et sûr de son pouvoir,
Il se pâme, ébloui par sa force, et s'adore.

Je devrais dire ici, avec M. Adolphe Lacuzon, que Beauregard veut faire triompher la théorie des harmoniques de Helmholtz, des ondes de Hertz, des rayons de Roentgen. Celui-ci confirme que, dans l'univers, " tout est vibration, combinaisons de vibrations, formes de mouvement, nombre et séries, associations de rythme."

Toutes les règles que le poète appelle " règles à perruque," il les bannit de ses conceptions. Les vieux ponsifs le font frémir d'horreur. Les expressions poétiques doivent prendre une nouvelle figure, car l'âme varie selon les époques, selon les circonstances et les milieux changeants où l'on vit.

Mais pour en arriver à ces nouvelles conceptions des choses de l'univers, il faut vivre de la

poésie et de son hégémonie. Car, en effet, la prééminence de la poésie dans le monde lui fut incontestablement assurée par le fait qu'elle domina depuis l'antiquité la plus reculée. Elle fit les civilisations comme elle créa l'harmonie, la fécondité et le progrès. Beauregard dit à l'homme :

Extermine un par un les instincts avilis.
L'œuvre du Créateur par toi se parachève.
Quand au labeur divin tu souffres et faiblis,
Prends la plume et redis la splendeur de ton rêve.

Ton règne, je le veux grandiose et fécond.
Trop d'hommes sont encore en marge de l'histoire,
Promène ta pensée au-dessus de leur front,
Lutte pour le bonheur de tous et pour ta gloire.

C'est encore ici un des préceptes de M. Adolphe Lacuzon que de chanter la vie et l'humanité, mais après les avoir approfondies. Il faut aussi apprendre à l'homme sa condition et le rôle qu'il doit jouer parmi ses semblables : c'est la mission du poète.

La poésie de l'avenir, dit encore cet auteur, tendra vers l'absolu, mais c'est par sa transcendance et par les voix du sentiment que son charme opère :

Travaille à l'avenir, c'est la suprême loi,
Les mots t'ayant rendu la tâche plus facile,
Fais que l'homme futur souffre encor moins que toi.
Evite le néant de l'oisif inutile.

Ce poème se termine par un cri de désespoir, mais à la fin, le poète reprend courage en parlant de la jeunesse :

La source est dans le sang qui brûle mon cerveau,
Et quoique l'existence, à mon juste niveau
Mainte et mainte fois me rabaisse,
Je relève le front, blessé mais non vaincu,
Encore plus entêté de l'obstacle aperçu.
Je me confie à ma jeunesse.

M. Lacuzon dit encore: "Nous n'en sommes plus à croire que l'âme humaine, à travers les âges, reste imperturbablement égale à elle-même. Il est difficile, nous qui la concevons en perpétuel devenir, d'admettre que le poète se doive complaire indéfiniment dans la contemplation de deux ou trois phénomènes généraux de la nature. La poésie est création, ou même, révélation perpétuelle."

C'est ainsi que tout doit être un éternel recommencement, si nous voulons constamment aspirer à la perfection divine. Il en est de l'art comme de la vie, et c'est pourquoi le poète nous dit :

Pâle, d'une pâleur immuable et sereine,
Et le buste à demi découvert, une enfant,
Une blonde aux traits purs gît sur le marbre blanc
Où ses cheveux bouclés tombent comme une traîne.

Près d'elle, un homme assis, la main sur le menton,
Regarde fixement quelque part dans le vide,
Un crâne symbolique à l'air louche et stupide
Grimace, environné d'outils et de flacons.

Sur la morte s'épand un bleu rayon lunaire
Venant d'une fenêtre invisible. Les murs
Vaguement dessinés avec leurs coins obscurs,
Recèlent, on dirait, les apprêts d'un mystère.

L'homme armé du scalpel, pour d'autres, tentera
D'arracher à la mort les secrets de la vie ;
Imitant la nature où naît et renaîtra
Un monde toujours neuf sur des forces taries.

Voilà la formule appliquée : il nous le prouve, du moins, dans ce poème que je dirai liminaire. Le poète tient sa promesse plus tard.

Imitant lui-même la nature, sa poésie ne sera pas stationnaire, et, des ruines fumantes des âges d'or, comme un encens sacré, s'avivera et renaîtra la flamme d'une nouvelle inspiration, la fleur d'une pensée pleine de noblesse. Ecoutez :

Nul acte n'est stérile, aucun geste n'est vain ;
En d'inconnus cerveaux il bout trop de levain
Que le moindre hasard délivre et précipite,
Comme aux doigts d'un enfant saute la dynamite.
Rien n'est vain : la pensée avec le mouvement
Jaillit de visions et de bruits d'un moment.
Passer sa belle robe, entr'ouvrir sa fenêtre,
C'est agir et risquer bien des choses peut-être.
Agir c'est allonger dans la brume son bras,
Heureux si l'on voit juste où la main touchera.
C'est, lorsque nous enserre une foule trop dense,
Rendre effort pour effort sans connaître d'avance
Si nous ne créerons pas le reflux principal.
C'est jouer sur un dé le bien comme le mal ;
Dans un sol inconnu semer d'étranges choses
D'où naîtront, après une ou cent métamorphoses,
Des éclairs bleus, des fleurs de sang, des sables d'or,
Du froment, des parfums, ou des germes de mort.

Voilà. Vous trouverez dans les " Forces " un louable effort à la réalisation des formules de l'Intégralisme. Sans cesse tourmenté par son rêve, l'auteur part à la découverte de nouvelles idées. Je ne saurais affirmer qu'il y réussit toujours complètement ; néanmoins, c'est dans l'Idéal et dans la suprême perfection qu'il veut se retremper.

Ce désir de conceptions originales, cette haine de l'impéritie des formules vieillies et des pensées désuètes, il les puise, sans jamais se lasser devant l'obstacle, dans cette vérité, qu'à l'époque où nous vivons, la poésie a besoin d'une vie intense, d'un sang nouveau, d'images évocatrices du présent, du présent avant tout.

Il ne tient plus — et je le répète — aux légendes cent fois remaniées et qui ont enchanté notre jeunesse. C'est du mouvement perpétuel qu'il lui faut, c'est la lutte sans merci contre les vieilles lois " à perruque " en désuétude.

Les poètes de cette école, riche en promesses, réaliseront-ils leur rêve ? Exagèrent-ils ? Ne devraient-ils pas se rendre compte qu'ils jugent le passé peut-être un peu sévèrement ? En tout cas, M. Adolphe Lacuzon lui-même, dans son manifeste sur l'Intégralisme, ne se dissimule pas le péril d'une pareille ambition.

Mais la jeunesse est ardente : il la faut louer, quoique sous réserve, elle qui veut apprendre aux aînés à dompter la vérité. L'avenir lui ap-

partient cependant: qu'elle regarde vers la lumière éternelle.

IX

Louis-Joseph Doucet.

M. Doucet m'a remué, le jour où je lus son "Vieux Pont." Il y a en effet dans ce poème des évocations ancestrales, quelque chose de lointain comme le souvenir et de tout près de nous comme l'intimité de la terre paternelle.

Il se reflète dans ce "Vieux Pont" fait de "plançons," comme des pages de l'histoire de notre pays. Il a une âme et sait parler le langage d'autrefois. Il est comme un miroir où s'illumine tout notre passé.

Ne nous fait-il pas instinctivement jeter un regard autour de nous ? Ne nous apparaît-il pas dans ce couchant rose où "l'horizon altier alligne les sapins comme une caravane ?" De son parapet, nous voyons d'abord le sentier menant au hameau, puis, le cours d'eau familier, les mousses sur le bord des ruisseaux limpides. Tout cela nous fait songer au passé déjà brumeux, à l'enfance fleurie, à la famille envolée, — car tout le monde passa sur le vieux pont, les parents, les aïeux, les morts, ceux qu'on a le plus aimés:

Serein, j'ai contemplé cette épave du temps
Qui s'acharne sur nous, avec des airs moroses ;
En moi j'ai ressenti la cruauté des ans
Qui ne respecte pas la misère des choses.

J'ai vu des moissonneurs avec leurs gerbes d'or,
Qui revenaient joyeux d'espérance secrète ..
Les aïeux sont partis, mais leurs enfants encor
Traversent le vieux pont dans leur rude charrette...

M. Doucet adore ces genres de réminiscences. D'ailleurs, il sait regarder, il sait voir. Mais comme il est toujours resté un simple de la nature, il contemple, avec des yeux tranquilles, la campagne se déroulant là-bas arrosée de torrents.

Ici, les métairies, les guérets, les granges, les troupeaux défilant sur le flanc d'une colline ; là-bas, la charrette du paysan menant ses produits à la ville; ou, traçant le sillon, la charrue symbolique, majestueuse et forte, comme ceinte d'une auréole.

Enfin, ce sont les vergers aux fruits mûrs, les grands pins de chez nous, le clocher légendaire, la libellule bleue "au fil d'or de la vierge" se balançant ainsi qu'un brin de ciel tombé."

M. Doucet est un paysagiste n'en doutons pas, mais un paysagiste bien de chez nous.

Son amour du sol natal déborde dans ses livres. Car il en a écrit plusieurs, ce qu'on pourrait un peu lui reprocher, puisque deux d'entre eux méritent véritablement d'avoir été conçus malgré leurs inégalités de style et de forme : "La Chanson du Passant" et "La Jonchée nouvelle," deux beaux titres qui font honneur à leur auteur.

"La Chanson du Passant" fait rêver à quelque chose d'indéfinissable, enveloppée comme du mystère de la vie. Elle fait penser, cette chanson, au fleuve tourmenté qui, vagabond, coule librement à travers les plaines infinies, sans savoir où il s'arrêtera, sans que nul ne l'entrave dans sa course ininterrompue.

Et lui, le passant qui passe, il est comme ce fleuve, mais il est aussi fier, quoique plus humble :

Qu'importe que l'on soit dans l'ombre et la poussière,
Que nous vivions de fièvre et maigres loqueteux ?
Mes loques sont à moi comme aux grands la lumière,
Je vais sous ma guenille et n'en suis pas honteux.

Et le pauvre vagabond part allègrement à travers les sentiers du hasard. Comme tout esprit libre et avide de respirer les grands bois, c'est vers l'espace qu'il tourne ses yeux éblouis. Il contemple à la manière d'un aveugle de naissance à qui, un jour, on aurait rendu la lumière. Et lorsqu'il l'aperçoit, dans tout ce qu'elle a de majestueuse profusion, il ne peut s'empêcher de pousser un cri d'admiration, celui du vrai poète dont l'enthousiasme est un chant divin :

Solitaire songeur des choses infinies,
Enthousiaste amant de vos solennités,
Je contemple, éperdu, vos vastes harmonies
S'élevant vers le jour sur les immensités.

Puis, devant le spectacle éblouissant de la nature qui s'épanouit en gerbes d'or, il retrouve le

passé qu'il évoque. Il se rappelle les jours ensoleillés de jadis. Il revoit ces paysages de rêve demeurés comme des symboles "au clair des lunes claires." Alors, avec grâce, il retrouve sa muse bocagère et sylvestre, à l'approche des étés prochains :

Le grand jour luit, scintille et monte :
Très rouge, voici le soleil
Sortant du rêve avec sa prompte
Et vaste gloire du réveil

Ce vagabond est avide d'immensité :

Horizons de nos nuits profondes,
Grand horizon des jours sereins,
Beaux horizons de tous les mondes,
Vous êtes de mystères empreints.

Et c'est pourquoi je vous contemple
Avec respect, avec amour :
Vous êtes les portes du temple
Du paisible empyré séjour.

Il marche encore et toujours à travers l'inconnu, sans se lasser, car je vous l'ai montré libre, amoureux d'infini et de liberté. Ce chemineau ne mendie pas aux portes le morceau de pain, c'est à la nature qu'il demande sa nourriture intellectuelle, c'est aux pieds de la Muse des soirs parsemés d'étoiles qu'il va déposer la fleur de l'extase, c'est dans l'art divin qu'il se retrempe et qu'il retrouve la force de poursuivre son long et interminable voyage.

Passant de la vie, il l'aura étudiée dans les fleurs, dans les blés, dans les forêts, dans toute la flore de la création. Poète dédaigneux des villes et de leurs bruits, il ne se complaira qu'au milieu des silences pensifs, des silences penchés sur le bleu clair des ruisseaux. "La Chanson du Passant" est l'hymne d'un cœur que le pessimisme n'a pas atteint; elle est empreinte d'une douce mélancolie, celle que l'on éprouve en cueillant des marguerites.

M. Doucet, ai-je dit, a chanté le sol natal. Vous le constaterez encore dans son livre "La Jonchée nouvelle :"

Toujours, du fond du cœur où germa l'espérance,
J'ai béni tendrement le sol qui m'a nourri ;
Je n'oublierai jamais le toit de mon enfance
Ni le langage doux que ma mère m'apprit.

Nous ne saurions trop le répéter: la présente génération s'est malheureusement détachée du sol natal.

Cela est dû, il ne faut pas en douter, aux influences étrangères, aux influences françaises, du moins. Ce n'est pas que les matériaux manquent à la jeunesse contemporaine. Elle a autour d'elle toutes les splendeurs d'une nature vierge dont elle pourrait rendre toutes les voix, toutes les expressions; et même subissant des influences françaises, — car il est convenu qu'elle en subit, et qu'elle en subira toujours, — elle

pourrait se créer une personnalité à part, ou du moins, aspirer à devenir indépendante. Mais elle se fie un peu trop à ses dons d'assimilation. Elle aime trop ses maîtres : elle les sert jusqu'à l'esclavage. Or, l'esclave n'est pas le maître de ses mouvements, pas plus qu'il ne dirige ses actes, et il arrive que la jeunesse de l'heure présente se fond, qu'elle s'amalgame, si l'on peut dire, avec l'âme du modèle qu'elle égale rarement et qu'elle ne surpasse jamais.

M. Doucet, dans toutes ses productions, même les plus hâtives, a voulu réagir contre ce philoxéra de la littérature qu'on appelle la plate imitation. Il eut pourtant des maîtres. Ne se réclame-t-il pas, en effet, de Ronsard, du grand Ronsard, dont nous devons reconnaître, dans toute l'œuvre du poète de " La Chanson du Passant," les salutaires influences, et bien françaises, celles-là ?

Il veut, néanmoins, une poésie autochtone. Or, il faut, pour réaliser ce projet, une disposition d'esprit et une formation toute particulière ; et, certes, ce n'est pas l'ambition du poète d'y arriver par ses seules forces. Mais le modeste auteur de la " Jonchée nouvelle " a voulu donner à son œuvre une indépendance d'allure et de forme digne d'éloge et c'est déjà d'un grand exemple que de travailler à atteindre un pareil but.

Quoi qu'il en soit, M. Doucet est un poète de la plaine et de la colline. Il a un peu conservé l'esprit d'indépendance qu'affichaient certains poètes du XVIe siècle, comme Villon, par exemple, dont ils ne dédaignent pas la sereine philosophie. C'est un enfant gâté, amant de la solitude des grandes routes. Il s'est, dès son enfance, livré à ce jeu quelquefois dangereux et facteur de tant de désastres, qui consiste à interroger le silence des plaines et des bois. Mais il les interroge, avec sérénité, sans heurts, sans détour, avec des yeux grands ouverts, avides de vérité et non de mystère :

Le soir et le silence environnent mon âme.
Le repos me soutient et pourtant je suis las :
Je suis las de souffrir d'un rêve plein de flamme ;
Je suis las d'espérer ce qui n'arrive pas.

Ce qui n'arrive pas, c'est la réalisation de ce rêve dont il ne peut lui-même définir le sens. Car il est le vagabond qui passe, ne l'oubliez pas. Il ne s'attache pas trop longtemps aux choses qu'il voit. Il est libre, je le répète. Donnez-lui l'horizon, de l'espace, il sera content. Et avec cette douce mélancolie dont son œuvre est empreinte, il dira sa tristesse, la tristesse non des déshérités, mais de ceux que la souffrance élève et ennoblit :

Et j'ai dit ma tristesse au fleuve solitaire
Qui porte à l'océan des sanglots infinis.
De la saison qui meurt j'ai pleuré le mystère ;
J'ai, dans la paix des soirs, fixé les cieux bénis.

J'ai cherché dans mon rêve un espoir qui console,
J'ai voulu dans ma vie un peu de vérité ;
J'ai soumis ma pauvre âme à son dernier symbole,
J'ai réprimé mon cœur trop longtemps agité.

J'ai porté dans ce cœur le deuil des solitudes,
Car parmi les humains je fus un exilé.
En moi j'ai ressenti quelques sombres préludes
Pareil au triste écho d'un monde désolé...

J'ai dit. Passez rieurs des vaines mascarades,
Diogène eut raison de prêcher le dégoût,
L'amour de ce bas monde est chose qui dégrade,
Je vais être orgueilleux et je mourrai debout.

Et pourtant on se doit de garder le silence
Sur la triste langueur de nos plus mornes soirs :
Si notre vie est brève elle doit être immense
Par ses fervents efforts et ses profonds espoirs...

Je ne sourirai plus devant l'homme sincère,
Je veux plutôt l'aider à calmer ses tourments.
Car la vie est plus belle avec plus de misère,
La misère a ses droits jusques aux firmaments.

Et je ferai des vers tout remplis de mon âme
Que tourmente la foi d'un univers meilleur ;
Tous simples et discrets, ils contiendront ma flamme
Que les muses verront du haut de leur splendeur.

CHAPITRE VIII

Réflexions.

D'autres jeunes poètes sont venus dont il est assez difficile de démêler les traits communs. Leurs œuvres, produites au hasard, sont insuffisantes pour leur déterminer une place. Tous ces auteurs ont semblé prendre une direction particulière, tous ont subi des influences françaises, à quelques-uns, elles ont été funestes.

Les nécessités matérielles de la vie ne leur a pas permis de donner une juste mesure de leur talent. Les uns ont écrit quelques pages perdues dans les colonnes encombrées de nos journaux ; les autres, égarés dans la foule qui lutte pour le pain quotidien, ont enfermé dans des cartons oubliés les rêves de jeunesse qu'ils n'avaient pu livrer au grand jour de la publicité.

Certains d'entre eux, les plus faibles, désillusionnés, écœurés devant l'indifférence coupable de leurs contemporains, ont laissé leur raison au bord de la route. Devant l'impuissance à atteindre son idéal, devant l'isolement, la volonté s'épuise, l'intelligence sombre : une douce folie donne souvent la joie de vivre, laissant quelquefois au pauvre malade ses illusions. C'est une triste consolation.

Parmi les plus jeunes contemporains, nous en savons qui donnèrent les plus belles espérances. Il faut nommer ici Lucien Régnier, — l'abbé J. Melançon, — dont la puissante originalité et la maîtrise sont incontestablement supérieures, mais qui, malheureusement, pour notre littérature, n'a produit, au hasard du chemin, que des poèmes épars, perdus, remarqués que par les intelligences d'élite.

D'autres encore, tel Albert Dreux qui écrivit " les Soirs," une suite de petits poèmes, de belle facture, où le poète se révèle, cependant qu'un peu désabusé, plein de riches promesses pour l'avenir :

La grève avec lenteur, chante une mélodie
Qui s'élève, plaintive, en le calme du soir ;
Et j'écoute, songeur, plein de mélancolie.

L'heure est belle et je suis ivre de nonchaloir ;
L'âme des choses monte au rythme de l'andante
Où clame, par moment, l'essaim des spectres noirs.

Je sens planer en moi la chanson délirante
Des rêves qui s'en vont, dépouillés sans espoir...
Mon cœur est une grève où la tristesse chante.

Puis, dans un autre ordre d'idée, certains poètes ont étudié les diverses nuances de l'âme canadienne qu'ils veulent rajeunie, triomphante pour les générations futures, et dont ils sentent la vierge beauté, dont ils souhaitent rester les peintres passionnés. Ainsi, Englebert Gallèze, dans le " Chemin de l'Ame : "

Si tu nous a ravis par ton ciel enchanté ;
Si nous avons compris tes lacs aux vastes grèves,
Tes monts, au loin, vêtus de calme majesté,

Comme l'érable fort abreuvé de tes sèves,
Ou le grain de maïs à tes flancs enfantés,
O terre canadienne, en ses tendresses brèves,
L'âme que nous avons nous vient de ta beauté.

D'autres, nous avaient fait espérer des œuvres mûries, mais n'ont pas tenu leur promesse, l'existence leur ayant été ingrate. Ils n'ont pu, faute de volonté, en supporter toutes les embûches et les misères. Hector Demers est de ceux-là. On l'a méconnu. Il avait une âme délicate et fragile. Son extrême sensibilité fut pour lui une mauvaise conseillère.

Respectons les absents, pleurons les morts, pleurons surtout ceux de qui, selon l'expression du pauvre Nelligan, on doit dire :

Hélas ! il a sombré dans l'abîme du Rêve !

Regrettons-le, en effet, celui qui s'écriait un jour :

O nature éternelle, ô nature bénie,
O jeunesse toujours de nouveau rayonnant,
Je viens la demander à ta sève infinie,
La jeunesse du cœur qui me fuit maintenant.

Oui, je viens la puiser au bord des sources claires,
Je viens la respirer au sein de ton air pur,
La chercher dans la paix des forêts séculaires,
Et la boire à pleins yeux en buvant ton azur.

. . . . . .

Nos seules rides sont celles de nos souffrances,
Et c'est par le malheur que l'on est vraiment vieux ;
Nous voyons les motifs de nos désespérances,
Toi, nul regard vivant n'habite dans tes yeux.

Voyageur prosterné, dès lors, je me relève !
Je reprends mon bâton, je reprends ma fierté,
Et je pars, aimant mieux, sous le bandeau du rêve,
L'orgueil de ma douleur que toute ta gaieté !

Telle est cette génération que des influences françaises tireront de l'oubli où l'apathie veut la plonger. Les survivants, je veux dire ceux que la lutte n'a pas complètement désespérés, résisteront-ils au flot envahisseur de l'indifférence et du dédain ? Espérons-le.

L'histoire des épris du Beau et des religions nous montre une longue lignée de martyrs : les sacrifiés de la Pensée et du Rêve, demeurés comme la plus pure expression de toute civilisation humaine. L'Art et la Religion eurent et auront leurs adeptes, ceux-là dont le sacerdoce consiste au sacrifice, au renoncement de soi-même pour le triomphe de la Beauté et de la Vérité.

Il y a dans les pages de l'histoire universelle de nobles faits dont on aime se rappeler les péripéties. Notre histoire, à nous, est simple, mais elle est lumineuse comme un astre. Elle est remplie de profonds exemples, de même que notre pays est une source d'intarissables richesses.

M. Charles Morice disait un jour en parlant de la " littérature de tout à l'heure : "

" Le retour à la simplicité, c'est tout l'Art. Le Génie consiste — comme l'Amour et comme la Mort — à dégager des accidents, des habitudes, des préjugés, des conventions et de toutes les contingences l'élément d'éternité et d'unité qui luit, au delà des apparences, au fond de toute essence humaine." Il exprimait par ces paroles " le désir très humain d'une réunion de toutes les puissances par un retour à l'originelle simplicité."

Eh bien, je voudrais qu'on appliquât cette pensée à notre pays.

Pour nous, notre vitalité et notre durée se résument aux efforts incessants de toutes les intelligences dans l'approfondissement des beautés simples, mais grandioses de notre nature canadienne dont toutes les manifestations se parent de grâce en même temps que d'unité. C'est à nous de méditer longuement ces vérités et de les comprendre.

Tous les grands esprits, à quelques exceptions près, étaient simples autant dans leur vie que dans leurs œuvres.

Ils savaient et voulaient s'imprégner avant tout du milieu où ils vivaient et ils en tiraient des effets merveilleux.

La simplicité ne consiste pas à vouloir remuer l'univers. Un coin de terre suffit à l'effusion de l'âme.

Subissons des influences françaises, mais soyons de notre milieu. Restons des parcelles d'humanité, mais soyons nous-mêmes. Il n'est pas besoin d'aller à la conquête du monde pour apprendre que nous sommes désignés à conserver la tradition française en Amérique. Si nous comprenons notre rôle, nous en serons bien récompensés, fiers que nous sommes de la noblesse et de la grandeur de nos destinées.

DEUXIEME PARTIE

CHAPITRE IX

Le Rêve et l'Action en Amérique.

Influence des doctrines de Emile Boutroux et de Henri Bergson sur la Jeunesse française à la Fin du XIXe siècle.

En me demandant quel sera l'avenir de la race franco-canadienne en Amérique, je me suis rappelé cette pensée d'Emerson, à savoir, que "la vie n'est pas une dialectique, qu'elle n'est ni intellectuelle, ni critique, mais qu'elle doit être vigoureuse avant tout."

Et je fus porté naturellement à relire William James qui, dans sa théorie du pragmatisme, prêche l'indépendance de tout individu, je veux dire, l'action pure, antérieure à l'intelligence et indépendante d'elle.

En résumé, cela veut dire qu'il faut, dans les actes de la vie, exalter le personnalisme humain et rapporter tout à sa personne, ce qui est un

des défauts, sans doute, du siècle où nous vivons. Il y a évidemment dans cette philosophie la preuve d'un orgueil démesuré, exhortant l'homme à douter de la puissance d'autrui pour mettre sa confiance plutôt en ses propres moyens, ce qui le porte infailliblement à une sorte d'égoïsme assez dangereux, à l'indépendance absolue que nous regarderons alors comme la condition de la force individuelle. Voilà une théorie en honneur chez les Américains, théorie imbue de positivisme et née de cette philosophie même dont nous verrons un peu plus loin l'application aux actes vigoureux de l'existence humaine.

Mais, en même temps, j'avais devant les yeux un livre de M. André Siegfried sur le Canada, intitulé "Les deux Races," où l'auteur se posait ce problème sur l'avenir de notre pays dans l'Amérique du Nord : " ou le Canada demeurera colonie de l'Angleterre, ou il deviendra indépendant, ou il sera annexé par les Etats-Unis."

Et je me demandais ce que, premièrement, les formules d'Emerson et de James, et deuxièmement, ce que le problème d'André Siegfried, d'une si haute valeur morale pour nous, pouvaient apporter comme solutions et quelles applications ils pouvaient avoir dans le domaine des influences littéraires françaises sur la mentalité canadienne.

D'abord, il m'est venu à l'idée d'entreprendre pour le Canada français l'investigation faite en

France dernièrement par de jeunes philosophes avisés sur la jeunesse française contemporaine. Et pour mieux me convaincre, j'ai recherché si, au début de ce XXe siècle, l'Action devait l'emporter sur le Rêve, quand on sait que, la génération présente, celle de chez nous, comme celle de France, est de formation plutôt pratique et utilitaire.

Evidemment, si nous remontons vers le passé, nous voyons l'humanité divisée de tout temps en deux catégories: les hommes d'action et les contemplateurs. Ceux-ci, ce sont les fakirs dont les yeux tournés vers l'infini, se complaisent dans un rêve sans fin. Ils sont les ouvriers de la pensée, la force centrifuge des idées nouvelles, créant les philosophies, échafaudant les systèmes. Architectes incomparables de la nature, ils fouillent l'inconnu et recherchent le sens de l'Idéal. Ils ne bâtissent pas de leurs mains des temples aux dieux, ni des villes où grouillent les foules, n'élèvent pas d'empires, ne vont pas à la découverte de mondes nouveaux, quoiqu'ils en indiquent l'existence et la situation géographique. Mais ils savent démontrer les raisons de la puissance humaine comme Archimède, par exemple, les effets et les causes comme Newton, les destinées changeantes, les lois de la sagesse tout comme Platon. Ils savent enfin répandre chez les hommes le souffle impérissable de l'amour, inspirateur de l'humanité toute entière.

L'homme d'action, lui, est l'exécuteur de ces grandes conceptions. Il n'a pas toujours le génie inventif, le don de création, mais par son intelligence, il saisit le côté pratique d'une invention.

Le poète est un discoureur, le contemplateur un utopiste qui ne saurait mettre leurs projets sur pieds; l'homme d'action sait leur faire prendre corps, il sait les plier selon les circonstances et les forces à devenir un des mobiles de la civilisation, s'il ne les utilise pas à d'autres fins.

L'histoire de l'humanité est renfermée, n'en doutons pas, dans ces vérités.

Quoi que nous fassions, quoi que nous voulions, nous sommes et nous resterons le résultat de ces deux activités qui se complètent: l'homme d'action et le contemplateur: c'est la lutte constante du Rêve et de l'Action.

Ceci compris pour tous les peuples de la terre, nous disons que la jeune Amérique, plus sans doute qu'en France, sacrifie le Rêve à l'Action.

L'Art, sous toutes ses formes, — et nous le savons par expérience, — n'y a pas conquis la place qu'il occupe en Europe depuis tant de siècles.

Il est un fait incontestable: les Américains, comme nous d'ailleurs, et comme tous les peuples en formation, ont passé par une période difficile de colonisation, dans un pays où ils durent lutter contre la nature, autant qu'empêchés par les obstacles sans nombre qu'ils rencontrèrent sur le

chemin du succès. Au début, en outre, leur puritanisme les éloignait des Arts. Ils savaient se passer de ce qu'ils appelaient le superflu de la vie. Cependant, comme ils étaient des hommes d'action dans toute l'acception du mot, des esprits positifs et résolus, leurs territoires prirent en peu de temps une extension gigantesque, foudroyante. Des villes géantes couvrirent le sol et dans l'espace de deux siècles à peine, ils démontraient au monde ébloui autant qu'étonné que, selon leurs opinions et leurs actes, l'Action doit l'emporter sur le Rêve.

Plus tard, certes, allant vite en besogne, ils auront bien leur littérature et leurs poètes, et ils peuvent peut-être se dire aujourd'hui qu'ils ont assez de titres littéraires pour s'attribuer une littérature; mais il est un fait reconnu et qu'il faut bien apercevoir à travers le mouvement et le progrès rapide des Etats-Unis, c'est que, selon l'expression d'un des leurs, "l'Amérique reste toujours le pays des machines et de l'action hâtive. Tout est plus brutal sur le continent qu'en France: de même que les écarts de température sont brusques et amples, de même les oppositions sont imprévues et violentes dans la vie; les ombres et la lumière se heurtent." C'est bien cela.

Nous assistons à cette lutte formidable, entre l'idéalisme et le matérialisme, entre l'imagination et la volonté; nous voyons évoluer l'activité,

la précision dans les actes journaliers, le caractère pratique des Américains. Je ne sais si le matérialisme ne sortira pas vainqueur dans ce conflit.

Nous répondons ici facilement qu'en raison du besoin de dominer vite et de se mettre au diapason des vieilles puissances intellectuelles, la génération nouvelle, positive avant tout, porte toute son activité cérébrale et fait tendre toutes ses forces physiques à la science de l'action.

Une vieille Américaine, disait un jour, en parlant de son mari: "Je n'ai jamais été jalouse dans ma vie... que des affaires." Cette boutade racontée par M. James Hyde, dans une conférence qu'il fit à Paris en 1914, nous peint bien la mentalité américaine, luttant sans cesse pour la conquête du monde physique.

Aujourd'hui, en Amérique, dit M. Hyde, les affaires ont remplacé la guerre; les hommes n'endossent plus l'armure, mais s'assoient derrière leurs bureaux; les conseils d'administration ont remplacé les tournois; mais il n'est pas plus question de choses intellectuelles dans une assemblée d'actionnaires que sur un champ de bataille. Seules, les femmes, comme en France au XIIIe et XVIIe siècle, auront assez de temps pour se permettre d'en perdre à parler de littérature."

Et c'est un intellectuel américain qui parle.

En rappelant la pénurie de la littérature amé-

ricaine, M. Hyde est bien de cette opinion que j'exprimais plus haut, à savoir que le rêve fut et sera toujours à l'origine des civilisations. Mais, selon le conférencier, et c'est de l'histoire, l'Amérique a débuté par l'action.

L'action, disons-le, est la poésie des Américains. Ils laissent le rêve aux femmes qui ont du temps à perdre. Et M. Hyde ajoute:

"Il y a un vide, "un manque" dans la civilisation américaine. Elle est entraînée par la lutte brutale pour la vie. Elle goûte peu le charme du rêve, du farniente, de la tristesse ou du silence; elle a par dessus tout le goût de ce qui vit."

Sa plus grande poésie à cette Amérique, à cette jeunesse contemporaine est donc, avant tout, la joie de vivre pour l'effort physique et pour les mouvements brusques, mais réfléchis, qui satisfont plus vite l'ambition d'arriver.

Selon l'expression de M. Gaston Rageot, cette jeunesse américaine n'est "ni romantique, ni lyrique, ni même soucieuse de littérature. Elle est positive, pas comme les anciens positivistes, mais comme les personnes d'âge. Elle est pressée de vivre. Elle a hâte d'entrer dans une carrière, de faire figure et fortune dans le monde. C'est une génération qui se présente en redingote ou, tout au moins en jaquette."

Remarquons que ces pensées étaient écrites à

l'intention de la jeunesse française de l'heure présente.

Voilà bien ici le cas et vous voyez le danger qu'il présente dans le domaine de l'art, car il est convenu que la jeune Amérique exclut le rêve de la vie.

Mais jetons un coup d'œil un peu plus loin, par delà les océans.

A l'heure où le spiritualisme en France semblait s'effacer devant le positivisme des Comte, des Taine et des Spencer, — et cela se passait de 1850 à 1880, — à l'heure où, dans une langue merveilleuse, Renan se concentrait dans ses dissertations exégétiques, la jeunesse française, disons-le, positive et aussi de formation scientifique, avait voulu, et précisément pour cette raison, faire tout découler de la science.

Puis, les sciences envahissant peu à peu les arts, la morale et la politique, cette jeunesse s'inclinait à un pessimisme profond appliqué à décrire l'univers comme le plus mauvais de tous les mondes connus, cette jeunesse, dis-je, avait abandonné presque tout idéal. Elle montra son indifférence devant l'enthousiasme et le désintéressement, elle vécut d'une souffrance née de ses incertitudes, de son incrédulité et de ses désillusions.

Vous voyez d'ici le danger d'une telle situation psychologique.

La France venait de subir des désastres qui paraissaient à quelques-uns, aux découragés du moment, comme irréparables. Là était le danger. Et surtout à un moment où le dégoût de vivre se trahissait sur tous les fronts, où la jeunesse, vieillie avant l'âge, désespérait de l'avenir.

Rien n'était alors épargné, ni la morale, ni la politique, ni l'art même. Le désenchantement des cœurs était issu de ce scepticisme qui, faisant montre de doctrines perverses, avait profondément atteint les idées ébranlées. Mais vous savez qu'il en est des révolutions des pensées comme des cataclysmes qui changent la face des politiques.

Il vint cependant un homme, à cette époque de crise psychologique intense, un homme convaincu, possédant à un degré supérieur la science profonde des êtres et des choses, capable d'attaquer le mal de front et de l'abattre. Je veux parler ici d'un grand, d'un très grand philosophe : M. Emile Boutroux.

Ce savant déclara hautement, et à l'étonnement de toute une génération, qu'il fallait, en spiritualisme, sauver la croyance au libre arbitre, la croyance en la liberté humaine, si vous aimez mieux.

La croyance humaine nous est affirmée par la conscience, par le témoignage même, mais elle est combattue par l'idée, par la croyance, par le dogme de la nécessité, de l'inflexibilité des

lois de la nature. De là naît un livre magistral, "Les Contingences des Lois de la Nature," où l'auteur affirme un spiritualisme nouveau qui reconquiert une universelle autorité, d'où un sang vermeil devra jaillir et circuler dans les artères de la jeunesse contemporaine.

Ce sera admirable.

Devant le cataclysme menaçant, M. Boutroux avait compris qu'il fallait enrayer le mal dans ses racines et remettre les choses à point.

Il avait vu la science envahir un domaine sacré qu'elle n'avait pas le droit de violer: il fallait l'en déloger et lui imposer l'obligation de rentrer de nouveau dans son rôle et de n'en plus sortir.

Puis, on s'était jusqu'alors mépris sur la portée véritable des lois naturelles: l'harmonie et la beauté devaient reparaître avec éclat dans l'univers à qui on avait fait jouer un rôle passif, sans vie et sans attrait.

Il fallait ranimer l'insensibilité, la foi dans le présent comme l'espoir en l'avenir. Le cœur de la France allait battre de nouveau dans les jeunes poitrines la liberté allait reprendre sa place; et, le mal vaincu, l'enthousiasme délirant, sans lequel rien ne saurait vibrer, allait renaître avec toute l'ardeur des anciens jours.

Si nous voulons savoir comment la désespérance envahit la jeunesse de 1850 à 1880, regardons quelle prépondérance la science eut alors sur les esprits.

Tout d'abord, la jeunesse fut éblouie devant les théories du Scientisme.

Et qu'était le Scientisme ? Il consistait à retrancher les intelligences dans une sorte de déterminisme, c'est-à-dire, qu'il démontrait que tout phénomène est déterminé, " qu'il a des conditions suffisantes et nécessaires, et qu'il apparaîtra quand ces conditions apparaîtront, qu'il disparaîtra quand elles disparaîtront."

Cette théorie captiva miraculeusement.

Tous les écrivains voulurent transporter ce principe pompeux du Scientisme dans leurs spéculations psychologiques, cherchant ainsi à en faire découler, pour les servir, des lois infaillibles. La critique, l'histoire, l'art, la poésie, le roman, la comédie, tout convergeait vers le Scientisme, vers le Déterminisme.

Toute la littérature de cette époque fut entraînée, avec Taine et Renan, dans le domaine de la critique d'art et de l'exégèse; avec Dumas fils, les Goncourt et Flaubert dans le roman et le théâtre; avec Baudelaire, Leconte de Lisle, Sully-Prudhomme et d'autres dans la poésie. Toute une génération se pliait aux lois les plus scrupuleuses de l'observation, du fait, des documents psychologiques et physiologiques, ce qui la conduisit à une sorte de pessimisme inquiétant et décevant.

La jeunesse qui avait peut-être mal compris

ou, du moins, insuffisamment l'intention de ces divers esprits, se disait:

"Si le monde psychologique participe à l'universelle déterminisme que les sciences positives démèlent dans la nature, si les phénomènes d'intelligence, de sensibilité, de volonté ne sont qu'une résultante conditionnée par des groupes de phénomènes antérieurs et ceux-ci par d'autres, indéfiniment, où trouver place pour une personnalité, par suite pour une liberté, par suite pour une responsabilité ? Comment différencier les actes, puisque chacun est également fatal, étant également déterminé ? L'univers moral, dans une pareille condition, peut-il être autre chose qu'un épiphénomène, une illusion surajoutée au jeu de l'immense mécanisme cosmique ?"

A ce moment propice, M. Emile Boutroux allait refuter ce problème par une thèse qui fit époque sur "Les Contingences des Lois de la Nature." En outre de ce que j'ai dit plus haut, il fallait chercher à concilier les données de la science avec celles du Scientisme. C'est dans la refutation de ce dernier qu'il parut réussir à préparer cette conciliation.

Le Scientisme prétend que l'univers s'explique par lui-même; qu'il y a "entre les phénomènes dont cet univers est le total une continuité ininterrompue." Tous les faits s'enchaînent. Par exemple, l'hypothèse par laquelle le monde bio-

logique explique le monde psychologique et moral, reposerait uniquement sur l'observation du Réel et cette même hypothèse doit être conforme au Réel.

Mais ce n'était pas là l'opinion de M. Boutroux. A ce principe de continuité, il oppose celui de discontinuité. C'est par l'analyse et l'observation qu'il arrive au résultat cherché en établissant des ordres particuliers, irréductibles les uns aux autres dans les faits chimico-physiques, biologiques ou psychologiques.

Il n'y a pas qu'une science, il y a les sciences, ayant leur méthode et leur objet particulier.

"Les Contingences des Lois de la Nature," c'est cette indépendance que ces lois ont les unes par rapport aux autres. Le philosophe avait trouvé la solution. En parlant du général Langlois, lors de la réception de M. Emile Boutroux à l'Académie française, M. Paul Bourget lui disait: "Comme le général Langlois, vous avez donné l'exemple. Quelque éloignés qu'aient pu être vos chemins, ils convergent vers le même but. Vous aviez le même mot d'ordre parce que vous vouliez tous deux la guérison de la France blessée et que votre doctrine à tous les deux, sur deux terrains différents, se résume dans un même appel à la valeur humaine."

M. Emile Boutroux avait, en effet, donné le mot d'ordre. Une génération, dépouillée de cer-

taines formules, ou, du moins, des formules du Scientisme, allait reprendre les traditions du passé.

C'est ainsi que s'opéra le réveil de la France par l'exemple de ces grands travailleurs de l'humanité, dont le cœur s'était ému devant le désastre de la pensée contemporaine et qui dépensèrent sans compter leur vie à la réalisation d'un grand projet: sauver de la banqueroute totale une génération prédestinée, ébranler dans ses fibres le scepticisme rongeur et destructeur, saper la désillusion, tuer le découragement et poser sur les fronts moroses les blanches fleurs de l'espérance, mettre dans les âmes maladives la foi dans l'avenir.

Nous verrons plus tard comment s'introduisit, sans qu'on ne voulut le combattre, une espèce de Scientisme en Amérique, une sorte de Déterminisme sous une autre forme, habillé d'autres formules et qui donna d'autres résultats. Mais je poursuis. M. Boutroux n'avait pas fini de répandre sa parole à travers la France, je devrais dire à travers l'Europe, qu'apparût M. Henri Bergson.

Ce philosophe démontrait à ses élèves la perfidie et le sens souvent emphatique des mots. Il se méfiait de la logique telle que comprise. Il fallait, d'après lui, approfondir l'être avant les choses, cependant que la vie compliquée et chan-

geante échappe au savant et que, pour la comprendre, il faut l'étudier en la vivant; "car toute vérité n'est qu'intuition du réel."

Devant l'exactitude mathématique de ces formules, une grande partie de la jeune génération ne voulut plus s'intéresser qu'à la conscience humaine, et s'appliquer à concevoir la nature à notre propre image. Elle devint bergsonnienne, s'expliquant ainsi :

Plus de mots inutiles, de raisonnements pompeux, de théories obscures, mais de l'expérience, des faits, ceux de l'âme surtout. Il faut vivre d'une vie intense plutôt que de penser, manifester sa volonté et son énergie plutôt que les prétentieuses élucubrations de l'intelligence, faire des affaires plutôt que des livres, avoir moins des idées que des principes, de la force, de l'énergie, la foi dans l'action, enfin.

Il faudra que l'art et la littérature présentent quelque chose de pratique, car l'improvisation, la chimère et l'incompris n'ont pas d'empire sur elle. Cette génération posera des lois aux choses du cœur; — pardon, mesdames, — elle ira jusqu'à se faire une méthode rigoureuse dans la pratique de sa religion.

Ce sera là le positivisme tel que compris par presque toute la jeune génération.

Mais ne l'oublions pas, néanmoins : la doctrine bergsonnienne proclame hautement que l'intelligence ne peut suffire à tout. Il faut de l'ins-

tinct, de l'intuition, quelque chose se rapprochant de l'animal plutôt que du savant, ou encore, de l'artiste plutôt que du logicien. Et ce n'est pas là une contradiction, veuillez le croire.

Puis, l'auteur de "l'Evolution créatrice" ne veut voir que la conscience concevant la nature à notre image personnelle. "M. Bergson, dit M. Henry Rougon, estime très peu l'intelligence; il en restreint l'usage à la fabrication de l'outillage et ne l'admire que chez les mathématiciens, les physiciens, les ingénieurs." L'intelligence, écrit M. Bergson, n'est point la faculté de la vérité, ni de l'art, ni de la philosophie." "Une belle doctrine, — c'est encore M. Rougon qui parle, — un beau poème doivent se faire comme l'oiseau fait son nid."

M. Bergson est un séducteur. C'est un dilettante de la parole, c'est un artiste, un philosophe poète. C'est à son style que la jeunesse s'est laissée prendre, c'est à son charme et à sa persuasion que la vieillesse s'est arrêtée; car il a le don de l'éloquence, comme il a l'intuition des images rares, des figures choisies et précises : c'est un écrivain de race, c'est un orateur né.

C'est aussi pourquoi une grande partie de la jeunesse se proclamant réaliste, est, en même temps, bergsonnienne, lorsqu'elle n'est pas avec M. Boutroux.

Jadis, quand le positivisme de Taine et des autres triomphait, on avait, avec la science,

" conçu la connaissance de l'homme à l'image de la nature physique; ce fut un excès, source de bien des maux. Aujourd'hui, nous ne voyons que la conscience, — c'est un excès, mais peut-être plus humain et réconfortant."

A l'époque où MM. Bergson et Boutroux préparaient leur thèse, M. Jules Lechatelier qui, malheureusement ne livra presque rien à la grande publicité, était reconnu comme l'âme anonyme de la philosophie française. On avait raison. Mais quand il disparut, MM. Bergson et Boutroux lui succédèrent et furent à leur tour l'âme révélée de la philosophie, ayant exercé une influence indiscutable sur le quart du dernier siècle, comme sur le commencement du XXe, en France.

Donc, la jeunesse française de l'heure présente est en partie positiviste. Reconquise et déterminée, elle a voulu, avec M. Boutroux, retrouver l'énergie du passé et rentrer dans la lutte par l'Action; avec M. Bergson, reconquérir la force, la volonté dans l'action aussi. Elle voudra encore se concentrer en elle-même, c'est-à-dire, qu'elle n'admettra que l'expérience, qu'elle s'intéressera aux faits, ceux de son âme.

A sa philosophie, elle a, comme ses maîtres, voulu apporter " de la précision et de l'incompris, l'amour des problèmes scientifiques, le mouvement et l'enthousiasme dans les actes de

la vie journalière, le mystère aussi, l'instinct, la sympathie, source d'art et de vérité."

La jeunesse est, pour un grand nombre, positiviste.

Mais elle le fut aussi et est restée positive pour des raisons que j'appellerai des raisons de circonstances.

La guerre de 1870 avait façonné une génération désillusionnée, angoissée et malade. La patrie déchirée, humiliée, avait laissé à tous les survivants d'après l'année terrible, des cœurs meurtris; aux grands blessés, une âme subissant par atavisme la cruelle amertume des découragés de la vie: de là aussi leur pessimisme. L'éternel "à quoi bon" leur vient sans cesse aux lèvres. Ils voient l'horizon rempli d'ombre le chemin de l'avenir couvert de ronces. Ils se sentent pris d'inertie, de torpeur, méprisant d'accepter un rôle qu'ils devinent ingrat et inutile.

Mais, tout à coup, et sous l'influence de ces maîtres de la pensée moderne, ils évoquent l'histoire du passé. Assez de chagrins, assez d'humiliation. La revanche sonne le retour à la volonté au courage et à l'espoir. Les formules de M. Boutroux seront mises en pratique. Tout renaîtra à la vie. On verra la beauté un instant voilée se ranimer et se revêtir de charmes nouveaux, on donnera des lois nouvelles à l'harmonie; on rêvera de liberté. Puis, M. Bergson

viendra qui, prêchant la force dans l'action, insufflera dans les âmes des paroles de patriotisme. Quarante ans de souffrance, c'est bien assez, lorsque coule dans les veines le sang de la Gaule antique.

Des romanciers comme M. Maurice Barrès peindront dans des pages vigoureuses la petite patrie, l'âme régionaliste, faisant comprendre que le patriotisme doit consister à faire des parties le grand tout. L'ensemble de ces parties suppose une somme d'énergies réunies qui sont comme la force totale de la grande Patrie.

Son patriotisme, à cette génération, sera imbu de philosophie, mais il aura en même temps quelque chose de sacré. Il deviendra la religion de la jeunesse: le culte de l'action dans la confiance en soi, dans l'indomptable foi, dans le souvenir du passé, dans les traditions, dans l'assurance qu'un pays comme la France peut, à un moment sinistre de son histoire, subir des désastres nombreux, mais que, précisément parce que ses traditions lui donnent le droit de vivre éternellement, elle doit, par la volonté de ses enfants, renaître de sa force même et continuer dans le monde l'accomplissement d'une destinée à laquelle elle ne saurait mentir.

CHAPITRE X

Du Positivisme américain et anglais à la fin du XIXe Siècle.

Tout en se rendant compte que ces influences philosophiques ont quelque chose d'exagéré dans la formation de la jeunesse française contemporaine, — qui n'a pas été cherché ses formules à leurs seules sources, mais que l'histoire y a bien sa part, pour des raisons que je viens d'expliquer, —je me demande avec vous, si la jeune génération des deux Amériques a compris dans le passé, et doit, dans l'avenir, comprendre la vie active, conformément et dans le sens de ces théories adoptées en France en ces dernières années ?

Et, en ouvrant les pages de l'histoire contemporaine des deux Amériques, je cherche si le positivisme, chez nous, peut s'apparenter à un mouvement qui nous viendrait de la philosophie d'Emerson et de William James, dont les formules vigoureuses ont une ressemblance frappante avec celles de MM. Boutroux et Bergson, formules pleines de sens et de haute portée mo-

rale, mais dont la stricte application à notre mentalité constituerait un grave danger, d'autant que, par l'influence du milieu où nous vivons, nous serions tentés d'en exagérer la portée ou à les dénaturer au désavantage de notre passé français en Amérique et de notre avenir littéraire au Canada.

Nous y reviendrons dans un autre chapitre. Je veux d'abord vous faire un tableau de l'état des idées en Amérique à la fin du XIXe siècle et du positivisme anglais dont nous subissons l'empire incontestable depuis la cession du pays à l'Angleterre.

William James, ce profond psychologue américain, fut lié d'amitié avec M. Henri Bergson, vous ne l'ignorez pas. Ils entretinrent tous deux, et pendant longtemps, des relations suivies. M. Boutroux, de son côté, a commenté son œuvre, et l'auteur des " Contingences des Lois de la Nature," fut l'intermédiaire entre la pensée de la vieille Europe et celle de la jeune Amérique. *Cette philosophie qui faisait rayonner la croyance en la liberté humaine et le libre arbitre ; celle qui prêchait l'énergie dans l'action et dans la force de la conscience, étaient liées par une parenté assez remarquable,* ai-je dit, avec le pragmatisme de William James. Et cela n'est pas étonnant.

Ne l'était-elle pas aussi avec les théories savantes d'Emerson qui, comme ses émules de

France, exalte la confiance en soi et l'indépendance, celles-ci restant les seules conditions de la force individuelle et du bien social ?

Sur les deux continents, dans tous les cas, ces systèmes ont donné à peu près les mêmes résultats.

Il ne faut pas oublier dans quelles conditions physiques vécut le peuple Américain depuis deux cents ans. On doit aussi regarder à la condition climatologique d'un pays, de l'influence du milieu où il vit, que ce soit sous la zone arctique, ou sous la zone équatoriale, influence indiscutable tant sur les idées philosophiques que sur les littératures.

Les conditions de la vie américaine se distinguent de celles de France, cela ne fait pas l'ombre d'un doute.

Composés d'éléments cosmopolites les plus variés, les premiers Etats américains manifestèrent des dissemblances de vues, de goûts, de pensées. Il a fallu du temps pour donner au peuple une homogénéité parfaite.

Des philosophes tels qu'Emerson et William James y ont travaillé : ils y ont réussi.

Ayant acquis de bonne heure leur indépendance et leur liberté, les Américains n'eurent pas, dans la suite, à lutter contre de barbares envahisseurs. Deux luttes sanglantes de leur histoire ont mis fin aux discussions intestines.

D'ailleurs, l'Américain ne comprend pas le

patriotisme de la même manière qu'un français.

Pour discuter des questions politiques, il n'attache pas d'importance au grand nombre des partis: il n'aime pas les querelles intérieures, il n'a pas de religion d'Etat. Les questions religieuses, causes de tant de luttes sanglantes et injustes en Europe, n'ont jamais arrêté plus qu'il ne fallait son attention.

Chez lui, toutes les croyances se développent librement, et cela est sans doute dû à une répercussion de la doctrine d'Emerson, ce théoricien de l'indépendance en tout, condition de la force individuelle et du bien social.

William James n'y est pas non plus étranger quand, dans son pragmatisme, il proclame que le premier principe doit être l'action pure, "antérieure à l'intelligence et indépendante d'elle."

Cette doctrine d'indépendance n'est pas donnée à l'homme seul: la femme américaine en jouit au même titre, et ses allures paraissent quelquefois assez étranges aux jeunes Européennes sur qui il est exercé une surveillance quasi-tyrannique, — c'est du moins l'opinion des américaines.

Quant à l'Américain, il n'aime pas les problèmes compliqués, aboutissant à des conclusions ennemies de toute clarté.

Lorsqu'il fait des affaires, — et il en fait toute sa vie, — quelques difficultés présentent-elles,

il cherche d'abord à en éliminer tous les côtés obscurs. Il aime à simplifier les choses à double sens. Il adore les chiffres, connaissant leur infaillibilité. Il fait du " business " en dilettante : il y met de la dignité, de l'autorité et de la prestesse. Il embrasse une spéculation d'un seul coup d'œil : il a le don de la réflexion brève. Il est intuitif et se décide promptement. C'est un homme d'action dans toute la force du mot. Il fuit les rêveurs, il les considère comme des inutiles de la vie qui se complaisent dans l'irréalité. L'utopiste le fait sourire. C'est dans l'action qu'il va chercher sa poésie à lui. Il est le roi des trusts, mais n'ambitionne pas de devenir le prince des poètes.

Le positivisme américain s'est affirmé non seulement chez les hommes d'affaires, mais chez les littérateurs même.

Un peuple qui a commencé par trouver que l'imprimerie est une industrie superflue et qui se contente des prédications d'un Jonathan Edwards, n'est, certes pas, disposé à écouter les élucubrations déraisonnées d'un poète.

Plus tard, les Américains comprennent qu'un peuple sans littérature est un peuple sans histoire. Et c'est par la force de son génie, plutôt qu'encouragé par ses contemporains, qu'Edgar Poë, par exemple, force l'admiration de ses concitoyens.

A part Longfellow, Whitman et le divin Edgar Poë, qui s'arrogerait le droit de porter le titre accablant de véritable poète chez eux ?

Dans le domaine du théâtre, les efforts de Tyler et de Dunlap ont fourni la raison de la déplorable faiblesse des auteurs américains. Car on peut constater que les dramaturges n'aiment pas soumettre leur imagination à des lois fixes : ils ne créent pas, ils démarquent, ils décalquent le plus souvent, ils s'accaparent, ils traduisent le répertoire français, anglais ou allemand : c'est un répertoire d'emprunt. Ils achètent de l'étranger les véritables artistes, mais ils ne créent pas d'œuvres vraiment durables.

D'ailleurs, un peuple qui va au théâtre pour se reposer des fatigues de la journée et non pour se familiariser avec les problèmes sociaux ou psychologiques, est peu digne d'avoir un théâtre. Le théâtre est un éducateur des foules comme des esprits d'élite devant qui il fait dérouler la psychologie de l'homme intérieur et les pages de l'histoire universel, pour remuer dans l'âme populaire les sentiments nobles de la vie, ou le patriotisme par l'enthousiasme.

Aussi, faut-il être armé et muni de connaissances générales pour comprendre le théâtre, quand on sait ce qu'il a de grand et de prédestiné dans le rôle qu'il doit jouer chez les peuples civilisés.

L'Américain n'est pas prêt à disséquer une pièce de Paul Hervieu, par exemple, ou des psychologues modernes. A peine saisit-il quelques passages des auteurs classiques, et encore, lorsqu'on les lui explique minutieusement. Des romantiques, il aimera quelques-uns des romans de Dumas père, par le côté mélodramatique qu'ils présentent, quelquefois par l'intérêt historique.

Aussi, dans ce domaine, à peine s'est-il élevé au-dessus du roman feuilleton des Ponson du Terrail et des Jules Mary. A-t-il pu atteindre seulement la verve abondante d'un Paul Féval, bien que, depuis quelques années, des conférenciers français aient tenté de lui expliquer les beautés de l'art français dont la préoccupation est au dessus des vaines spéculations matérielles ?

Il ne faudra pas prétendre, disons-le, que leur littérature les ait influencés de quelque manière dans la direction de leur volonté, de leurs actes et dans les circonstances pratiques de la vie : c'est là, d'ailleurs, une conséquence de leur positivisme, et c'est pourquoi, il faut s'arrêter à l'influence directe des William James, des Ralph Waldo Emerson et de quelques autres peut-être; cela n'est pas bien certain.

Comme les Américains avaient débuté par l'action. — la poésie par excellence des hommes d'affaires, — ces deux philosophes répondaient

pleinement aux exigences de leur pensée. Chez eux, MM. Bergson et Boutroux auraient été des dieux.

Vous savez sans doute que Waldo Emerson, écrivain simple, mais souple et pourvu d'une rare délicatesse de pensée, avait joint à sa conception de la vie intérieure une observation aiguë de l'âme, et, ce qui passionnait ses adeptes, c'est qu'il appliquait son idéalisme à la réalité.

Il répondait par là aux aspirations des Américains. William James de son côté rattachait tout à l'action pure.

Il n'en fallut pas plus à ces deux éducateurs d'âme pour qu'ils devinssent les prototypes de la haute sagesse américaine, celle qui parvient à convaincre sans violence. Car cette philosophie a une forte teinte d'optimisme ; elle est pleine de santé morale. Or, l'Américain regorge de santé morale et il est foncièrement optimiste. Il aime les beaux dénouements, comme il recherche les grands succès financiers.

Puis, en raison de sa forte constitution physique, de son énergie proverbiale, de son entraînement systématique aux actes journaliers, il est gai, robuste, il veut du soleil, du mouvement, il aime ce qui vibre, il recherche des sensations violentes et se jette au danger un sourire aux lèvres. S'il n'existait pas déjà, il aurait inventé le positivisme.

Disons-le tout de suite, il y a un contraste

assez frappant entre la mentalité américaine et le caractère anglo-saxon, car nul n'est plus porté que l'Anglais à un positivisme reconnu et bien à lui et qui en fait le type pratique par excellence.

D'ailleurs, il n'est pas étonnant que l'Angleterre du XIXe siècle, ayant préconisé dans ses actes les plus variés la méthode inductive, porte ses préférences aux doctrines empiriques.

Ayant d'abord subi l'influence lointaine de Bacon, empirique lui-même, elle avait marché de front, dans la suite, avec Stuart Mill qui exerça une sorte d'empire sur les esprits de son siècle.

Stuart Mill, vous le savez, fut le chef reconnu du positivisme anglais, descendance attribuée directement à Locke dont il est dit que "ses théories ont passé, dans l'application, chez tous les peuples constitutionnels et libres."

Ces influences diverses, car il y en a d'autres, ont dominé la politique et la littérature anglaises au XIXe siècle, au point qu'elles en sont totalement imprégnées.

Il y a dans le caractère anglais une haine féroce de l'oppression. Il est doué d'une profonde clairvoyance, embrassant les grandes questions de politique universelle aussi facilement que les problèmes d'administration intérieure.

Possesseur d'une grande partie du globe, il veut étendre son empire encore plus loin, toujours plus loin. De cette ambition est né cet

impérialisme, imbu lui aussi, d'un positivisme plein de sens et de grandeur.

Conscient de sa puissance, sûr de la crainte qu'il sait inspirer, il est fier, mais d'une fierté touchant à la dignité. Il en impose. Flegmatique, il est un peu rigide, mais ne fait rien qui ne sort mûrement réfléchi. Il pense avant de parler, sans précipitation, quand on sait que tant d'autres parlent avant que de penser, sans modération, ceux-là, ce qui fait qu'ils n'aboutissent à aucun résultat pratique.

Pour ce qui est d'être pratique, l'Américain ne lui donne pas de points. Nous connaissons d'ailleurs, sa haute compétence en même temps que sa haute conpréhension des affaires de l'humanité. On peut dire également que nul pays n'a produit plus de poètes de diverses grandeurs que l'Angleterre durant la période contemporaine, ce qui est différent de l'Amérique dont le champ poétique est restreint et au dessous de la moyenne, sauf les exceptions que j'ai signalées plus haut.

Sous le règne de Victoria, ce qui est tout près de nous, il s'est opéré une période d'art surpassant même la gloire du passé.

Toute cette littérature anglaise porte l'empreinte du caractère philosophique du siècle où elle est née; et si elle a subi dans le passé l'influence des écoles étrangères, — nous l'avons constaté au début de ce livre, — elle garde main-

tenant une personnalité reconnue universellement, et de qui les autres peuples ont emprunté une infinité de sujets.

Je citerais, à ce propos, Rudyard Kipling, l'âme actuelle de la pensée anglaise, le chanteur de la Jungle, esprit positif, d'un positivisme souvent compassé et sévère, mais dont les œuvres, pleines de la poésie sacrée, respirent une sauvage grandeur, une mâle fierté et une sorte de domination, celle des âmes prédestinées.

CHAPITRE XI

Influence du Positivisme Français, Anglais et Américain, sur la Mentalité franco-canadienne.

Permettez-moi de compléter une pensée exprimée plus haut, à savoir :

Les positivistes de chez nous — car nous en avons — doivent-ils être les continuateurs d'un mouvement qui nous viendrait par influence de la philosophie d'Emerson, ou de James, de MM. Bergson et Boutroux, ou du positivisme anglais, celui au milieu duquel nous vivons ?

Mais d'abord, je dois dire que, si j'ai fait un bien modeste tableau, incomplet d'ailleurs, de la pensée française, américaine et anglaise modernes, c'est que je voulais, d'abord, me demander avec vous, si nous avions, au XIXe siècle, subi l'empire de ces diverses philosophies, puisqu'il est admis que ce sont surtout celles qui peuvent exercer de l'ascendant sur notre esprit au bénéfice ou au désavantage des influences françaises au Canada.

Et, d'un autre côté, en me rappelant le problème posé par M. André Siegfried, nous essayons de trouver,—advenant que le Canada français reste colonie de l'Angleterre, qu'il devienne

indépendant, ou qu'il subisse de gré ou de force l'annexion aux Etats-Unis — s'il pourra continuer librement de subir l'influence française au point de vue de la langue et par là même garder son caractère intrinsèque.

Il est évident que, par un immense concours de circonstances, nous n'avons pas subi l'influence des philosophes français, pour la plus grande majorité de la jeunesse franco-canadienne, du moins.

D'abord, pour des raisons, que j'appellerais des raisons de contact, d'ambiance, nécessaires à ces sortes d'influences; et puis, par suite de notre formation intellectuelle; enfin, pour des raisons de milieu, différent à tant de points de vue.

Pour subir ces influences philosophiques, il nous aurait fallu des philosophes imbus des doctrines françaises qui nous les eussent expliquées, commentées, mises en application, ce qui n'aurait présenté aucun résultat pratique, eu égard à notre situation géographique, à nos aspirations futures, ou à notre condition morale, et à l'orientation que prit notre esprit toujours en éveil depuis la cession du pays à l'Angleterre.

Notre éducation ne s'y est pas prêtée : ceci est vrai.

Il existe bien quelques intelligences avides de science qui, dans un but d'information ou de curiosité, se renseignent, incomplètement d'ailleurs,

sur la pensée française, mais le temps leur manquant, elles se rendent bien vite compte qu'elles ne sont pas dans un milieu où elles pourraient avantageusement se livrer à des spéculations abstraites. Elles se contentent donc de parcourir hâtivement le mouvement des idées générales en France; puis, extasiées, plutôt éblouies, elles passent outre, sans avoir mûrement approfondi, sans tirer de conclusions pratiques, n'en pouvant faire aucune application dans les actes de la vie.

Les Canadiens ont reçu, en ce pays, l'éducation traditionnelle de leurs ancêtres, ils l'ont continuée: ils ont gardé leur sol, leur langue et leur religion. Ils sont heureux et satisfaits. Les problèmes abstraits et les spéculations des philosophies ne les tourmentent pas outre mesure : ils s'en trouvent bien et le proclament quelquefois.

Je m'abstiens de faire ici des commentaires, inutiles en raison du but de ce livre, me réservant l'occasion de montrer le rôle immense joué par le clergé, au début de la colonie, lorsqu'il s'est agi de la conservation de la langue française au Canada.

Les Franco-Canadiens n'ont donc pas subi l'influence ni des anciens, ni des philosophes modernes français: ils se sont contentés de conserver le culte aux lettres françaises dans tout ce qu'elles ont de noble et d'immortel; c'est ce qui

d'ailleurs, nous importe, par dessus tout, en raison, je l'ai dit, du but de cet ouvrage.

Admirant cependant de très loin les philosophes français, les Franco-Canadiens se sont intéressés au mouvement de la pensée française, généreuse et forte, je veux dire, à son influence sur les événements du siècle, et ils ont pu voir que, si les croyances se sont entrechoquées en France, depuis des siècles, elle est la première à en admettre la grandeur dans leur disparité.

Quant au positivisme américain, je ne suis pas prêt à dire qu'il ne nous ait pas surpris autant qu'étonnés et influencés.

Un peuple dont la civilisation, en deux cents ans à peine, atteint à l'apogée de sa puissance, égalant les plus vieilles nations de l'Europe, a bien le droit de porter son ambition jusqu'à vouloir autour de lui le rayonnement de sa force et de ses qualités natives.

De loin ou de près, puisque nous les fréquentons, nous voyons s'élever l'orgueil de leurs cités, la magnificence de leurs industries et de leurs entreprises.

Nous en sommes éblouis et nous ambitionnons secrètement, quelquefois avec jalousie, le génie de conquête qui les domine et fait d'eux les rois de l'or, mais qui nous refuse à nous ces mêmes dons si précieux. Que voulez-vous, c'est à notre origine latine que nous devons de n'être pas des esprits positifs.

Cependant, un grand nombre d'entre nous, aveuglés par la puissance de l'argent, par l'ambition de dominer par le métal, ce maître du monde, puisqu'ils ne peuvent régner par l'intelligence, partent à la conquête du Veau d'or et vont apprendre aux vraies sources les moyens de satisfaire cette soif de conquérir, de s'accaparer, en même temps qu'ils abdiquent tous leurs droits à leur origine française et, par conséquent, à leur langue.

Voilà le danger : vous le connaissez depuis longtemps. Pour ce qui regarde l'influence anglaise, je dois dire qu'elle est incontestable.

Vous connaissez l'histoire de notre politique. Nous avons tous à la mémoire deux des dates historiques qui nous ont donné nos libertés et notre autonomie: 1840 et 1867. Je n'ai nul besoin de vous rappeler ce qui se passa à ces deux époques, puisque ce serait mettre devant vos yeux des faits que vous connaissez depuis longtemps sur les luttes sanglantes soutenues héroïquement pour la conservation de nos droits.

Du jour où la langue française n'était plus reconnue au Canada, il s'engagea un combat sans merci entre les deux races. Et en raison de l'augmentation constante de la race anglo-saxonne, il en résulta que nous devions en sortir vaincus.

Tous les efforts du conquérant tendaient effectivement à faire pénétrer chez nous, et par

tous les moyens, son esprit de domination, ses mœurs, ses coutumes, sa langue, son langage surtout, ce qui devait avoir comme résultat de nous fusionner, de nous englober, de nous faire disparaître comme race. De là aussi les efforts collectifs à nous faire subir des influences anglo-saxonnes, à amoindrir le prestige de nos traditions, afin que tout du passé français disparût à jamais du continent. Si nous n'avons pas été domptés, la ténacité anglo-saxonne a eu, quand même, une répercussion sur un grand nombre d'esprits faibles et indécis.

Et jusqu'à notre époque même, cette politique d'assimilation à eu ses résultats. Nous sentons les effets tous les jours de l'empirisme anglais, et nous en subirons plus encore l'énorme pression dans l'avenir.

La fusion des races anglo-saxonnes et franco-canadiennes nous vient, sans aucun doute, de l'introduction chez nous du positivisme anglais où l'on voyait déjà, peu après la cession, des germes de cet impérialisme moderne qui travaille sans relâche à l'extension sans limite de l'empire britannique, à un empire toujours plus grand et plus prospère. De cet effort naquit l'impérialisme.

Qu'il me soit permis de revenir à cette question que je me posais, selon la pensée de M. André Siegfried, à savoir, quelle position nous garderons, nous Franco-Canadiens, si nous res-

tons colonie de l'Angleterre, indépendants ou annexés par les Etats-Unis.

A n'en pas douter, l'influence du positivisme dont j'ai essayé de tracer le rôle en Amérique, nous fera lentement, mais sûrement perdre l'usage de notre langue, si nous n'y prenons garde. Il lui appartient encore de fusionner dans une seule langue, la langue anglaise, tous les idiomes étrangers qu'il noie, qu'il corrompt, qu'il détruit. Le cosmopolitisme se confondra. Les diverses races européennes qui se déversent en Amérique, apprennent nécessairement l'anglais, leurs enfants oublient la langue courante avant même que de s'américaniser. Seulement, et même chez nous, les cosmopolites apprennent-ils le français ? Peu ou prou. Et, précisément, parce qu'il ne serait pas pratique, dans le contact journalier, de négliger l'une pour l'autre.

Donc, si nous perdons l'usage de la langue française, s'il nous est donné à nous de la voir disparaître du continent, après ce cataclysme, faudrait-il essayer de répandre l'influence française au Canada ? A quoi bon ?

L'Angleterre nous domine, elle nous dominera longtemps, sinon toujours. Si, en raison de notre ténacité, de notre attachement au passé, elle a moins de prise sur nos idées, son empirisme contrôle et régit nos mouvements et nos actes journaliers.

Quant aux Etats-Unis, ils sont éblouis de leur audace et de leur force.

Ils veulent que leur influence s'impose, inévitablement et définitivement pour l'avenir. Y réussiront-ils ? C'est néanmoins par ce côté attrayant qu'ils atteignent un grand nombre des nôtres. Nous devons donc nous mettre en garde.

Car cette façon de vouloir tout ramener aux formules rigoureuses d'un positivisme à outrance, de vouloir tout faire découler de la science, même les choses de l'art, d'appliquer sans merci une sorte d'empirisme aux idées comme aux actes, serait pour nous, Franco-Canadiens, un moyen d'affaiblissement de nos énergies natives, et, si je peux dire, un moyen " d'internationaliser " toutes les formes de notre existence sous l'égide du cosmopolitisme.

Un peuple qui oublie ses origines pour subir l'ambiance des races étrangères, au milieu desquelles il vit, n'est pas loin de s'assimiler et de perdre son caractère national.

Le Français, pour se sauvegarder de l'envahissement cosmopolite, a son patriotisme, l'idée de patrie qui domine tout.

" Ce qu'ils honorent dans la France, — je parle des jeunes français, — c'est sa mission civilisatrice et, pour elle, en elle, ils se dévouent à un idéal dont elle est l'image charmante et la bonne ouvrière. Ils sentent la continuité d'une

destinée nationale qui résiste à toutes les forces de la décadence et demeure malgré tout, fidèle à une tradition qui n'est que la réalisation de son génie." *

Mais pouvons-nous prétendre que nous ayions réellement une patrie, nous, des déracinés ?

Colonie de l'Angleterre, français d'origine, envahis chaque jour davantage, pouvons-nous invoquer l'idée d'un patriotisme véritable, si ce n'est le souvenir de cette France lointaine à qui nous n'appartenons que de cœur ?

Indépendants, — ce qui est une utopie,—nous risquons moins de perdre notre personnalité, mais nous avons tout lieu de craindre l'influence intérieure, je veux parler de cette lutte constante entre les deux éléments anglo-saxon et français pour la prédominence et la souveraineté, dont nous serions probablement les vaincus d'avance. Annexés par les Etats-Unis, nous subissons l'envahissement fatal de l'américanisme, de ce positivisme dont je parlais tout à l'heure, et ce serait là, en raison de notre mentalité, le plus grave danger pour la sécurité de notre race.

En résumé, le grand travail de la nation canadienne-française est dans cette lutte constante, formidable, contre les forces étrangères et dans l'application du principe de ne jamais

* M. Gabriel Hanotaux.

mentir à ses origines, dans l'idée de poursuivre sans relâche le but qu'elle doit atteindre, profondément imbue des exemples du passé. Je me souviens d'une pensée de M. Jean Thouvenain quand il dit: " Nous avons deux langues maternelles: le latin et le français. Nous sommes condamnés à porter la pensée au plus haut degré possible d'ordre et d'harmonie. Ce fut là notre œuvre, à nous, fils des Romains. Une de nos plus nobles fonctions, à nous Français, c'est de garder l'héritage des latins."

Et j'ajoute: Nous sommes aussi, Franco-Canadiens, des fils de Latins. Et notre plus noble fonction, c'est de garder l'héritage des Français en Amérique. Ce dogmatisme existait déjà, mais je le voudrais précurseur d'une influence nouvelle sur le présent, ce qui serait la plus belle lutte en faveur de l'autonomie de notre pensée qui doit rester française chez nous; enfin, je le voudrais travaillant au réveil d'une nouvelle énergie avec toutes ses lumineuses promesses.

Ne cherchons donc les causes de la conservation de la race franco-canadienne que dans cette obstination — que je dirai systématique — à rester attachés au passé, à nos origines.

Et, comme je le disais au début, des raisons de dignité de la nation, du culte aux traditions, du prestige de son nom d'origine, de son instinct de conservation, de tout cela, sortit jadis une race vigoureuse et forte. Elle s'enracina dans le

sol à l'exemple de ces plantes parasites qui, transplantées de l'Orient à l'Occident de la terre, s'y refont quelquefois un plus beau feuillage et de plus jolies fleurs. Elle aimera la terre, elle s'y incorporera en quelque sorte, elle créera la famille.

Dès que le sang gaulois eut enrichi notre sol, la fécondité y germa. L'idée française poussa dans la terre canadienne, car elle avait été empruntée au cœur même de la France: le peuple franco-canadien devait survivre.

Je dois louer M. Edouard Montpetit d'avoir évoqué en plein Paris ce tableau touchant des "Survivances françaises au Canada." Il nous a dépeints comme des énergies; il a montré l'éloquence de notre histoire, la richesse de la terre, les ressources des gisements, l'immensité de nos forêts, de telle manière, qu'en un cri unanime, Paris s'écriait: Ce Canada français est une merveille.

Merveille, parce que sa persistance stupéfie; merveille, parce que l'on peut se dire qu'une idée sortie d'un cerveau français n'est jamais stérile, ni ne sait rester longtemps d'ordre spéculatif : elle prend forme immédiatement sous l'empire de sa volonté tenace.

Les premiers colons donnèrent raison à cette pensée en semant autour d'eux, dans les guérêts de ce pays d'adoption, la divine semence de la Gaule antique.

Merveille, ce Canada, parce que d'une souche est sorti un arbre aux nombreuses ramifications que nul vent n'a pu rompre, ni abattre.

Un écrivain américain, John Fiske, prétendit un jour que la langue de Shakespeare serait la langue de l'humanité: il me paraît pousser un peu loin le pan-américanisme.

Le développement de l'âme américaine est un fait certain; l'œuvre de la race anglaise en Amérique devra peut-être aussi amener des conflits d'idées, de tendances et de traditions, de hauts intérêts matériels qui ne seront peut-être pas, dans l'avenir, à son avantage, et qui diminueront son prestige, pour quelque temps, tout en lui conservant néanmoins sa prépondérance et sa domination.

Mais ce danger de l'américanisme et même de l'amphictyonie continentale, c'est-à-dire, les deux Amériques annexées par les Etats-Unis, serait, certes, une raison à la diminution de la race canadienne-française qui tient ses origines de si loin et qui, cependant, répond à cette menace d'envahissement par une augmentation sans cesse renouvelée de sa progéniture et par son esprit de conservation du passé.

Ce n'est pas tout. Incontestablement, nous appartenons de près aux pays latins, je l'ai dit. Mais il faut se souvenir qu'en ces derniers temps la décrépitude paraissait devoir être l'apanage

de ces pays latins et de la France pour des raisons que j'ai expliquées plus haut.

L'Europe entière et même l'Amérique avaient jeté cette oracle par le monde. Or, — je le dis en passant, — de loin, ne devions-nous pas subir, nous, Franco-Canadiens, le même sort, et plus rapidement en raison de notre éloignement et de la diminution de toute influence française ?

Un jour cependant, les choses et les opinions changèrent. C'est que le réveil de la France moderne venait de naître du coup d'Agadir organisé par l'empereur d'Allemagne lui-même. Nous savons quelle attitude prit alors la France, blessée dans son orgueil national. On vit ce phénomène grandiose de la révélation de forces secrètes et insoupçonnées jusqu'alors. Ceci se passait en 1911.

Le réveil français ! Que n'a-t-on pas écrit sur le réveil de la France ?

Y a-t-il réellement un esprit nouveau qui se manifeste en France depuis quelques années ? Certes, je le dis sans hésiter, ayant déjà touché ce sujet plus haut, le peuple français a senti se réveiller brusquement, la conscience de ses devoirs et de ses destinées comme nation. Il l'a, d'ailleurs, plus manifestement prouvé en 1914, lors de la déclaration de la guerre.

Il coule un sang nouveau dans les veines de la jeunesse contemporaine. M. Lichtenberger

nous l'expliquait dans un livre magistral et significatif.

Un autre écrivain, M. Charles-Louis Philippe disait: "Il faut que le Français ait une vision de la vie naturelle, qu'il ait de la force, de la rage même, — à l'heure présente. — Le temps de la douceur et du dilettantisme est passé." Cet écrivain pressentait déjà les événements tragiques de la guerre actuelle. Mais ce n'était pas tout.

Il se passa ceci que le coup d'Agadir avait fortement ému Berlin, et les journaux d'outre-Rhin restaient stupéfaits de constater comment la France que l'on disait dégénérée avait osé braver la morgue et l'orgueil teutons.

On aurait pourtant dû savoir que la France humiliée avait au cœur une date mémorable, celle de 1905, où l'empereur Guillaume II avait forcé M. Delcassé à quitter le quai d'Orsay. Elle avait subi cet affront en raison de la désorganisation de son armée et de sa marine.

Et de toute part, on criait à une chute prochaine. Les dissentions intestines, du sud au nord de la France, devaient porter le dernier coup: le peuple en était convaincu.

Mais force fut bien de changer d'idée.

Le coup de 1911 remua la torpeur des esprits depuis longtemps ankylosés. La politique avait insensibilisé les volontés, et on s'en était aperçu. Le peuple français allait se réveiller, mais

cette fois, ce serait, sans distinction de castes et de partis, l'appel vigoureux au sentiment patriotique : la nation devait reprendre conscience d'elle-même et, d'un coup, embrasser les dangers de l'avenir.

Et savez-vous à qui la France dut ce réveil soudain dont elle fut surprise elle-même ? A la jeunesse studieuse, à la jeunesse intellectuelle. C'est elle qui, désormais, représentera les vues idéologiques du peuple qu'elle se fait fort de défendre contre l'abâtardissement de son énergie et de ses facultés.

Elle indiquera à la nation comment s'est émoussée, depuis des années, son activité et lui montrera qu'elle est une force irrésistible dont la direction a été faussée par les basses coteries de la politique, ou par des intérêts personnels de la part de groupes qui la dirigeaient et l'avaient poussée à une anarchie intellectuelle, morale et sociale.

Cette jeunesse allait sauver d'une catastrophe certaine, et comme ayant fait fausse route, une génération démoralisée, victime d'un positivisme systématique dont les sèches théories avaient complètement arraché du cœur de la nation toute volonté et surtout, tout sentiment national, tout patriotisme, et qui avait fait triompher le pessimisme dans toute son horreur et son désenchantement.

CHAPITRE XII

Le Pangermanisme et les Races latines.

Je fais ici une dégression nécessaire que l'on voudra bien me pardonner, d'autant que, appartenant par origine à la race latine, nous avons à combattre, dans le mesure de nos forces, la domination que veut faire peser sur le monde l'aigle teuton.

A cette heure angoissante où l'humanité entière joue sur l'échiquier européen le sort de la civilisation future des races; à cet instant où la Force est en lutte avec le Droit pour l'hégémonie d'un peuple sur les autres peuples, il est bon de regarder avec les yeux de la vérité quelle est la situation de ces deux parties du vieux continent ensanglanté et nous demander quel rôle l'Allemagne a voulu jouer en Europe depuis quelques siècles, afin de mieux saisir les deux conceptions opposées que les peuples se font de l'avenir de la Pensée sous ces diverses manifestations.

Nous sommes en présence d'un conflit auprès duquel les faits historiques du passé ne sont que des enfantillages.

C'est à se demander, avec M. Paul Bourget,

si, réellement, nous avons marché vers le Progrès "dont nos sociétés modernes sont parfois tentées de faire une religion."

"Le progrès, disait-il, c'est tout ce qui entoure l'homme civilisé, excepté cet homme lui-même, en sorte que, s'il est demeuré un barbare, — oh! la tragique ironie! — le séculaire effort de l'humanité aboutit à lui mettre en mains un outil qui rend sa cruauté plus redoutable et plus barbare sa barbarie."

C'est d'ailleurs un des premiers préceptes des théoriciens du pangermanisme.

Si l'on veut connaître les raisons qui ont poussé l'Allemagne à soulever l'Europe, nous les rechercherons dans les faits journaliers de son existence nationale, dans son incommensurable dédain des peuples étrangers, dans l'inaltérable et souvent ridicule confiance qu'elle met en elle-même, quand il s'agit de sa prépondérance, faisant jouer à Dieu le rôle voulu d'un pacificateur bénévole qui, s'étant choisi quelques âmes d'élites parmi les humains, leur préparerait une domination sur l'univers, afin qu'ils demeurent à jamais privilégiés au détriment des autres peuples.

Le "Dieu est avec nous" des sujets du grand Empire Allemand nous met en regard sa formidable organisation militaire, préparée de longue date, ses théories systématiquement échafaudées,

qu'elles soient empruntées du philosophe Kant, de Hégel, qu'elles aient pour défenseur un Fitcht, ou qu'elles soient l'écho d'un Schopenhauer.

Dans leur application aux industries ou aux choses de l'art, elles reflètent toujours l'idée dominatrice du pangermanisme, d'une Allemagne clamant de sa voix gutturale "le Deutschland über alles."

Il est donc entendu qu'appuyant ce principe, et, selon les données de la Providence, étant vouées aux plus hautes destinées, elles nous expliqueront comment les hordes germaniques, se ruant vers le nord, emportaient avec elles l'héritage des Romains qu'elles devaient continuer à travers l'Europe régénérée, par la volonté du Tout-Puissant et sous l'influence d'un pangermanisme à outrance.

En 1853, le comte de Gobineau publiait en Allemagne "l'Essai sur l'Inégalité des Races Humaines," livre étrange s'il en fut et dans lequel il nous est facile de rechercher les origines du pangermanisme contemporain.

Sa doctrine se résume en ceci que les peuples germains "se montrent aussi grands que les écrivains du Bas-Empire les avaient dits barbares." L'auteur déteste les partisans de l'idéalisme, il proclame l'inégalité des races, il exhalte les peuples forts comme il méprise les faibles. Il croit surtout en la force des Germains.

Mais, ne vous en étonnez pas, il est un ennemi juré de l'hellénisme et des Latins.

Il prétend que nous avons hérité, nous, descendants des Latins, "de Rome et d'Athènes, une doctrine suivant laquelle, les Etats, les peuples, les civilisations périssent par le luxe, la mollesse, la mauvaise administration, le fanatisme." Il ira jusqu'à conclure qu'il ne croit pas à ces paroles de Bossuet qui voit "dans le succès d'un peuple la récompense du mérite et de l'effort."

Et il ajoute: "Souvent, les Etats sont redevables de leur splendeur à d'abominables institutions." Il cite les Spartiates et les Phéniciens dont les mœurs dissolues et la corruption furent l'instrument de leur puissance.

Vous verrez avec moi pourquoi les modernes Germains sont peu scrupuleux quant au choix des moyens pour arriver à leur but; c'est un des premiers préceptes du pangermanisme : celui des Gobeneau, celui des de Moltke, le Kantiste, celui des Bismarck, le chancelier de fer.

Il n'est pas un rêveur, ce Gobineau, quand il s'écrie que la Grèce a imaginé de créer "une personne fictive, la Patrie, et ordonné au citoyen de sacrifier à cette *abstraction*."

Comme ce positiviste est un partisan de la volonté dans la force, il ajoutera que le mot patrie, chez les anciens, ne comprenait, en somme, qu'une pure théorie.

Il veut bien admettre que, chez les Romains, le mot patrie existe et qu'on en fait grand cas, mais, à leur égard, son système reste le même.

Ennemi de l'hellénisme et de la civilisation romaine, il est, par son individualisme, nous dit M. Edouard Herriot, " un des auteurs responsables du mouvement qui a excité contre la civilisation française, fidèle aux idées anciennes de patrie, de devoir et de loi, la culture allemande, éprise de force et dominée par le respect du fait."

Toute l'Allemagne moderne se réflète dans ces pensées.

Mais un anglais, Houston-Stewart Chamberlain, dans un livre intitulé " la Genèse du XIXe Siècle " pousse encore plus loin les théories du pangermanisme.

Cet auteur s'applique à démontrer la création d'une culture nouvelle par les Germains, dans la science, dans l'industrie, dans l'économie sociale, dans la politique, dans l'art, dans la religion.

Et cette innovation commencerait entre l'an 1200 de notre ère pour remonter jusqu'à l'an 1800. L'an 1200 a vu " l'éveil des Germains prenant possession du rôle qu'ils seront destinés à jouer sur la scène du monde, en tant que fondateur d'une civilisation et d'une culture entièrement nouvelle." *

* M. Edouard Herriot.

Puis il déclare qu'à partir du XVIe siècle, tous les grands esprits destinés à devenir des conducteurs d'hommes, seront, sans conteste, d'origine germanique.

L'œuvre de la civilisation moderne doit être exactement due aux Germains.

Et pour prouver cette assertion, il se lance dans des rapprochements chronologiques, dans des anachronismes terrifiants, allant jusqu'à prétendre effrontement l'origine germanique d'un Dante Allighéri.

Puis, il rixe ce paradoxe : " Si nombreuses qu'aient été, ou que soient encore les victoires de la force sur le droit, l'idée du droit ne nous en demeure moins acquise désormais."

Ce Chamberlain est un caricaturiste, un mystificateur, une sorte d'idéologue à contre sens, un boursoufflé de la pensée, allant jusqu'à proclamer que l'histoire grecque n'est qu'une " colossale mystification," et ne se servant de l'histoire romaine que pour essayer de préparer à son avantage le triomphe définitif du germanisme.

Il ne faudrait pas vous étonner de m'entendre citer ici ces deux noms ignorés par la plupart d'entre nous. A l'heure actuelle, les idées de ces hommes reflètent les intentions germaniques et peut-être celles de certains ennemis de la civilisation latine en Europe comme en Amérique.

Ils pensent ainsi les pangermanistes qui prétendent que " l'avènement des Germains dans l'histoire du monde fut le salut de l'humanité agonisante." Ils entendent, cela va sans dire, l'humanité toute entière.

Nous retrouvons dans cette prétention outrée, une interprétation du criticisme de Kant, du moderne Fitcht, un écho mal entendu des idées du pessimiste Schopenhauer.

Nous retrouvons également dans l'organisation moderne de la civilisation germanique l'application de tous ces préceptes renoués entre eux et qui ont fait que l'Allemagne, telle qu'elle nous est apparue depuis quarante ans, veut l'Europe et les deux Amérique germanisées, une hégémonie qui amènerait, selon Emile Faguet " la mort du génie particulier de dix races différentes et la congestion chez la race qui aura conquis l'empire."

Il n'est pas besoin de montrer combien cet orgueil fastidieux et cette odieuse prétention d'origine bien germanique sont superflus et dignes de la plus complète réprobation.

L'hellénisme est l'expression d'un passé cher à la civilisation moderne. Les marbres de l'Acropole ont hanté la pensée humaine, comme les héros de l'Iliade ont enchanté les littératures de tous les siècles, comme ils ont illuminé le monde depuis l'époque des chansons de geste, depuis la Renaissance des Dante et des Michel Ange,

jusqu'aux siècles où l'art atteint au paroxysme de sa splendeur.

La Grèce se reflète dans un Socrate, dont les élèves, comme Platon, Aristote et Xénophon, ces précepteurs du monde, doivent représenter la Pensée dans ce qu'elle a de plus noble et de plus pur : la compréhension de la liberté sacrée, de la liberté individuelle tendant à un idéalisme qui aura été comme le point de départ de la civilisation telle qu'elle doit se comprendre et à laquelle se seront heurtés les efforts du germanisme.

Rome se montre aussi la digne continuatrice de l'esprit grec qui s'introduit peu à peu dans celui des romains. Les précepteurs abondent d'Asie, d'Alexandrie ou d'Athènes. Et de Sylla à la mort d'Auguste, nous assistons à la plus étonnante période du génie latin ; et celle-ci aura visiblement une répercussion jusqu'aux époques de renaissance moderne : ces faits sont du domaine de l'histoire.

Gobineau, Chamberlain et leurs adeptes auraient représenté l'histoire de Rome "comme une colossale partie de sport jouée par des politiciens et des généraux conquérant le monde en matière de passe-temps ; ou qu'il refuse aux Romains le titre de conquérants, ou qu'il nie le génie à ses écrivains, ou qu'il ne cache ni son mépris, ni sa haine pour les Lucrèce, les Ciceron,

les Virgile, les Juvénal et les Tacite, jusqu'au moment où il aura quelque compassion pour Rome qui marquera une transition entre l'hellénisme et le germanisme." *

Mais n'allons pas plus loin.

Dès que l'Allemagne endosse la responsabilité de pareilles assertions philosophiques et dès qu'elle le proclame hautement, nous sommes en présence d'un conflit général, d'une lutte à mort —au point de vue de l'Idée, cela s'entend,—entre deux partis bien distincts, et la guerre présente en restera le gigantesque et sanglant résultat.

La lutte actuelle ne se fait donc pas sur le terrain politique seulement, tant en Europe qu'en Amérique: elle embrasse le champ si vaste de la Pensée humaine toute entière, lutte qui finira par la mort de l'un et par le triomphe de l'autre; et nous pouvons nous demander immédiatement si la force brutale devra l'emporter sur le droit, puisque, selon le concept germanique du droit et de la force, cette dernière crée le droit, étant "supérieure à tout: à la vérité, aux traités, aux paroles données, aux idées de liberté fraternelle, de respect de l'homme, acquises par l'humanité en de longs siècles de luttes et de souffrances."

Je viens de lire une lettre bien touchante. Elle fut écrite par un petit soldat de France sur

* M. Edouard Herriot.

le champ de bataille. Elle est d'un simple soldat, d'un petit sacrifié, mais les mots qui la composent ont battu dans le cœur héroïque d'un poète. Ecoutez-la : elle nous fait comprendre toute la grandeur morale de la patrie française en ces temps de tourmente, tout ce que nous lui devons d'attachement profond, nous, les défenseurs de la culture latine en Amérique, tout ce dont la civilisation humaine lui est redevable à ces heures d'angoisse et d'espoir.

Cette lettre est adressée à M. Auguste Dorchain que vous connaissez :

Mon bien cher maître,

J'ai bien des excuses à vous présenter : d'abord, pour l'innommable papier sur lequel je vous écris; ensuite, pour avoir attendu jusqu'à présent pour vous remercier de l'article que vous m'avez consacré dans *Les Annales* et qui m'est allé au cœur.

Je ne crois pas pouvoir mieux vous prouver ma gratitude qu'en vous envoyant, du champ de bataille, deux poèmes où je me suis efforcé de mêler à mon amour de mon pays ce respect définitif des formes traditionnelles du vers, que vous avez toujours préconisé. Mais qui dit amour de la France ne dit-il pas, en même temps, respect des disciplines ?

Quoi qu'il en soit, je voudrais que ces vers pussent vous plaire. Nous avons tous fait le

sacrifice de notre vie, c'est bien ; mais, si je meurs ici, je voudrais, comme de la France, avoir été *un soldat* de la *langue française.*

Croyez, mon bien cher maître, à ma respectueuse affection.

PIERRE BENOIT,
lieutenant au 218e *d'infanterie,* 24e *compagnie.**

Il y a dans cette dernière phrase toute l'expression de la civilisation latine, comme un réveil du génie latin. On a écrit que Gabriele d'Annunzio rappelait Tyrtée conduisant jadis les Spartiates à la victoire en tenant l'épée d'une main et de l'autre la lyre du poète.

Eh bien ! les paroles de ce soldat de la langue française et de la pensée latine vous feront immédiatement opposer, comme le faisait d'ailleurs M. Boutroux, ces deux mots, " germanisme et humanité." Comme le disait l'illustre savant : " Le germanisme est plus qu'une religion, c'est la croyance que la race allemande est au-dessus de tout et qu'elle a pour mission de tout s'approprier, de tout germaniser. Le germanisme est au-dessus de Dieu, de la vérité, de la beauté, de la justice."

Ce soldat de la langue française s'incline, lui, devant ces beautés mêmes que le germanisme dédaigne. Et l'œuvre de la langue française qui

* Annales du 21 mars 1915.

reste comme l'expression de la civilisation latine, ne consiste pas à subjuguer le monde, mais, selon M. Boutroux, à reconnaître et à respecter, dans les individus et dans les nations, la dignité humaine.

Lorsque, à des mille lieues de distance, nous sommes aussi, nous, la jeunesse franco-canadienne, des soldats de la langue française, c'est cette dignité humaine que nous voulons respecter, c'est pour la conscience des races latines que nous combattons. Nous devons, au Canada, montrer que, plus que le germanisme, nous opérons, par notre modeste effort, la libre synthèse de la véritable culture et que nous travaillons au triomphe de l'Idée sur la barbarie au nord des Amériques.

Notre modeste effort, dis-je, c'est encore un petit bouquet d'immortelles qu'humblement nous déposerons sur la tombe de ce soldat de France, mort, non seulement pour la Patrie française, mais un peu pour nous, les frères lointains qui n'avons pas oublié, pour la régénération et le triomphe définitif de la civilisation latine dans l'univers entier.

Et par ce geste pieux, nous aurons contribué au réveil de la France au commencement du XXe siècle et des races latines auxquelles nous sommes fiers à plus d'un titre d'appartenir.

CHAPITRE XIII

Conclusion.

Ah ! le réveil de la France !

Le monde entier vit avec une immense satisfaction — si j'en excepte l'Allemagne — cette entreprise morale et intellectuelle de la jeunesse française se dessiner très visiblement, s'accentuer et définitivement triompher.

Et, de loin, de par delà les océans, ce réveil a vivement impressionné la jeunesse franco-canadienne. Nos cœurs se sont émus, nos volontés ont subi comme une commotion magnétique venue d'outre-mer : notre âme française a tressailli.

Nous avons senti, à cette heure héroïque, à cet instant suprême, combien ce réveil de la France allait avoir de répercussion sur nos actions, sur notre façon d'agir et de penser, combien il allait grandir nos aspirations et nous apporter un nouvel espoir sur l'avenir des pays latins auxquels nous appartenons par atavisme. Nos relations renouées avec la mère patrie, précisément à cette heure où elle reprenait son indiscutable autorité dans le monde, allaient nous faire comprendre davantage que nous n'étions

pas prêts à nous éteindre comme race, si nous avions l'appui moral d'une France régénérée et prédominante.

Vous connaissez le livre de M. Gabriel Hanotaux, " La France vivante," rempli du culte des traditions, livre de mouvement dont le but est de rendre vivante la France dans les Amériques et présentant les moyens pratiques de réaliser cet idéal ?

C'est un généreux appel à la reprise de nos relations avec la France d'aujourd'hui, relations interrompues pour des raisons qui restent du domaine du passé, mais qui peuvent opérer un nouveau réveil chez nous, parce qu'il existe entre nous et la jeunesse française de l'heure présente, un certain unisson qui a produit une parenté indissoluble d'âmes et de sentiments.

Et c'est dans cette pensée que M. Hanotaux disait : " Si la France le veut, si elle remplit tout son devoir, non seulement chez elle, mais dans le monde, la population canadienne issue de notre race sera chargée sur ces terres qui paraissaient vouées à une autre culture, du dépôt de la pensée française."

M. Hanotaux expliquait encore un jour comment et pourquoi la France devait nous apporter son aide " par l'entretien des relations trop négligées et peu comprises dans le passé et précisément parce qu'en les concentrant davantage,

elles pourraient jeter dans le sol tenace la féconde semence que nous en attendons."

Hier encore, M. Edouard Montpetit, dans ces mêmes conférences sur les "Survivances françaises,"—que j'aurai l'occasion d'apprécier dans un autre livre,—rappelait les belles paroles prononcées par M. Etienne Lamy: "Le Canada, disait-il, est un patrimoine que la France doit s'appliquer à garder."

Dans son admirable préface sur l'histoire du Canada de notre Garneau, M. Hanotaux disait encore :

"Quand on considère le chemin parcouru, quand on réfléchit à l'étonnante multiplication des cinquante mille Français, laissés par le XVIIIe siècle sur les arpents de neige, quand on sait de science trop certaine, ce qu'est le Canada d'aujourd'hui, ce que sera le Canada de demain, on porte le deuil inconsolable d'une telle perte, le regret le dispute au remords." Toute notre histoire apparaît dans ces paroles vibrantes et pleines d'espoir. Et ceci me porte à répéter qu'il faut défendre le Canada français d'aujourd'hui contre l'envahissement et l'influence du cosmopolitisme qui l'oppresse, et renouer nos relations avec la France du XXe siècle, avec cette France nouvelle, victorieuse demain, et qui a rendu au monde le culte de la véritable Beauté antique consenti par les peuples civilisés, depuis que la vieille Gaule les éclaire avec le flambeau

de son passé, comme de sa gloire présente, depuis qu'elle leur prodigue sans compter ses dons dans tout ce qu'ils contiennent de richesse et d'influences bienfaisantes.

M. Maurice Barrès concluait jadis un article en disant que notre rôle historique était de reprendre, un jour, dans le Nouveau-Monde, "l'héritage de la culture française." Nous devons lui savoir gré de ces belles paroles, et surtout quand il ajoute "qu'au milieu de ses aventures, la France est heureuse de savoir qu'elle ne joue pas sur une seule carte sa destinée."

FIN

TABLE DES MATIERES

Page

PRÉFACE.. V

PREMIERE PARTIE

CHAPITRE I. — La Race.. 1
CHAPITRE II. — Une Page d'Histoire.. 15
CHAPITRE III. — La Jeune Génération.. 21
CHAPITRE IV. — La Critique.. 23
CHAPITRE V. — De l'Imitation à travers les Littératures 31
CHAPITRE VI. — Les Influences françaises au Canada.. 41
CHAPITRE VII. — Des Influences françaises sur quelques poètes de la dernière génération.. .. 57

I. — Gonzalve Desaulniers.. 57
II. — Charles Gill.. 73
III. — Emile Nelligan.. 85
IV. — Albert Ferland.. 97
V. — Paul Morin.. 107
VI. — René Chopin.. 117
VII. — Albert Lozeau.. 129
VIII. — Alphonse Beauregard.. 139
IX. — Louis Joseph Doucet.. 148
CHAPITRE VIII. — Réflexions.. 157

DEUXIEME PARTIE

CHAPITRE IX. — Le Rêve et l'Action en Amérique. — Influence des doctrines de Emile Boutroux et de Henri Bergson sur la jeunesse française à la fin du XIXe siècle.. 163
CHAPITRE X. — Du Positivisme américain et anglais à la fin du XIXe siècle.. 183
CHAPITRE XI. — Influence du Positivisme français, anglais et américain sur la mentalité franco-canadienne.. 195
CHAPITRE XII. — Le Pangermanisme et les Races latines 211
CHAPITRE XIII. — Conclusion.. 223
Table des matières.. 227